

Länge

No. 13.

oo. Sp

St. 1.





L. 10



HISTOIRE  
D'ELISABETH,

REINE D'ANGLETERRE

PAR

J. W. D'ARCHENHOLTZ,

Ancien Capitaine au Service de Prusse.



Traduite de l'Allemand

PAR

le traducteur des Mémoires de Wagner sur la Russie.

*A. C. P. J. J. J. J. J.*

Berlin 1792.

Chez Petit et Schöne.

2477





---

Histoire  
d'Elisabeth, reine d'Angleterre.

---

**L**es annales mémorables de la Grande Bretagne ne renferment aucun règne aussi intéressant & aussi plein d'événemens extraordinaires que celui de la reine Elisabeth. Cette princesse douée des plus rares qualités, & qui n'eut jamais d'autre époux que son royaume, fit plier pendant quarante cinq ans sous son sceptre ces fiers & indociles insulaires avec plus de succès qu'aucun des rois ses prédécesseurs depuis Alfred le Grand, éloge dont la gloire réjaillit sur tout son sexe.

Il semble que le sort ait pris plaisir à lier les événemens les plus singuliers à l'existence de cette princesse; car longtems avant que la couronne lui tombât en partage; dans l'age mûr comme dans les premières années de la jeunesse, & même dès le berceau, elle fut le jouet de l'aveugle fortune, & quoiqu'elle l'ait à la fin élevée sur le trône, la vie privée d'Elisabeth offre cependant jusqu'à la fin un grand exemple de l'incertitude des

événemens & des caprices du fort. Il n'y a pas jusqu'au caractère & à la vie de ses parens qui n'ait quelque chose d'extraordinaire. Son père, le Néron de l'Angleterre, prince ennemi de toutes les vertus, livré à tous les vices, capable des plus grands forfaits, & sans noblesse de sentimens, ne fut qu'un monstre couronné. Sa mère, qui de simple fille de qualité parvint, par sa beauté & ses vertus, au titre de reine & d'épouse de Henri VIII, passa bientôt après, du trône sur l'échafaud. Son oncle fut décapité. Sa belle mère fut tour à tour comblée d'honneurs, & couverte d'ignominie, tantôt partageant la couche royale, & tantôt condamnée à expirer sous les coups des bourreaux. Sa sœur, princesse superstitieuse & sanguinaire, gouvernée par des prêtres fanatiques, mariée à Philippe roi d'Espagne, tyranné pour le malheur du genre humain, & digne par ses sentimens d'être uni à une telle épouse, n'eut que le triste mérite de se rendre à jamais fameuse par ses cruautés dans les annales du monde.

Elisabeth étoit à peine âgée de deux ans, lorsque sa mère, Anne de Boulen, après trois ans de mariage avec Henri VIII, fut condamnée à périr sur l'échafaud, sans être coupable. Le tyran, qui avoit languï six ans avant de la posséder, étoit maintenant dégouté de ses charmes; il ne connoissoit que ces plaisirs grossiers des sens dont l'aiguillon s'émouffe par la jouissance; il étoit d'ailleurs amoureux d'une autre femme de qualité. Entretenir des maitresses étoit à ses yeux un des plus grands crimes, mais immoler à ses passions des êtres innocens & ver-



tueux un péché véniel. Son caractère étoit en général un mélange des contradictions les plus bizarres. Il pouffoit son zèle pour la religion catholique jusqu'à la bigoterie, & cependant il s'étoit hautement révolté contre l'autorité du pape. Il persécutoit également & les Luthériens & les Calvinistes & les Catholiques. La reine fut accusée d'adultère & d'inceste; elle se justifia à la vérité pleinement, cependant elle n'en fut pas moins déclarée coupable, & condamnée à mort, par une suite de l'influence que le duc de Suffolck son ennemi avoit sur les membres de la chambre des Lords. On ignoroit encore dans ces tems là les principes & les procédures qui distinguent les tribunaux Anglois du dix-huitième siècle.

Cette reine infortunée, qui réunissoit aux charmes de la figure les plus éminentes vertus, cette idole des indigens qu'elle cherchoit à soulager par d'abondantes aumônes, supporta son malheureux sort avec un courage vraiment héroïque. Dans les derniers momens de sa vie, elle prit encore Dieu à témoin de son innocence, sans se plaindre de la dureté de son époux, au contraire elle pria pour lui, loua ses bontés passées, prit un tendre congé de tous ceux qui l'entouroient, parmi lesquels se trouvoit l'auteur de sa mort, le duc de Suffolck, puis elle se mit à genoux, & reçut le coup fatal. L'échafaud sur le quel elle périt est le premier en Angleterre qui ait été teint du sang royal. Dès le lendemain du supplice, Henri épousa Lady Seymour & déclara la princesse Elifabeth, fille unique d'Anne de Boulen, illégitime.

Cependant cette déclaration n'empêcha pas le roi de reconnoître dans son testament les droits qu'elle avoit à la couronne, après son frère & sa soeur, en cas de mort sans postérité. Sa soeur, la cruelle Marie, fille de la reine Catherine d'Arragon, régna pendant cinq ans, après la mort de son père, & fut animée de toutes les fureurs du plus aveugle fanatisme. Elle fit bruler cinq évêques protestans, vingt & un ministres, & plus de huit cent personnes de tout état, à cause de leur attachement à la réforme. Elle eut la cruauté d'en faire même rotir plusieurs à petit feu, en sorte que ces malheureux avoient la douleur de sentir leurs membres consumés par les flammes se détacher successivement de leur corps. La plupart moururent en prison, ou furent forcés par la torture à renier leur foi. Je crois qu'on vouloit se convaincre par l'expérience jusqu'à quel point pouvoit aller d'un côté la barbarie, quand elle franchit toutes les bornes, & de l'autre, la patience humaine. Les moines présidoient à ces tortures, à ces supplices. Ils réservoient le même traitement à Elisabeth qui professoit ouvertement la religion protestante, & ils cherchoient pour cet effet à engager la reine Marie, qui la haïssoit d'ailleurs, & lui supposoit le dessein secret de lui ravir la couronne, à signer l'arrêt de sa perte. Cette victime, déjà dévouée à la mort, dut son salut à celui dont elle sembloit avoir le moins de sujet de l'attendre, à Philippe, roi d'Espagne. Epoux de Marie qui l'aimoit éperdument, & dont il avoit mérité la main par la conformité de son caractère sombre & sévère avec celui de la



reine, ce monarque qui détestoit également & les protestans, & ses proches, & son épouse & ses enfans, en un mot tout le genre humain, trouva la mort d'Elisabeth contraire à ses vues politiques. Il chercha donc à l'empêcher, & lui seul en avoit le pouvoir. Cette princesse infortunée consacroit en attendant les jours orageux de sa vie à la culture de son esprit, & à l'étude des sciences & des langues. C'étoient là les amusemens qui la dédommageoient des plaisirs tumultueux de la cour dont elle ne pouvoit jouir.

Elisabeth monta sur le trône en 1553 au milieu des transports de la joie populaire. Les Anglois l'avoient toujours aimée, & ils se flattoient maintenant avec raison de voir succéder sous son règne des jours plus sereins aux jours sombres de la tyrannie. La reine se rendit d'abord à la Tour où sa soeur l'avoit fait enfermer, & où elle avoit passé des momens si tristes dans l'attente continuelle de l'arrêt de sa mort. Elle se prosterna en y entrant, & remercia l'Être suprême de la différence des tems. Quel spectacle nouveau! une reine agenouillée, & entourée de ses courtisans qui se tenoient debout. Elle parut oublier, dès cet instant, les torts de ses ennemis, & elle accueillit même avec bonté ceux qui avoient exercé contre elle le plus de rigueur. Lorsqu'elle traversa la ville de Londres qu'on avoit décoré superbement à son honneur, on fit descendre d'un arc de triomphe un enfant qui représentoit la vérité, & qui vint lui offrir un exemplaire de la Bible. Elle prit le livre, le baisa, le ferra contre son coeur, & déclara qu'entre tous les

témoignages que cette ville lui donnoit de son affection, ce présent étoit le plus précieux, & celui dont elle étoit le plus touchée.

Partout où elle passoit, elle crioit; *que mon peuple fait heureux.* Elle écrivit à Philippe pour lui annoncer la mort de Marie, & son avènement au trône; elle le remercia en même tems de la protection qu'il lui avoit accordée autrefois, & l'assura de sa reconnaissance. Elle notifia les mêmes nouvelles à la Cour de Rome, mais Paul IV lui fit une réponse très fière, & la déclara inhabile à succéder à la couronne. Il lui dit qu'il la trouvoit bien téméraire d'usurper l'autorité souveraine sans sa participation; il ajouta qu'il daignoit encore suspendre sa colère, & quelle éprouveroit même de sa part toute la clémence compatible avec la dignité du pontificat, si elle renonçoit à ses prétentions au trône, & consentoit à se soumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner.

Elisabeth; choquée de la réponse altière du pape, se hâta de prendre toutes les mesures nécessaires pour établir la réforme en Angleterre. Elle ordonna sur le champ à son ambassadeur de quitter la cour de Rome. Elle rappella de l'exil, & fit sortir des prisons tous ceux qu'on y avoit envoyés pour cause de religion: les monastères, nouvellement établis par la reine Marie, furent supprimés. Elle défendit de prêcher la controverse, & ordonna que le culte public fut célébré à l'avenir en Anglois; puis elle autorisa le parlement à régler en détail la forme extérieure de la religion. Ainsi la religion protestante devint bientôt dominante en Angleterre, sans qu'on eût



besoin de répandre une seule goutte de sang, la plus grande partie de la nation ayant toujours penché pour la réformation. C'étoient les cruautés exercées par les moines, plus que la lecture de la Bible, & la conviction des vérités de la nouvelle doctrine, opérée par les réformateurs, qui avoient détaché les Anglois du Papisme. Plusieurs milliers de Catholiques très zélés avoient enfin été portés à douter d'une religion, annoncée par des prêtres si inhumains, & avoient embassé en secret la réforme. Ils déclarèrent alors publiquement leurs opinions. Il y avoit dans le royaume 9400 ecclésiastiques catholiques pensionnés; sur ce nombre il n'y en eut que 169 qui renoncèrent à leurs places, les autres abandonnèrent leur ancienne croyance pour conserver leurs revenus: ce qui changea naturellement l'état de la religion en Angleterre.

A peine Elisabeth fut elle proclamée reine, que Philippe, veuf par la mort de Marie, lui fit des propositions de mariage. La reine avoit trop de motifs de les rejeter pour hésiter un moment sur le parti qu'elle avoit à prendre, & ce refus fut, aux yeux de ce monarque orgueilleux, une injure sanglante qui le navra, & dont il chercha à se venger pendant tout le reste de sa vie. Il avoit porté jusqu'à ce moment l'ordre de la jarrettière, il chargea l'ambassadeur d'Angleterre de le renvoyer à sa maîtresse. Cependant la reine lui avoit simplement fait une réponse captieuse, qui ne lui ôtoit pas tout espoir. Mais l'ombrageux Philippe, qui avoit étudié l'art des déguisemens, comprit aisément le vrai sens de sa réponse. Elisabeth paroissoit en général avoir de l'éloignement

pour le mariage. Le parlement la sollicita de prendre un mari, elle refusa de se prêter à sa demande, & elle le pria de ne plus la presser à ce sujet; elle ajouta qu'elle avoit déjà contracté un engagement, que le royaume d'Angleterre étoit son époux & tous les Anglois ses enfans, & qu'elle desiroit de transmettre sa mémoire à la postérité par cette inscription gravée sur son tombeau: „Cygit la reine Elisabeth qui vecut & mourut vierge.”

Cette princesse ne voulut prendre aucune part à la guerre entre l'Espagne & la France qui duroit encore, & qui ne se termina que quelques années après son avènement à la couronne. Enfin ces deux puissances conclurent la paix, & la tranquillité générale parut être rétablie en Europe. Mais la discorde méditoit déjà de nouvelles scènes. Marie, reine d'Ecosse, princesse d'une rare beauté, étoit mariée au Dauphin de France. La prétendue illégitimité du mariage de Henri VIII avec Anne de Boulen lui donnoit des droits sur la couronne d'Angleterre. Mais il étoit impossible de les faire valoir dans a situation actuelle de ce royaume, & l'on avoit toutes les raisons de conclure, que les démarches qu'on feroit à ce sujet seroient sans succès, & tendroient tout au plus à aigrir les esprits. Cependant on engagea la reine Marie à soutenir ses prétentions; elle fut obligée de céder aux sollicitations de son Oncle le Duc de Guise, qui la pressoit de prendre le titre de reine d'Angleterre, & d'écarteler sur ses équipages & sa vaisselle les armes Angloises. Toutes les protestations les plus sérieuses de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, contre



ces démarches de la Dauphine, furent inutiles. Aussi cette conduite fit elle concevoir à Elisabeth une haine implacable pour la reine Marie.

L'état où se trouvoient les affaires d'Ecosse lui fournit bientôt les moyens de se venger. La France vouloit envoyer des troupes auxiliaires pour subjuguier les protestans de ce royaume qui avoient faccagé les églises catholiques, & dont le parti étoit très puissant; ces derniers implorèrent le secours d'Elisabeth, & l'obtinrent sans difficulté, surtout puisque la famille ambitieuse des Guises dévoiloit ses projets, qui rendoient à réunir sur la tête de Marie, qui ne fut pas longtems Dauphine, & étoit maintenant l'épouse du Roi François II, la triple couronne de la France, de l'Ecosse et de l'Angleterre. Mais Elisabeth étoit fermement résolue à ne céder qu'avec la vie un trône sur lequel elle avoit eu tant de peine à monter. Elle envoya une flotte Angloise de treize vaisseaux de guerre vers les côtes d'Ecosse, & rassembla 8000 hommes de troupes de terre près de Berwick. Le ministère François fut étonné de cette prodigieuse activité, qui détruisoit tout d'un coup le plan qu'il avoit formé de soumettre entièrement l'Ecosse. La France offrit un sacrifice considérable. Les François avoient reconquis, sous la reine Marie, la ville de Calais, qui étoit à la vérité située en France, mais qui avoit été, pendant plusieurs siècles, sous la domination Angloise. On proposa à l'Angleterre de lui rendre cette ville, à condition qu'elle demeureroit neutre dans les troubles de l'Ecosse. Elisabeth rejetta cette offre avec dignité, &

répondit qu'elle ne négligerait pas les intérêts de ses états pour un misérable hameau de pêcheurs. Elle fit ensuite un traité avec les protestans d'Ecosse, dans lequel elle promit de ne quitter les armes, que lorsqu'il n'y auroit plus de François dans leur royaume. Les Ecoissois donnèrent des otages à la reine, & la guerre fut déclarée.

Cette guerre ne fut pas à la vérité de longue durée. Car les troupes Françoises en Ecosse furent bientôt réduites aux abois, & hors d'état de se défendre, & la flotte, qui leur amenoit des recrues & des vivres, ayant été dispersée par une tempête, la France fut obligée de faire la paix. La reine Elisabeth, jalouse de sa gloire, stipula, dans le traité, que ni le roi de France ni la reine d'Ecosse ne porteroient plus les armes Angloises. Pour être plutôt délivré des François qui se trouvoient en Ecosse, on les transporta dans leur patrie sur des vaisseaux Anglois. Le plus grand avantage qu'Elisabeth retira de cette expédition fut de fournir le plan de la nouvelle administration d'Ecosse. Elle eut la prudence de ne rien demander pour elle-même, & elle gagna, par cet acte de modération, la confiance des Ecoissois, qui étoient maintenant attachés à l'Angleterre & par la reconnaissance & par l'intérêt national & par la conformité de religion, & ainsi les plus anciens ennemis de son peuple devinrent les défenseurs les plus zélés de sa couronne. Cet accroissement de pouvoir, & les moyens politiques qui l'avoient opéré, élevèrent l'Angleterre à



un degré de considération & de grandeur, auquel ce royaume n'avoit pu parvenir jusqu'alors.

Les protestans Ecoffois prirent toutes les mesures possibles, pour opprimer les catholiques; & quoique leur reine professât la religion romaine, ils défendirent à tous les prêtres de lire la messe, séquestrèrent les biens de l'Eglise, & chassèrent par ce moyen tous les papistes, du royaume. Comme ils ne pouvoient pas espérer d'obtenir l'approbation de Marie, ils convoquèrent, de leur autorité, un parlement pour donner à leurs édits force de loi. En attendant la reine Marie demouroit toujours encore à Paris, & au milieu de la cour la plus bigotte de l'Europe, que le Duc de Guise gouvernoit à son gré. La reine d'Ecosse suivoit aveuglément les conseils de ce politique consommé, & ce fut à son instigation qu'elle rejeta avec mépris les actes du parlement dont nous venons de parler, & que fermement résolue à recommencer bientôt la guerre, elle ne ratifia pas le traité conclu avec Elisabeth, & continua à porter les armes Angloises.

La mort inopinée du jeune roi de France, François II, qui suivit de près ces différentes révolutions, fut un événement heureux pour Elisabeth. Elle étoit maintenant délivrée des inquiétudes que lui auroit causé l'union de l'Ecosse avec la France, qui dès ce moment devenoit impossible. Cependant quoique Marie, depuis la mort de son époux, se fut désistée du titre & des armes de reine d'Anglererre, elle refusa de renoncer à ses prétentions à la couronne & de signer le traité d'Edimbourg.

Marie, malgré tous les charmes dont la nature l'avoit ornée, menoit cependant la vie la plus triste à la cour de France. Catherine de Médicis, cette reine à jamais fameuse dans les annales des fureurs du fanatisme, étoit régente; elle imputoit à la jeune reine les dégouts qu'elle avoit effuyés pendant le règne de François II, & elle prit soin de l'en accabler à son tour. Le séjour de la France devint si désagréable à la reine d'Ecosse, qu'elle songea sérieusement à accepter l'invitation de ses sujets, qui la pressoient de venir résider dans leur royaume. Elle fit prier Elisabeth de lui laisser le passage libre dans ses états, mais la reine lui répondit, que puisque Marie avoit refusé de signer le traité d'Edimbourg, elle ne pouvoit que la regarder comme son ennemie, & qu'ainsi la reine d'Ecosse n'avoit aucun droit d'exiger d'elle des services. Marie repliqua avec fierté, qu'elle pouvoit retourner dans sa patrie sans l'agrément de la reine d'Angleterre.

Une réponse aussi vive étoit peu propre à détruire la jalousie & la haine d'Elisabeth pour sa rivale. Elle équipa une flotte, sous le prétexte de donner la chasse à des pirates, mais qui étoit proprement destinée à enlever & à conduire en Angleterre la reine Marie, qui s'embarquoit à Calais avec trois de ses oncles & une foule de courtisans François. Ses larmes coulèrent abondamment, lorsqu'elle quitta ce royaume où elle avoit été élevée, & sur lequel elle avoit régné à côté d'un époux chéri. Elle comparoit le climat heureux, la nation civilisée & spirituelle, qu'elle abandonnoit, avec



je pais agreffe où elle alloit se fixer & les hommes groffiers & sauvages au milieu desquels elle étoit désormais appellée à vivre. Le tableau des contrées riantes qu'arrosé la Seine, contraſtoit dans son imagination avec celui des incultes rochers de l'Ecoſſe. En France Marie avoit été accoutumée à l'adoration & à l'aveugle obeiffance de ſes ſujets; en Ecoſſe elle devoit s'attendre à être contrariée dans toutes ſes démarches. Ces différentes réflexions ſe préſentèrent à la fois à ſon eſprit au moment où le vaiſſeau partit. Elle reſta ſur le tillac, fixa les yeux ſur les côtes de la France, & ne les en détourna, que lorsque l'obſcurité les eut dérochées à ſa vue. Elle fit même préparer ſon lit ſur le tillac & en plein air, afinque dès la pointe du jour elle pût encore revoir une fois cette terre des délices. Elle ordonna au pilote de l'éveiller, ſi les rivages, quelle venoit de quitter, étoient viſibles. Il obéit, & la reine étendant ſes belles mains vers les contrées ſi chères à ſon coeur, que l'oeil découvrit avec peine dans le lointain, elle s'écria, „Adieu, France, adieu,“ „je ne te reverrai „jamais.“ Une brume épaiſſe déroba ſon vaiſſeau aux pourſuites de la flotte Angloiſe, & Marie aborda heureuſement en Ecoſſe.

A ſon arrivée, ſes ſujets accoururent en foule ſur le rivage pour recevoir leur jeune ſouveraine, les uns conduits par le devoir, les autres par l'intérêt, ou la ſimple curioſité. Cette reine, âgée ſeulement de dix neuf ans, gagna bientôt tous les coeurs par ſa beauté, par la politèſſe de ſes manières, par ſon affabilité, & les

Charmes de son esprit. La joie du peuple devint encore plus vive, lorsqu'on fût qu'elle accordoit sa confiance aux chefs du parti protestant, & qu'elle confirmoit, par une proclamation solemnelle, la religion réformée déjà presque généralement établie.

Cependant les ministres & les zélateurs de la religion protestante n'étoient pas encore contens. A leurs yeux, le nom de catholique que portoit leur reine étoit une tache qu'aucune vertu ne pouvoit effacer, & Marie n'obtint qu'avec beaucoup de peine la permission de faire célébrer la messe dans sa chapelle. *On s'écria: Quoi, devons-nous souffrir que cette idole soit de nouveau dressée dans le royaume.* Les prédicans soutinrent en chaire qu'une messe étoit plus à craindre, que 10,000 ennemis armés au sein du royaume pour l'enrichir. On demandoit à Dieu, dans les prières publiques, qu'il daignât fléchir le coeur de la reine, ou si ce n'étoit pas sa sainte volonté, qu'il daignât au moins fortifier le courage & les bras de ses élus, pour leur donner la fermeté de résister à la rage des tyrans. Enfin on porta même l'audace jusqu'à mettre en question: si une reine idolâtre avoit droit sur la couronne. Les troubles étoient sur le point de renaitre, la sage conduite des chefs du parti protestant prévint ce malheur. Quelques fanatiques enfoncèrent la chapelle de la reine, renversèrent les autels, & ce sacrilège demeura impuni. En vain la reine s'humilioit elle devant ces prédicans farouches, qui du haut des chaires lui prodiguoient les noms les plus odieux à cause de sa religion, & nos,

fana-



fanatique du premier ordre, étoit l'apôtre des protestans Ecoffois. Marie lui accorda un libre accès auprès d'elle, & lui promit d'écouter tranquillement ses exhortations & même ses censures, pourvu que ce fut en particulier, & non pas en l'avilissant aux yeux de son peuple par des reproches publics. „Madame, lui répondit l'ardent „Knox; venés à nos églises, vous y entendrés l'évan- „gile de vérité; mes occupations ne me permettent pas „de l'annoncer à chacun en particulier. Les chaires ne retentissoient plus que de déclamations contre les amusemens de la cour auxquels la reine étoit accoutumée, & que son âge lui permettoit d'aimer. Elle fut obligée de renoncer entièrement aux bals, aux spectacles, aux concerts, & à tous les plaisirs de cet ordre; elle réforma même ses ajustemens & ceux de ses Dames, parceque quelques ornemens que les femmes portoient alors sur leurs cotillons, excitèrent une telle indignation parmi les prédicans, qu'ils annoncèrent qu'une vanité si criminelle attireroit les vengeances de Dieu sur tout le royaume.

Les courtisans François, qui avoient accompagné la reine en Ecoffe, furent bientôt dégoutés de ce genre de vie. Ils retournèrent successivement dans leur patrie, & Marie n'eut bientôt d'autre société que celle de ses sujets, qui n'avoient alors aucune idée de cette urbanités de ces arts agréables qui forment & adoucissent le commerce de la vie, & étoient livrés aux fureurs du fanatisme. Cette reine, sans pouvoir, & avec des revenus très modiques, environnée de nobles inquiets, d'un

peuple superstitieux, & de prêtres fanatiques & arrogans, espéra de trouver un appui dans l'amitié d'Elisabeth, pour laquelle tous les Ecoffois avoient la plus haute estime. Elle envoya donc un ambassadeur en Angleterre, pour solliciter la protection de la reine, & l'engager à lui donner des marques de la sincérité de ses sentimens, en la déclarant, par un acte du parlement, légitime héritière du royaume d'Angleterre. Elisabeth répondit que Marie avoit déjà prouvé ouvertement que son dessein n'étoit pas d'attendre sa mort pour lui succéder, puisqu'elle avoit pris publiquement, & malgré toutes ses protestations, le titre & les armes de reine d'Angleterre, & avoit eu même l'audace de révoquer en doute la légitimité de la naissance d'Elisabeth, qu'il étoit par conséquent fort singulier qu'elle exigeât la confirmation des droits auxquels elle n'avoit pas encore renoncé. Elisabeth ajouta qu'elle étoit résolue à vivre & à mourir reine d'Angleterre & qu'après sa mort, ce seroit l'affaire des autres de nommer son successeur. Cependant les deux reines contractèrent bientôt une amitié simulée.

Elisabeth, persuadée qu'elle n'avoit rien à craindre, au moins pour le présent, de la part de l'infortunée Marie, oublia entièrement les affaires d'Ecosse, pour ne s'occuper que du bonheur de son peuple. Elle acquitta une partie des dettes de la couronne, fit des réglemens sur la monnoie, que ses prédécesseurs avoient considérablement altérée, remplit ses arsenaux d'armes qu'on fabriquoit principalement en Allemagne, & introduisit dans ses états l'art de fondre des canons de cuivre. Elle



fit aussi bâtir les premiers moulins à poudre en Angleterre. Elle augmenta ses troupes de terre & de mer, & haussa la solde des matelots & des soldats. Elle fortifia plusieurs villes & châteaux sur les frontières de l'Ecosse, & elle passa souvent la milice en revue. Elle donna en même tems les ordres les plus sages & les plus propres à faire fleurir l'agriculture, le commerce & la navigation. Elle prouva, par plusieurs établissemens utiles, son amour pour les lettres, & visita les universités d'Oxford & de Cambridge, où elle prononça des harangues latines, & assista aux disputes. Soit en faisant construire des vaisseaux à ses fraix, soit en encourageant plusieurs négocians à la seconder en l'imitant, elle fut regardée à juste titre comme la restauratrice de la puissance maritime de l'Angleterre. Le parlement publia aussi plusieurs bills très sages, & fut dissous, sans que personne y ait été accusé ou condamné, circonstance dont l'Angleterre n'a plus offert d'exemple depuis quelques siècles, surtout au commencement d'un nouveau règne. Le pape changea alors entièrement de conduite à l'égard d'Elisabeth. Il voulut lui envoyer un nonce, mais elle refusa de le recevoir; il la pria de nommer au moins un ambassadeur au concile de Trente, mais elle déclara qu'elle n'avoit rien à démêler ni avec lui ni avec ses conciles.

Elisabeth étoit maintenant affermie sur le trône, & dès lors il étoit naturel, qu'avec tant de gloire & de félicité, elle devoit fixer l'attention de tous les rois. Sa main étoit la plus haute faveur que la fortune pût accor-

der aux maîtres de la terre; aussi avons nous vu que Philippe, le plus puissant monarque de son siècle, fit des propositions de mariage à Elisabeth d'abord après son avènement au trône, quoique sans succès; il sentoît combien le titre d'époux de cette reine augmenteroit son pouvoir, & il nourrit pendant longtems l'espérance de parvenir au but de ses vœux, il suspendit même, par cette raison, l'acte d'excommunication dont la cour de Rome menaçoit Elisabeth. Désespérant enfin de réussir, il engagea Charles, archiduc d'Autriche, second fils de l'Empereur, à rechercher la main de la reine, afin que quelqu'un de sa famille partageât au moins avec elle le trône d'Angleterre, mais ce prince ne fut pas plus heureux que Philippe. Dans la suite, Eric, roi de Suède, Adolphe, duc de Holstein, & Casimir, fils de l'électeur Palatin se mirent successivement sur les rangs; ils professôient la religion protestante, & se flattoient que la conformité d'opinions favoriseroit leurs demandes.

Eric n'étoit que prince royal de Suède, lorsque son père fit offrir, par des ambassadeurs, à Elisabeth la main de son fils. La réponse peu favorable de la reine ne découragea point Eric. Le prince Jean, son frère, vint lui-même à Londres pour tâcher d'obtenir le consentement d'Elisabeth. Cette princesse reçut ses propositions avec des manières très flatteuses, mais elle lui dit qu'elle avoit résolu de ne point épouser un prince qu'elle n'avoit jamais vu. Eric conçut de nouvelles espérances, & écrivit à Elisabeth une lettre très passionnée, dans laquelle il lui déclara que Dieu & la renommée de ses



grandes qualités étoient la cause de son amour; il ajouta qu'elle pourroit à la vérité épouser un prince plus riche & plus aimable, mais jamais un amant plus tendre & plus fidelle. Il lui offrit de se faire couronner en Angleterre & de lui assigner les revenus de la province de Smoland. Elisabeth fut obligée de se déclarer d'une manière positive, & d'afflurer qu'elle avoit dessein de vivre & de mourir libre. Cependant Eric ne se laissa pas rebuter par cette déclaration, & il espéra de fléchir le coeur de la reine par sa constance. Quelque tems après il reçut de nouveau la réponse „ que la reine „ seroit heureuse de donner sa main à un prince aussi „ aimable, mais que son coeur n'étoit pas encore disposé „ à cette union, qu'elle ignoroit cependant le parti „ qu'elle pourroit prendre, si elle voyoit le prince lui- „ même.” A cette nouvelle, Eric se prépara à faire un voyage en Angleterre, & il avoit déjà pris congé de son père, lorsque celui-ci mourut subitement. Le prince, qui pouvoit maintenant offrir une couronne à Elisabeth, redoubla ses poursuites, & envoya, pour cet effet, le chancelier Gyldensticina à Londres. La reine lui répondit dans les termes les plus obligéans, remercia Eric de sa persévérance, l'assura de la sincérité & de la constance de son amitié pour lui, mais ajouta que c'étoit là tout ce qu'elle pouvoit lui offrir, & que l'amour ne se commandoit pas. Eric résolut alors d'aller exprimer lui même à la reine d'Angleterre les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, & dans ce dessein, équipa quatorze vaisseaux de guerre, destinés à le défendre contre le roi de

Danemark, parcequ'il étoit à supposer que ce prince l'attaqueroit à son passage, pour l'arrêter & tâcher de faire manquer une alliance si contraire à ses intérêts. Mais la flotte avoit à peine mis à la voile, lorsque les vents la ramenèrent dans le port.

Eric renonça alors à son voyage, mais ses ambassadeurs continuèrent leurs négociations à la cour de Londres, & le roi fit des présens considérables à la reine, à ses ministres & à ses courtisans. Il soupçonna Dudley, favori d'Elisabeth, de s'opposer à son mariage, & il ordonna à son ambassadeur Gyldenstierna de le faire assassiner par un François ou un Allemand, & de promettre au meurtrier dix mille *dahlers* ou écus de Suède. Le chancelier refusa de se charger d'une commission aussi honteuse, & préféra de retourner en Suède. Eric fit alors des propositions de mariage à Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui les rejetta. Malgré cette démarche, il s'adressa encore une fois à Elisabeth, lui écrivit une lettre très tendre & dans les termes les plus rampans, en raitant de vils calomniateurs ceux qui l'accusoient d'avoir recherché la main de la reine d'Ecosse. Cependant Elisabeth avoit trop de preuves de sa perfidie, pour qu'il pût encore lui en imposer, & elle fit cesser ses poursuites.

Adolphe, duc de Holstein vint lui-même à Londres pour demander Elisabeth en mariage. La reine, qui l'estimoit, refusa ses propositions dans les termes les plus obligeans. Les états d'Ecosse lui offrirent le comte d'Avan, héritier présomtif de ce royaume, qui fut éga-



lement rejeté. Elle déclara à tous qu'elle étoit résolue à demeurer libre, cependant d'une manière qui, loin de rebuter ceux qui aspiroient à sa main, les encourageoit au contraire, car elle avoit trop de coquetterie & de vanité pour être insensible à ses sollicitations réitérées & pressantes, que le desir de faire sa conquête lui attiroit de toutes parts. Quelqu'uns de ses sujets se flattèrent aussi de la déterminer en leur faveur, savoir le chevalier Pickering, gentilhomme d'un mérite distingué, le comte d'Arondel, déjà assez avancé en âge, mais qui étoit d'une très ancienne famille, & possédoit une fortune immense, & enfin le lord Dudley, fils du précédent Duc de Northumberland. Ce jeune Seigneur, qui joignoit à une belle figure les manières les plus insinuanes, quoiqu'il eût peu de talens & un mauvais coeur, plut extrêmement à la reine, & devint, non pas son époux, mais au moins son favori déclaré.

Les redoutables guerres de religion commencèrent dans ce tems à déchirer la France. Les protestans de tous les pays regardoient Elisabeth comme leur plus sûr appui. Les Huguenots François firent par conséquent un traité avec cette reine, dans lequel ils s'engagèrent à lui livrer le Havre de Grace, ville & forteresse considérable de la France située sur le bord de la mer, & Elisabeth leur promit, en revanche 6000 hommes de troupes auxiliaires & un secours pécuniaire de 100,000 couronnes. On remplit des deux part les conditions du traité, & la reine ajouta encore à la somme promise 100,000 couronnes. Elle soutint aussi en secret les habitans des

Pays-Bas, qui tâchoient de se sous traire au joug tyrannique des Espagnols. Dans le même tems, Elisabeth tomba dangereusement malade de la petite vérole. Comme on désespéroit déjà de sa vie, le peuple se livra à la douleur que causoient la crainte de sa perte, & cette crainte étoit d'autant plus vive que la reine n'avoit pas encore nommé son successeur. Aussi le parlement lui fit-il, après sa convalescence, de sérieuses représentations pour la porter à prendre un engagement, en promettant à celui qu'elle choisiroit, qui que ce fût, l'obéissance & le respect dû à l'époux d'Elisabeth. On ajouta que, si elle persistoit à vivre dans le célibat, on la supplioit au moins instamment de désigner l'héritier de la couronne. Ces représentations embarrassèrent la reine. Elle craignoit, en prononçant en faveur de Marie, qui, par les droits du sang, étoit sa plus proche héritière du trône, de fournir à cette princesse & aux catholiques ses ennemis secrets, de nouveaux moyens de troubler l'Angleterre. Outre cela la jalousie que lui inspiroit cette rivale couronnée, dont on vantoit la rare beauté, croissoit de jour en jour. Ces différens motifs engagèrent la reine à donner au parlement une réponse ambiguë, dans laquelle elle dit qu'elle n'avoit pas résolu de vivre toujours dans le célibat, mais que la nomination d'un successeur étoit une démarche de la plus grande importance & sujette à bien des difficultés.

L'union des Anglois avec les Huguenots François eut des suites fâcheuses. Ces derniers & le parti royaliste passèrent un accord dans lequel on oublia entière-



ment les intérêts d'Elisabeth. La cour de France offrit à la reine de lui payer des subsides & de la dédommager des fraix de la guerre, à condition qu'elle retirât ses troupes. Mais Elisabeth ne jugea pas à propos de vendre à si bon marché les secours qu'elle avoit fournis aux protestans; elle redemanda Calais, & elle envoya au comte de Warwick, qui commandoit ses troupes en France, l'ordre de défendre le Havre avec vigueur. La garnison Angloise de cette ville consistoit en 6700 hommes, que le roi Charles IX. attaqua avec toutes les forces réunies de la monarchie françoise. Les Anglois combattirent en désespérés, mais à la fin la peste se mit dans l'armée, & enleva chaque jour plus de cent hommes, Warwick, réduit aux abois par ce terrible fléau, & la mauvaise nourriture que les soldats étoient obligés de prendre, capitula & remit le Havre aux François, après avoir occupé ce fort pendant onze mois, & ceux-ci à leur tour, le laissèrent sortir tranquillement de la ville avec les 1500 hommes qui lui restoit encore. A peine la capitulation étoit elle signée, que la flotte Angloise, chargée de troupes & de munitions, & que des vents contraires avoient arrêtée, parut à la vûe du Havre, mais la place étoit déjà au pouvoir des ennemis. Pour comble d'infortune, Warwick porta la peste dans sa patrie, & ce fléau fit périr à Londres 21,530 hommes. On conclut enfin la paix avec la France, & les deux puissances convinrent que leurs prétentions resteroient de part & d'autre dans le même état, & l'on accorda à Elisabeth 220,000 couronnes en rançon des otages, que les Fran-

gois lui avoient donnés pour garantir la restitution de Calais.

En attendant Marie & Elifabeth avoient commencé à entretenir un commerce épistolaire très amical. Elles correspondoient toutes les Semaines, & leurs lettres étoient conçues dans des termes aussi tendres que celles de deux fœurs, Elles devoient même avoir une entrevue à York, qu'Elifabeth chercha cependant toujours à différer, parce qu'elle craignoit la comparaison qu'on feroit entre ses charmes & ceux de sa rivale si célèbre par sa beauté. La reine d'Ecosse envoya Melvil à Londres pour maintenir la concorde entre elle & Elifabeth. Cet ambassadeur étoit un homme d'un grand sens, & un courtisan aimable. Il parvint par la profonde étude qu'il avoit faite du coeur humain, & par sa galanterie, à s'infinuer dans l'esprit de la reine d'Angleterre & à gagner sa confiance. Cette princesse avoit des habits faits à la mode de toutes les nations de l'Europe. Elle les mettoit tour à tour, & demandoit chaque fois à Melvil lequel l'habilloit le mieux, & celui-ci avoit toujours soin de lui répondre en courtisan. La reine lui faisoit quelquefois des questions très délicates, par exemple, elle lui-demanda un jour, si ses cheveux, qui étoient d'un blond ardent, n'étoient pas les plus beaux cheveux qu'il ait jamais vus? Si Marie avoit une aussi belle chevelure que la sienne? Enfin un jour elle le pressa même de décider qui des deux étoit la plus belle. Melvil se tira finement de l'embarras où cette question le mettoit, en disant que Marie étoit la plus belle femme de l'Ecosse,



& Elifabeth, la plus belle femme de l'Angleterre. Elle demanda ensuite qui des deux avoit la plus grande taille? Ma reine. répondit Melvil. „Elle est donc trop grande, „repliqua Elifabeth, car la mienne est dans les plus „justes proportions.” Melvil étudia, dans ces différens entretiens, le caractère de cette princesse, & à son retour en Ecoffe, il assura Marie qu'elle ne pourroit jamais compter sur d'Elifabeth, & que tous ses discours n'étoient que fausseté & dissimulation.

La beauté de Marie, destinée à causer tant de maux, devint aussi funeste à un gentilhomme François, nommé Chatelard. Le jeune homme descendoit du célèbre chevalier Bayard, auquel son siècle donna le glorieux titre de *chevalier sans peur & sans reproche*. Il avoit hérité du courage, mais non de la prudence de cet illustre chevalier. Il étoit venu à Edimbourg avec d'autres courtisans François. Une figure agréable, de l'esprit, des manières gracieuses & aimables, lui attirèrent l'attention des Dames Ecoffoises. La reine ne fut pas la dernière à s'apercevoir de son mérite; elle l'admit à toutes ses parties de plaisir, elle lui accorda même quelque part dans sa familiarité. Le coeur de ce jeune homme brûloit d'amour pour la reine. Il fit de jolis vers François sur la beauté & les graces de Marie, & la reine les accueillit avec bonté. Sa passion, qui devenoit de jour en jour plus violente, lui inspira à la fin l'audacieux projet de s'introduire un soir dans la chambre à coucher de la reine, & de se cacher derrière son lit. Pendant que Marie se déshabilloit, une de ses femmes découvrit l'insensé

jeune homme, & les cris perçans donnèrent une allarme générale dans le palais. L'amant téméraire fut couvert de honte, & se retira, après avoir obtenu le pardon de la reine. La clémence de Marie fit son malheur; il crut y voir le signe d'une faveur particulière, & il s'exposa une seconde fois dans l'appartement de la reine. Cette tentative ne lui réussit pas mieux que la première. On l'arrêta, & on la livra à la justice criminelle, qui le condamna à perdre la tête. Marie ne put le sauver, parceque le pardon qu'elle avoit accordé à sa première faute, avoit déjà donné lieu à des soupçons injurieux à son honneur. Chatelard fut donc décapité.

En France, les Guises désiroient d'unir la reine Marie à un prince puissant, tant pour satisfaire leur ambition, que pour tirer vengeance d'Elisabeth. Ils proposèrent leur nièce à Don Carlos, fils de Philippe, au roi de Suède, au roi de Navarre, & à Charles, archiduc d'Autriche. La reine d'Angleterre, croyant que le mariage avec l'Archiduc étoit celui qu'on alloit préférer, elle employa tous les expédiens possibles pour le prévenir. D'un côté, elle attira sur elle même les vues de ce prince en lui faisant concevoir des espérances trompeuses. De l'autre, elle conseilla à Marie d'épouser un seigneur Anglois, si elle mettoit quelque prix à son amitié, & elle lui proposa même le Lord Dudley, son propre amant, qu'elle avoit élevé au grade de comte de Leicester. A la vérité elle n'avoit aucune intention réelle de faire réussir ce mariage, & de céder à la reine d'Ecosse ce favori qui lui étoit si cher. Elle cherchoit uniquement à l'amuser, & à gagner



du tems. Marie fut d'abord très offensée de ce qu'on oïoit lui proposer, à elle qui étoit la vëuve d'un roi & l'objet des poursuites des princes les plus puissans, un homme de néant dont le père & l'aïeul morts sur l'échafaud; & lorsque dans la fuite le desir de complaire à Elisabeth l'engagea à accepter l'époux qu'on lui offroit, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, la cour de Londres usa de subterfuges. Marie irritée écrivit à Elisabeth une lettre amère, & la correspondance des deux reines fut interrompue quelque tems. Cependant cette brouillerie fit rentrer la reine d'Ecosse en grace auprès de Catherine de Medicis qui n'avoit vu qu'avec le plus grand déplaisir, la bonne intelligence qui avoit régné entre Elisabeth & Marie. Catherine lui remit les arrérages de son douairier dont on lui avoit refusé le payement depuis plusieurs années; elle lui fit outre cela des présens considérables, & lui offrit des secours d'artillerie & de munitions de guerre.

La reine d'Ecosse se choisit alors elle même un époux, le Lord Darnley, âgé de vingt ans, gentilhomme Anglois d'une haute naissance, d'une belle figure, d'un caractère doux & complaisant en apparence, qui professoit la religion catholique, & étoit même de la famille de Marie. Elle l'épousa avec l'agrément des principaux seigneurs de l'Ecosse. Cependant plusieurs grands du royaume & les zélateurs de la religion réformée furent très mécontents de ce mariage. Darnley, qui portoit alors le nom de *Roi Henri*, étoit catholique Romain; falloit il d'autre raison pour exciter la haine d'un peuple fanatique? Envain le nouveau roi cherchait il à se concilier

*Darnley*

2.

révoltoit tout le monde, les vendoit au poids de l'or. On répandit même le bruit que Marie avoit dessein de le créer grand chancelier du royaume; mais la haine & le ressentiment des grands & du roi ourdissent à la fin une conspiration contre cet homme méprisable. Le roi se mit à la tête des conjurés, & l'on convint d'affaffiner Rizzio.

Cette scène, vraiment unique dans l'histoire, se passa le 9. Mars 1566 dans le château d'Edimbourg. Le plan des conspirateurs étoit de massacrer Rizzio en présence de la reine, pour la punir. Le roi conduisit le soir les meurtriers, par un escalier dérobé, dans l'appartement de la reine, qui étoit précisément à table avec son favori & quelques autres personnes de son intimité. Henri se tint quelques momens derrière la reine, appuyé sur le dos de son fauteuil, et portant autour de lui des regards farouches. Marie étoit inquiète, & son agitation augmenta encore, lorsqu'elle vit les conjurés entrer dans l'appartement, armés de poignards & suivis de leur cortège. Elle prit cependant courage, & d'un ton impérieux leur demanda raison de leur insolence. Le Lord Ruthven ne lui répondit pas, mais ordonna à Rizzio de quitter une place dont il étoit indigne. Ce malheureux, hors de lui, & sentant la grandeur du danger qui le menaçoit, alla se réfugier aux pieds de la reine, & embrassa son corps; mais les conspirateurs ne respectèrent point cet asyle. Marie eut recours aux menaces, aux prières, aux larmes, mais on ne fit aucune attention ni à ses cris, ni à ses pleurs, & l'on perça le



l'affection de ses sujets protestans, il assista même à leur culte, il n'en fut pas moins détesté; il s'exposoit au contraire à entendre vomir les insultes les plus outrageantes contre sa personne, même du haut de la chaire, et Knox, cet apôtre des fanatiques, dont Marie n'avoit pu fléchir le caractère farouche, ni par ses prières, ni par ses larmes, dit, en présence du roi & de tout son troupeau, que lorsque Dieu vouloit punir les péchés des peuples, il les foumettoit à la domination des femmes & des enfans. Les nobles mécontents tinrent une conférence à Stirling, & la reine Elisabeth, qui n'étoit pas satisfaite du mariage de Marie, leur ayant fait offrir, par son ambassadeur Throgmorton, un secours pécuniaire de 10,000 livres Sterlings, ils prirent sur le champ les armes. Le parti royaliste rassembla de son côté une armée plus forte que celle des rebelles, sous les ordres de Henri & de son épouse. Les mécontents se retirèrent à mesure que leurs ennemis avançoient, & se réfugièrent enfin en Angleterre.

Darnley acheta le titre de roi & d'époux de la belle Marie au prix de son repos & de son bonheur. La reine se dégouta de lui, dès la première année de son mariage, & donna son coeur à un certain musicien Rizzio, Italien de naissance. Cet homme de néant devint non seulement le confident de ses plaisirs, mais encore son secrétaire privé, & même son premier conseiller dans les affaires d'état, quoiqu'il n'eût aucune connoissance ni des loix ni de la langue du païs. Il devint le canal de toutes les graces, & ce favori insolent, dont Poigueil

coeur de son favori qu'elle ferroit dans ses bras. Les conjurés s'elancèrent avec fureur sur leur proye; on renversa les chaises & les tables, & le corps de Rizzio fut percé, dans quelques instans, de cinquante six coups.

Cette scène, si atroce en elle même, le devenoit encore plus par les circonstances qui l'accompagnèrent. La reine étoit au septième mois de sa grossesse. Sa vie étoit par conséquent en danger; on avoit outragé la dignité de son rang, & flétri son honneur aux yeux de l'Univers. Les meurtriers, qui étoient au nombre de cent soixante (en comptant les gens armés qui leur servirent de cortège) & qui craignoient le ressentiment de la reine, malgré la protection que le roi leur avoit hautement accordée, résolurent de la retenir prisonnière dans son palais, jusqu'à ce qu'elle eût signé leur grace. Henri les soutint, & déclara à ceux qui voulurent user de violence pour délivrer la reine, que tout s'étoit fait par son ordre. Marie, abandonnée de tout ses domestiques, & gardée par quarante hommes, tomba malade, & sentit des douleurs qui, dans l'abandon où elle se trouvoit, rendoient son état dangereux. Un médecin étranger que Henri fit appeler, ayant attesté qu'elle étoit en péril de mort, on permit enfin à ses femmes de chambre de la servir. Cependant la reine tarda toujours à signer le pardon des conjurés, & s'étant reconcilié en apparence avec son époux, ils s'échappèrent tous les deux de nuit, & se retirèrent à Dunbar. Là Marie rassemble des troupes à la tête desquels elle s'avança vers Edimbourg. Les conjurés, hors d'état de se défendre, se réfu-



réfugièrent en Angleterre, mais ils obtinrent bientôt leur grâce, car la reine oublia toutes les injures qu'elle avoit reçues, entre les bras du comte de Bothwel, son nouvel amant, de ce gentilhomme fameux par ses débauchés. Ce ne fut que contre son époux qu'elle continua à éprouver un désir implacable de vengeance: elle l'obligea à déclarer publiquement qu'il n'avoit eu aucune part au meurtre de Rizzio, tandis que tout le monde étoit persuadé du contraire. Lorsqu'elle l'eut rendu, par ce moyen, l'objet du mépris universel, elle y mit encore le comble par sa propre conduite à l'égard du roi. Elle lui témoigna l'aversion la plus décidée, évita de loger sous le même toit que lui, engagea ses courtisans à le négliger, & réduisit tellement ses équipages & sa suite, qu'elle lui attira les railleries de la populace même.

Henri, las des outrages qu'il essuyoit de toutes parts, résolut de fuir en France, et s'assura même d'un vaisseau à cette intention. Il différa cependant l'exécution de son projet; & contenta d'abandonner la cour pour se retirer à Glasgow. Il y tomba subitement malade, & l'on attribua la maladie extraordinaire dont il fut attaqué, à une dose de poison qu'on lui avoit donnée. La reine alla le voir, feignit d'être touchée de son état, & le ramena à Edimbourg. Le roi demeura, durant sa maladie, dans une maison isolée & située dans le Fauxbourg de la ville, afin d'y être plus tranquille. La reine passa quelques nuits auprès de lui, mais le 10. Fevrier elle souhaita de coucher de nouveau dans son palais, & la même nuit, la maison où logéoit le roi sauta en l'air.

On voulut persuader au peuple que ce malheur étoit un simple accident, mais l'état du cadavre du roi prouvoit qu'il avoit été étranglé. Le convoi se fit sans éclat: de simples journaliers portèrent le corps en terre. Cet horrible attentat révolta tous les Ecoffois. On cria la nuit dans toutes les rues de la capitale, que Bothwel & Marie étoient les meurtriers de Henri, on afficha même cette accusation aux murs du château de la reine, en ajoutant que des anonymes étoient prêts à prouver le crime, si l'on vouloit donner toutes les sûretés convenables à ceux qui le dévoileroient. Marie ne respecta ni les plaintes du peuple ni les loix de la bienfiance, & s'unît à Bothwel, qui répudia précipitamment son épouse femme d'un très grand mérite. Ce qui rendit cette conduite encore plus singulière, c'est qu'on joua une espèce de farce politique. Bothwel enleva la reine, & engagea ensuite plusieurs Lords du royaume à signer un acte dans lequel ils affirmoient que le *mariage de la reine avec Bothwel étoit nécessaire pour sauver son honneur, puisque ce gentilhomme lui avoit fait violence.*

Ce mariage mit le comble au mécontentement du peuple, & les prédicans déclamèrent en chaire contre la conduite scandaleuse de Marie. Cependant la cérémonie du mariage fut célébrée, mais sans la moindre pompe. Tous les grands du royaume, sans en excepter les partisans de la reine, refusèrent d'y assister; même l'envoyé de la cour de France, quoiqu'il fût attaché à la maison des Guises, s'excusa de ne pouvoir pas s'y trouver. Il avoit tâché de faire sentir à la reine, au nom de son mai-



tre, l'inconséquence de sa conduite, mais cette princesse aveuglée par sa passion, écouta aussi peu les conseils du roi de France que ceux de la reine Elisabeth, qui avoit d'ailleurs un nouveau sujet de jalousie contre sa rivale, depuis que celle ci avoit mis au monde un fils, l'année précédente.

Le chevalier Melvil avoit été dépêché pour annoncer à Londres la nouvelle des couches de la reine Marie. Le soir du jour de son arrivée, Elisabeth donnoit un bal à toute sa cour, & s'y livroit à la gaieté qu'elle faisoit briller d'ordinaire dans des occasions pareilles. Mais à peine eût elle appris la nouvelle que l'ambassadeur d'Ecosse venoit lui annoncer, qu'elle tomba dans une profonde mélancolie, appuya sa tête sur son bras, & se plaignit de son sort. Cependant le lendemain à l'audience de Melvil, elle reprit sa gaieté, donna à l'ambassadeur toutes les marques d'amitié, & parut prendre la part la plus sincère au bonheur de Marie; elle fut même la maraine du jeune prince, & témoigna être très fâchée de ne pouvoir le tenir en personne sur les fonds de baptême. On célébra cette cérémonie avec beaucoup de pompe à Edimbourg, & Marie signala ce jour par un acte de grandeur d'ame, en pardonnant à septante six des conjurés qui avoient trempé dans le meurtre de Rizzio.

Le parlement fit de nouvelles représentations à Elisabeth pour l'engager à nommer son successeur. Les deux chambres convinrent de se réunir, & de presser unanimement la reine à se décider sur ce point important. On

ne fit aucune attention aux protestations des ministres, qui assurèrent qu'Elisabeth étoit résolue à prendre un engagement, & comme l'on continuoit toujours à s'occuper de cet objet dans le parlement, la reine défendit, par un acte positif, d'en faire mention à l'avenir. On avoit déjà fait de semblables défenses sous le règne de ses prédécesseurs, parceque les privilèges de la nation Angloise, malgré l'existence de la grande charte, n'étoient pas encore de grande conséquence. Aussi fut on surpris de la hardiesse de Wentworth, homme résolu & membre des communes qui s'éleva hautement contre un ordre, qui bleffoit, disoit-il, les droits du parlement. D'autres membres du sénat Anglois suivirent son exemple, & soutinrent que si la reine refusoit de nommer l'héritier de la couronne, elle se conduisoit, à l'égard de ses sujets, en vraie marâtre, & qu'il n'y avoit que les tyrans qui craignissent leurs successeurs. Elisabeth annula à la vérité l'acte qu'elle avoit publié, mais elle abrogea bientôt après le parlement, qui venoit de lui accorder de riches subsides. Elle rendit cependant le tiers de la somme qu'elle en avoit reçue, disant que cet argent étoit aussi bien dans la bourse de ses sujets que dans ses coffres.

En effet Elisabeth, n'ayant alors aucune guerre à soutenir, n'avoit pas besoin de sommes extraordinaires pour subvenir aux dépenses de l'état. Ni la France, ni l'Espagne, ni les Pays-Bas ne l'occupoient dans ce moment, ses regards n'étoient fixés que sur l'Ecosse, qui offroit le spectacle des révolutions les plus singulières.



Il étoit décidé que Marie avoit eu part au meurtre de son époux, & ses sujets catholiques même cessèrent de l'aimer, depuis qu'elle oubloit tout l'univers dans les bras de l'indigne Bothwel. Le peuple étoit déjà disposé à la révolte, & le comte ayant cherché à se rendre maître du jeune Prince, l'orage éclata. Les principaux Seigneurs firent une association, pour veiller à la sûreté du jeune prince, héritier de la couronne, & pour punir les meurtriers de son père. Bothwel s'enfuit aux Iles Orca-des, & la reine fut obligée de se livrer comme prisonnière entre les mains de confédérés. On la conduisit à Edimbourg, au milieu des malédictions du peuple, dont la fureur alla jusqu'à lui présenter, partout où elle passoit, une bannière sur la quelle étoit représenté le meurtre de Henri. Elle ne répondit à ces outrages que par des plaintes & des larmes. Bothwel vécut quelque tems du métier de pirate, mais enfin son vaisseau fut pris avec quelqu'uns de ses domestiques, qui avouèrent qu'ils avoient été complices du meurtre du roi, détaillèrent les circonstances de sa mort, & furent ensuite exécutés pour ce crime. Bothwel se sauva dans une chaloupe & passa en Dannemark, où il fut jeté en prison, perdit la raison, & mourut misérablement au bout de dix ans.

Marié conserva un attachement à toute épreuve pour cet indigne époux, au milieu même des malheurs dont elle étoit accablée. Elle lui écrivit une lettre très tendre, dans laquelle elle déclara qu'elle souffriroit tous les maux imaginables, qu'elle sacrifieroit même sa couronne

plutôt que de renoncer à son amour. La lettre fut interceptée, & l'on conduisit aussitôt la reine dans un château qui appartenoit à la famille Murray, & où une vieille douatière, chargée de la surveiller, la traita avec toute la dureté possible.

Elisabeth fut touchée de compassion pour le sort d'une rivale, qui ne pouvoit plus lui inspirer ni craintes ni jalousie. Elle lui fit témoigner, par son ambassadeur, combien elle étoit touchée de son sort, & l'invita à renoncer à tout sentiment de vengeance, excepté contre les assassins de son époux, & lui proposa d'envoyer son fils en Angleterre. Elle requit en même tems les confédérés de mettre la reine en liberté. Elle leur fit sentir qu'il ne leur appartenoit pas de juger la conduite de leur souveraine, que les prières & les remontrances étoient les seules armes dont les sujets pussent légitimement se servir contre l'autorité suprême, & que si ces moyens ne réussissoient pas, il falloit qu'ils implorassent le secours du Ciel, & qu'ils attendissent avec patience du Tout-puissant le retour de leur maître à la justice.

Cette partialité d'Elisabeth intimida les confédérés, qui avoient dessein d'intenter un procès criminel à la reine Marie, & puis de la punir. Les uns la condamnoient à une prison perpétuelle, d'autres à la mort: les prédicans animoient le peuple à cette démarche, la bible à la main, ils crioient vengeance, & prétendoient déterminer par les loix du vieux Testament le chatiment de la reine. Enfin le parti le plus modéré l'emporta, & l'on



convint de rendre la liberté à Marie, mais à des conditions très dures. Elle devoit renoncer à la couronne pour la remettre à son fils, encore au berceau, & reconnoître l'autorité du comte de Murray, qu'elle avoit toujours méprisé, en qualité de régent du royaume. Elle consentit à tout enversant un torrent de larmes, & son fils âgé d'un an fut aussitôt proclamé roi sous le nom de Jacques VI. & couronné à Stirling. Le nouveau régent, homme de beaucoup d'esprit, traita l'infortunée Marie, avec la plus grande dureté. Il alla rendre visite à la reine captive, & lui fit de sanglans reproches; puis il convoqua un parlement, qui déclara formellement dans un bill, que la reine étoit complice du meurtre de son époux, & la condamna à une prison perpétuelle.

Elisabeth montra dans cette occasion sa grandeur d'âme. Elle oublia entièrement le passé, & prit toutes les mesures nécessaires pour secourir cette princesse malheureuse. Des circonstances imprévues parurent favoriser Marie. La rigueur de son sort excita la pitié de ses sujets. Joignés à cela le mécontentement des grands qui n'avoient aucune part au gouvernement actuel, la jalousie de ceux qui avoient aspiré à la régence, la haine des anciens ennemis de Murray, & les craintes des Catholiques. On desiroit d'opérer une révolution pour sauver Marie, & l'on s'assembla pour cet effet à Hamilton, où, au grand étonnement des confédérés & par un heureux hazard, la reine se rendit aussi. Elle étoit parvenue à s'échapper de prison par le secours d'une jeune Seigneur

nommé Douglas. On hâta la révolte, & dans peu de jours, les mécontents rassemblèrent une armée de 6000 hommes. Le régent marcha sans délai à la tête de ses troupes contre les rebelles, & les battit près de Glasgow. Marie, qui avoit été présente au combat, s'enfuit précipitamment du champ de bataille, & se retira en Angleterre, où elle espéroit trouver de l'appui.

Elisabeth fut d'abord très incertaine sur le parti qu'elle devoit prendre dans cette conjoncture critique. D'un côté la générosité & les loix de l'honneur l'obligeoient à soutenir la reine Marie; de l'autre, la politique lui montrait la faction qui s'étoit emparée du gouvernement de l'Ecosse, composée des partisans de l'Angleterre, tous engagés par religion & par intérêt à persévérer dans leur union avec Elisabeth. Plusieurs autres motifs devoient, outre cela, l'engager à empêcher que Marie ne remontât sur le trône. Il importoit cependant de lui cacher ces dispositions & de la faire observer de près, de peur que voyant ses espérances trompées, elle ne prit brusquement le parti de se réfugier en France, & n'employât des forces étrangères pour s'emparer de nouveau du trône, ce que l'Angleterre ne pouvoit permettre sans la plus grande conséquence. Car Marie n'avoit pas renoncé à ses droits sur la couronne d'Angleterre, & il étoit probable, que, dans la situation où elle se trouvoit alors, elle se soumettroit à toutes les conditions qu'il plairoit à la France ou à l'Espagne de lui prescrire, d'ailleurs le nombre des catholiques étoit très considérable dans les deux royaumes. L'éloquent ministre de la reine Eli



fabeth, le célèbre Cécill eut l'art de donner un nouveau poids à ces considérations ; il représenta à sa souveraine, que si d'un côté il étoit du devoir des rois de protéger l'innocence opprimée, de l'autre rien aussi ne les des-honorait plus que de soutenir le vice & les meurtres, & qu'on ne pouvoit déterminer le degré de protection qu'on devoit donner à Marie, que lorsqu'on auroit décidé si elle étoit innocente ou coupable.

Elisabeth suivit les conseils de son ministre. Elle fit assurer Marie du tendre intérêt qu'elle prenoit à ses malheurs, mais elle lui signifia en même tems, que jusqu'au moment où elle se feroit entièrement justifiée du meurtre de Henri, il lui étoit impossible de recevoir sa visite à Londres. Cette nouvelle si peu attendue arracha des larmes à la reine d'Ecosse, & elle déclara dans son angoisse qu'elle vouloit s'en remettre à l'arbitrage d'Elisabeth. La cour d'Angleterre s'attendoit à cette démarche & la souhaitoit depuis longtems. On envoya sur le champ un député en Ecosse & l'on fit enjoindre au régent de cesser toutes les poursuites contre le parti de Marie, & de nommer des commissaires pour rendre raison de sa conduite envers sa souveraine. Murray fut surpris du ton impérieux d'Elisabeth, mais comme il étoit environné d'une foule d'ennemis domestiques, & qu'il n'avoit aucun allié étranger, il fut obligé d'obéir aux ordres de la reine. Il répondit qu'il viendroit à Londres avec d'autres commissaires, & consentit à soumettre sa cause au jugement d'Elisabeth.

Marie s'aperçut alors qu'elle s'étoit engagée trop loin en donnant sa parole. Elle ne pouvoit soutenir l'idée de faire décider, par une cour étrangère, un procès intenté contre un sujet rebelle, & sans les protestations d'amitié de la reine d'Angleterre, elle n'y auroit sans doute jamais consenti. On tâcha de la consoler, en lui disant qu'elle ne paroïssoit pas devant le tribunal Anglois comme accusée, mais comme accusatrice, & que ses sujets étoient sommés d'y rendre compte de leur revolte. On lui promit de soutenir sa cause les armes à main, si elle ne réussissoit pas à se justifier d'une autre manière. Quelques hommes d'un grand esprit furent nommés pour l'accompagner, & étudier son caractère. Le résultat de leur observations fut, que ses malheurs ne l'avoient point humiliée, qu'elle étoit au contraire active dans ses entreprises, courageuse, résolue à s'exposer à toutes les extrémités, prête à implorer le secours de tous ses amis en Europe, & de recourir même à l'assistance des barbares & des infidèles, plutôt que de céder le moindre avantage à ses ennemis. Eloquente, insinuante, affable, elle avoit déjà convaincue tous ceux qui l'approchoient, de l'innocence de sa conduite passée. On sentit par-là tout ce qu'on avoit à craindre d'elle, si elle parvenoit à s'échapper, & qu'elle puisse faire agir contre l'Angleterre ses charmes, & son esprit, & comme Carlisle par sa situation sur les frontières pouvoit donner des facilités à son évasion, on l'invita à venir plus avant dans le país.



La ville d'York fut le lieu choisi pour les conférences. Elisabeth y députa trois commissaires, à la tête desquels se trouvoit le duc de Norfolk. Marie nomma neuf commissaires pour défendre sa cause, & le régent d'Ecosse vint, avec six autres Seigneurs du royaume, accuser la reine. Ces conférences étoient un sujet de triomphe pour Elisabeth. Elle devenoit par là l'arbitre du sort d'une nation voisine, dont depuis plusieurs siècles la haine la plus violente s'étoit signalée contre l'Angleterre. Ce qui augmentoit encore la grandeur & l'éclat de son triomphe, c'est que la réputation & le bonheur d'une rivale dangereuse étoit entre ses mains. L'affaire étoit si embrouillée que les commissaires transférèrent leurs conférences d'York à Londres. Là les principaux ministres d'état Anglois assistèrent à la discussion du procès, & Elisabeth déclara que si le crime de Marie étoit prouvé incontestablement, cette princesse étoit indigne de régner. Murray parla avec beaucoup de liberté, & s'excusa de ce que la nécessité de sa propre défense l'obligeoit à ne garder aucun ménagement. Le vieux comte de Lenox, père du feu roi Henri, se présenta aussi devant le tribunal, accusa Marie d'avoir participé à l'assassinat de son fils, & demanda vengeance de ce meurtre.

On donna aux commissaires de Marie des copies de cette accusation, mais ils refusèrent d'y répondre, sur des raisons très extraordinaires. Ils dirent que leur reine leur avoit ordonné de garder un silence parfait sur tous les points où son honneur seroit compromis, parce

qu'en qualité de souveraine elle n'étoit soumise au jugement d'aucun tribunal. Ils oublioient sans doute que les conférences ne s'étoient ouvertes que dans l'unique vûe de disculper Marie des crimes dont ses ennemis l'accusoient, & de fournir à Elifabeth, qui étoit toujours encore bien disposée pour elle, une raison valable de la protéger. Murray produisit des papiers qu'on avoit pris au comte de Bothwel, & qui étoient presque tous de la propre main de Marie, en sorte qu'il n'étoit pas même possible de prouver le crime de la reine d'une manière plus évidente. Aussitôt que le régent eut produit ces chefs d'accusation, les commissaires de Marie voulurent tourner les conférences en de simples négociations pour lesquelles ils desiroient l'arbitrage d'Elifabeth. Mais cette reine étoit prévenue contre l'illustre accusée, depuis que ses ennemis avoient allégué des preuves si convaincantes, & que ses défenseurs avoient toujours eu recours à de nouveaux subterfuges. Cependant elle fit encore une démarche pour la sauver. Elle écrivit à Marie, & lui représenta combien son honneur exigeoit qu'elle se justifiât; elle lui conseilla de plaider elle même sa cause par écrit, si elle ne vouloit pas charger ses commissaires de ce soin, & de remettre ce plaidoyer, soit à quelqu'homme de confiance d'entre ses sujets, soit à quelque Seigneur Anglois qu'Elifabeth offroit de lui envoyer. Marie témoigna, dans sa réponse, qu'elle souhaitoit de plaider sa cause en personne devant la reine d'Angleterre. Elle s'avisa encore d'autres expédiens. Elle accusa Murray & ses associés d'être les meurtriers du



roi, mais cette accusation formée si tard & dépourvue de toute preuve, ne fut regardée que comme une simple récrimination à laquelle on ne fit aucune attention.

Les accusateurs de la reine retournèrent en Ecosse, & Elisabeth proposa à Marie de renoncer au trône, ou de le partager avec son fils, mais avec la condition que Murray resteroit régent du royaume pendant la minorité du jeune Prince. Marie rejetta ces propositions, & déclara que ses dernières paroles seroient encore dignes d'une reine d'Ecosse. Elle demanda la permission d'aller faire un voyage en France, alléguant qu'elle étoit venue de son propre mouvement se fixer en Angleterre, & qu'ainsi elle devoit être libre d'en sortir, quand il lui plairoit. Cependant Elisabeth, qui sentoit le danger d'acquiescer à cette demande, résolut de retenir cette princesse prisonnière. Elle lui refusa par conséquent sa prière, fit conduire la reine dans le comté de Stafford, & remit sa captive sous la conduite du comte de Schrewsbury.

Le duc de Norfolk, un des premiers pairs d'Angleterre, qui jouissoit d'un grand crédit & possédoit une fortune immense, rechercha la main de la reine Marie, & elle lui promit de l'épouser, dèsque son mariage avec Bothwel seroit cassé. Ce gentilhomme n'avoit pas raison d'espérer qu'Elisabeth consentiroit à son mariage. Il résolut donc d'arranger la chose en secret, & de se faire un parti assez puissant pour mettre la reine d'Angleterre dans l'impossibilité de lui refuser son aveu. Norfolk, allié à toutes les premières familles de l'état, fit une con-

fédération, dans laquelle les plus grands Seigneurs de l'Angleterre, les comtes de Bedford, de Northumberland, de Wastmoreland, d'Arondel, de Pembrock, & plusieurs autres entrèrent avec joie. Les catholiques du royaume se joignirent à eux, ils desiroient ardemment de remettre la reine Marie en liberté; le comté de Leicester même, favori déclaré d'Elisabeth, parut entrer dans les intérêts du duc de Norfolk par des motifs particuliers. Norfolk crut devoir se procurer aussi l'appui de quelques puissances étrangères, il s'adressa pour cet effet aux cours de France & d'Espagne qui approuvèrent son mariage. Les comtes des Northumberland & de Westmoreland voulurent exciter une sédition, délivrer Marie les armes à la main, & la conduire en Ecoffe, mais Norfolk s'opposa à ce projet.

Cependant cette association n'échappa point à la vigilance d'Elisabeth. La reine en fit des reproches au duc qui nia son projet de mariage avec Marie, & parla même de la princesse avec dédain. Mais comme Elisabeth ne s'en laissoit point imposer par cette dissimulation, Norfolk se retira sans prendre congé, & passa dans ses terres. Il se repentit bientôt de cette démarche précipitée, & résolut de retourner à Londres. Mais la reine le fit arrêter en chemin & conduire à la Tour. Marie fut transportée à Coventry; tout accès auprès d'elle fut rigoureusement interdit pendant quelque tems, & le nombre des nobles qui avoient la garde de sa personne fut augmenté. L'évêque de Ross et d'autres amis du Duc subirent le même sort que lui. On voulut aussi saisir les



comtes de Northumberland & de Westmoreland, mais ils prirent les armes, & soutenus tant par leurs vassaux que par les catholiques des provinces septentrionales de l'Angleterre, ils parvinrent à former un corps de troupes de 6000 hommes. Les rebelles publièrent un manifeste, dans lequel ils protestoient que leur intention n'étoit pas d'attaquer la reine Elisabeth, mais que leur unique but étoit de rétablir la religion de leurs ancêtres, d'éloigner de la cour les esprits dangereux, & de mettre Marie & les autres prisonniers en liberré. Le comte de Suffex marcha contre les rebelles avec une armée de 7000 hommes, tandisque le comte de Warwick, à la tête d'un corps de troupes encore plus nombreux, cherchoit à les attaquer par derrière. A cette nouvelle, les séditieux se dispersèrent sans combattre, & les chefs de la confédération se retirèrent en Ecosse. Le duc de Norfolk n'eut aucune part à ce soulèvement, au contraire, il offrit, du fond de sa prison, de joindre ses vassaux à l'armée de la reine. Elisabeth fut si satisfaite de sa conduite qu'elle le tira de la Tour, & lui permit de vivre chez lui, à condition qu'il y garderoit les arrêts. Mais les rebelles qu'on avoit saisis, furent punis avec la plus grande rigueur; huit cent d'entr'eux périrent sur l'échafaud.

Elisabeth craignoit, avec raison, qu'on ne tramât de nouveaux complots en faveur de Marie, elle continua donc à jouer son premier rôle, & à tromper la reine d'Ecosse par une amitié simulée. A la faveur de ces artifices, elle tâcha à la fois d'empêcher son illustre pri-

sonnière de se porter à quelques résolutions désespérées pour briser ses fers, & elle parvint, malgré les représentations continuelles & quelquefois pressantes des ambassadeurs de France & d'Espagne, qui sollicitoient pour la reine Marie, à donner aux affaires un tour qui lui permit de soutenir le régent Murray. Elle entama avec ce dernier une négociation, dont le but étoit de renvoyer Marie en Ecosse, de lui oter tout pouvoir, & de l'obliger à vivre en personne privée. Tout le plan étoit déjà concerté, & les états devoient précisément lui donner force de loi, lorsqu'un Gentilhomme Ecossois, nommé Hamilton, tua le régent pour se venger d'une injure particulière qu'il en avoit reçue. Elisabeth ne put se consoler de cette perte, quelle pleura publiquement. Cette mort fut le signal de l'anarchie en Ecosse. Les partisans de Marie se rendirent maîtres d'Edimbourg, d'autres pénétrèrent en Angleterre, & ravagèrent les comtés septentrionaux de ce royaume. Le parti de la reine commençoit déjà à avoir le dessus. Mais Elisabeth envoya sur le champ le comte de Suffex en Ecosse avec un corps de troupes très nombreux, & déclara qu'elle continuoît toujours à être l'amie de la nation Ecossoise, & qu'elle vouloit seulement punir les brigands qui avoient dévasté ses provinces. Alors les partisans du précédent gouvernement reprirent courage, & nommèrent, par le conseil d'Elisabeth, le comte de Lenox, père du malheureux roi Henri, régent du royaume. Elisabeth lui donna la préférence tant, parcequ'en qualité d'ayeul du jeune roi, il avoit des droits à la régence pendant la minorité de son  
petit



petit fils, que parcequ'il étoit l'ennemi déclaré de la reine Marie.

Dès ce moment, l'Ecosse devint le théâtre de toutes les horreurs d'une guerre civile. On voyoit les pères combattre contre leurs enfans, les frères contre les frères, les amis contre leurs amis. La haine politique étouffa dans le coeur des citoyens toute vertu sociale, & déchira même les liens de la nature. Le feu de la discorde exerça ses ravages, & sur les montagnes les plus inaccessibles & dans les vallées; aucune ville, aucun bourg, aucune chaumière ne fut à l'abri de ses fureurs. Le Lord Kirkaldy, partisan zélé de Marie, & commandant du fort d'Edimbourg, ordonna à tous les amis du régent de sortir de la ville dans l'espace de six heures. Cependant le parti anti-royaliste devenoit de jour en jour plus puissant; quelques-uns même des amis les plus intimes de la reine Marie se joignirent à ses ennemis, qui tinrent une grande conférence à Stirling. On s'y occupa des moyens les plus propres à retablir la tranquillité publique. Les troupes n'étoient plus en campagne, & l'on croyoit n'avoir plus rien à craindre, lorsque tout à coup, au milieu de la nuit, on donna l'all'arme, & avant que personne eût le tems de prendre son parti, le régent & les principaux Seigneurs Ecossois étoient déjà arrêtés.

Cette entreprise téméraire étoit l'ouvrage de l'intrépide Kirkaldy, qui ne fut cependant pas présent à son exécution. Il en avoit chargé quatre cent hommes, & ceux-ci ayant trouvé les portes de la ville ouvertes & les remparts dégarnis de sentinelles, entrèrent sans le

moindre obstacle dans Stirling. Tous les habitans étoient ensevelis dans le plus profond sommeil, & dans l'espace de quelques momens, tous les premiers Seigneurs du royaume furent arrachés de leurs lits, & garottés sur des chevaux. On se proposoit de les conduire à Edimbourg, lorsque la scène changea tout à coup. Dans la consternation qu'avoit causée cette surprise nocturne, personne n'avoit songé à faire résistance que le Comte de Morton, homme d'un grand génie, & qui depuis quelques années dirigeoit toutes les affaires politiques de l'Ecosse. Ce ministre se défendit dans sa maison avec un courage inouï, & n'en sortit que lorsqu'elle fut toute en flammes. Cet acte de valeur avoit fait gagner du tems. Trente Soldats de la forteresse vinrent au secours des infortunés qu'on avoit saisis, & attaquèrent les ennemis, qui uniquement occupés du pillage, étoient dispersés dans la ville; les bourgeois s'étant joints aux Soldats, on tua les uns, on mit les autres en fuite; plusieurs se rendirent de plein gré à ceux qu'ils venoient de faire prisonniers, & qui se préparoient déjà à les fuivre. L'événement le plus fâcheux de cette surprise nocturne fut la mort du régent que les soldats furieux avoient d'abord massacré. Le comte de Mar fut sans délai nommé à sa place.

En attendant l'on cherchoit à amuser la reine Marie par des négociations qu'on différoit tantôt, & que tantôt on interrompoit pour les renouer au bout de quelque tems. Cette princesse infortunée, persuadée du peu de sincérité de la cour d'Angleterre à son égard, crut enfin



devoir mettre en usage tous les moyens de recouvrer sa liberté. Mais un événement qui arriva dans ce tems, & dont elle étoit la cause, fit échouer tous ses projets. Le Pape Pie V, à l'instigation de la reine qui étoit en correspondance avec tous les papes, anathémisa Elisabeth, la priva de son titre à la couronne, & délia ses sujets du serment de fidélité. Felton, Anglois fanatique, eut l'audace d'afficher la bulle d'excommunication aux portes du palais de l'évêque de Londres, & jugeant indigne de lui de fuir ou de nier le fait, il fut condamné à être pendu, & reçut la couronne du martyr qu'il paroissoit si ambitieux d'obtenir.

Cette démarche du saint siège n'eut d'autre effet en Angleterre, que d'augmenter la haine des Anglois contre la religion catholique. On n'avoit conservé dans aucun autre país protestant autant de cérémonies du culte romain qu'en Angleterre. Les évêques ainsi que les membres subalternes du clergé vivoient encore d'après l'ancien rit; on n'avoit rien changé ni à leur manière de s'habiller, ni aux chants du choeur, ni à d'autres usages pareils. Mais le parlement réforma alors le culte public en plusieurs points; quelques membres du sénat furent même d'avis, qu'au lieu de s'agenouiller devant le saint sacrement, on devoit plutôt introduire l'usage de se coucher le ventre à terre, pour se distinguer des catholiques. On s'éleva hautement contre la coutume de faire le signe de la croix dans le baptême, de s'incliner en prononçant le nom de Jésus, & de bénir l'anneau nuptial. Les autels étoient aparavant à l'extrémité de l'Eglise &

près de la muraille, comme chés les catholiques, on les renversa & les bâtit au milieu des temples. Enfin l'esprit de réforme se seroit encore porté sur d'autres objets, si Elifabeth ne s'y fut opposée. Elle préséroit la pompe dans le culte public aux sermons, probablement à cause que la plupart des prédicateurs tonnoient, en fanatiques, du haut des chaires. Elle respectoit surtout le signe de la croix, & son chapelain Nouvel ayant un jour parlé avec liberté contre cet usage dans un de ses sermons, elle se leva brusquement de son siège, lui ordonna de se taire sur cet article & d'en revenir à son texte. Cette princesse fut agitée des plus vives inquiétudes, & elle sentoit perpétuellement son trône chanceler. Le spectacle des guerres civiles & religieuses, des séditions & des discordes qui ravageoient la plupart des pays de l'Europe, lui inspiroient ces craintes. En France & en Allemagne on persécutoit, on massacroit ceux qui refusoient d'aller à la messe. En Espagne, l'inquisition, armée de sa verge de fer, tenoit les hommes asservis sous le joug de la superstition. Le duc d'Albe & ses bourreaux régnoient dans les Pays-Bas. L'Ecoffe étoit en proie aux maux de l'anarchie; les nobles & les prêtres vouloient gouverner, & le peuple refusoit d'obeir. Elifabeth prit part à presque tous ces troubles, Elle soutient en secret les habitans des Pays-Bas & les Huguenots en France, & elle prêta une somme très considérable à la reine de Navarre sur ses bijoux.

Au milieu de ces troubles, se présenta un nouvel amant qui lui fit des propositions de mariage. L'Archiduc Charles, après avoir négocié pendant plusieurs an-



nées pour obtenir la main d'Elisabeth s'étoit enfin retiré; parceque les Anglois ne vouloient lui accorder ni le titre de roi ni le libre exercice de sa religion. Le duc d'Anjou, frère du roi de France, jeune prince d'une belle figure & célèbre par sa bravoure, se mit alors sur les rangs. La France n'avoit pour but dans ces propositions, que de tromper la reine d'Angleterre, qui de son côté avoit formé le même projet.

Les regards de l'Europe étoient en attendant tournés sur les Pays-Bas, où le duc d'Albe, monstre toujours avide de sang humain, commettoit les plus infignes cruautés au nom de son roi. Plusieurs milliers de citoyens laborieux abandonnèrent leur patrie opprimée jusqu'alors le siège des arts & de l'industrie, & se retirèrent en Angleterre, où ils établirent plusieurs manufactures utiles & inconnues aux habitans de ce royaume. Elisabeth crut n'avoir pas besoin de cacher plus longtems ses vrais sentimens. Philippe, quoique maître du Pérou & du Mexique, manquoit toujours d'argent. Il venoit d'emprunter aux Génois 400,000 couronnes pour entretenir son armée des Pays-Bas. Les Huguenots François attaquèrent dans le canal les vaisseaux qui transportoient cette somme en Flandres, & qui se réfugièrent dans le port de Plymouth. Les commandans des vaisseaux déclarèrent à la vérité que cet argent appartenoit au roi d'Espagne, mais comme les Génois en étoient encore les propriétaires, la reine d'Angleterre s'empara de cette somme, sous la forme d'un emprunt dont elle avoit besoin. Par ce moyen elle priva le duc d'Albe de cette

ressource dans le moment où elle lui étoit le plus nécessaire. Aussi le procédé de la reine le rendit il furieux; il fit emprisonner sur le champ tous les Anglois domiciliés dans les Pays-Bas, & confisqua leurs effets. Elisabeth en usa de même avec les commerçans Flamands & Espagnols, & donna toute liberté aux Anglois de faire les prises qu'ils pourroient sur les sujets de Philippe. Mais on passa bientôt un accord; les prisonniers furent relâchés des deux parts, & on les indemnisa. Cependant le duc d'Albe étoit toujours encore dénué d'argent, ce qui l'engagea à se procurer les sommes qui lui étoient nécessaires par toutes sortes de vexations & de cruautés. Desirant de se venger de la reine Elisabeth, il tâcha d'exciter une nouvelle révolte en Angleterre, résolu d'y envoyer des troupes Espagnoles pour soutenir les rebelles, & commença, pour cet effet, à entrer en négociation avec Marie. Le duc de Norfolk avoit à la vérité promis, en sortant de prison, de renoncer à toutes ses liaisons avec la reine d'Ecosse, mais il ne fut pas fidelle à sa promesse. On l'entraîna dans la révolte qu'on méritoit, & il souscrivit à ce plan, quoiqu'avec beaucoup de circonspection. Le complot fut découvert longtems avant d'être en sa maturité. On arrêta le duc; vingt cinq pairs furent chargés de le juger & le condamnèrent à mort. La reine différa son supplice pendant quatre mois, & elle ne donna les derniers ordres qu'après que le parlement l'eut pressé de faire exécuter sa sentence. Norfolk mourut avec beaucoup de fermeté, & reconnut l'équité de la sentence qu'il subissoit. L'évêque de



Ross, qui étoit à la cour d'Angleterre sous le titre d'Am-  
bassadeur de la reine d'Ecosse, & qui avoit aussi trempé  
dans la confédération, fut d'abord conduit à la Tour, &  
ensuite banni du royaume. L'infortunée Marie perdit,  
de cette manière deux de ses plus fidelles amis.

La nation Angloise étoit si outrée, & du plan même  
de la revolte, & du dessein qu'on avoit formé d'appeller  
des troupes étrangères dans l'intérieur du royaume, que  
le parlement présenta une requête à Elisabeth pour la  
prier de faire incessamment le procès à Marie. La reine  
n'étant pas résolue à ce parti extrême, rejeta leur de-  
mande, mais elle instruisit Marie des intentions du  
peuple, & fit veiller sa rivale de plus près qu'auparavant.  
Elisabeth changea aussi entièrement ses procédés à l'égard  
des Ecoissois; car le nouveau régent, le comte de Mar  
étoit mort, & Morton qu'elle estimoit, & qui avoit  
toujours suivi ses ordres, l'avoit remplacé. Elle envoya  
des troupes en Ecosse; aussitôt tous les partisans de Ma-  
rie se soulevèrent volontairement, hors Kirkaldy qui occu-  
poit encore le fort d'Edimbourg. Les Anglois l'assiégé-  
rent & obligèrent la garnison à se rendre pour obtenir  
grace. Kirkaldy fut livré à ses concitoyens, qui lui  
firent son procès & le condamnèrent à être pendu. La  
tranquillité étoit maintenant rétablie en Ecosse, mais  
aussi Marie perdit elle toute l'influence qu'elle pouvoit  
encore avoir sur ses anciens sujets.

La France offrit dans ce tems à l'Univers le spectacle  
tragique du massacre de la St. Barthelemi. Il n'est pas  
du sujet que nous traitons de nous étendre sur les hor-



reurs de cette nuit dévastatrice, dont la mémoire subsiste-  
 ra jusqu'à la fin du monde, & que les gens de bien de  
 toutes les religions & de tous les pays désapprouvèrent  
 dès lors. Il suffit d'observer ici que la cour de France,  
 craignant les progrès de la puissance de Philippe, avoit  
 conclu quelque tems auparavant un traité avec l'Angle-  
 terre, par lequel Elisabeth & tous les bons citoyens  
 crurent être déshonorés, depuis le massacre. La no-  
 blesse Angloise fut indignée à un tel point qu'elle offrit,  
 de lever à ses fraix & dépens, une armée de 26,000 hom-  
 mes, de la conduire en France, & de l'y entretenir pen-  
 dant six mois, mais Elisabeth refusa ces offres. Charles IX.  
 & Cathérine de Medicis, sa mère, ces meurtriers cou-  
 ronnés, cherchoient à déguiser cet acte de barbarie  
 inspiré par le démon du fanatisme, en accusant les  
 Huguenots d'avoir formé une conspiration contre la  
 cour, & Fénélon, Ambassadeur de France en Angleterre  
 eut ordre de faire part à Elisabeth de tout ce qui venoit de  
 se passer en prêtant cette couleur à son récit. Ce mi-  
 nistre, plein de probité, abhorroit la trahison barbare de  
 sa cour, & eut même le courage de dire publiquement  
 qu'il rougissoit alors de porter le nom François. Il de-  
 manda & obtint une audience qu'il a décrit lui-même  
 de la manière suivante. Une sombre tristesse étoit peinte  
 sur tous les visages. Un profond silence, semblable au  
 silence de la nuit, régnoit dans tous les appartemens du  
 palais. Les seigneurs & les dames de la cour, en longs  
 habits de deuil, & rangés de chaque côté, laissèrent  
 passer l'Ambassadeur au milieu d'eux, sans le saluer, sans



lui adresser la parole, sans l'honorer même d'un regard. Elisabeth l'accueillit cependant avec bonté, & écouta tranquillement son discours. Après qu'il eût fini de parler, la reine lui témoigna combien elle désapprouvoit ces cruautés, & elle ajouta que, quand même cette prétendue conspiration seroit vraie, la conduite de son maître n'en étoit pas moins condamnable, puisque les innocens avoient été punis avec les coupables. Elle lui détailla avec franchise les devoirs d'un souverain, & dit qu'il n'étoit pas de la dignité d'un roi de confier la glaive de la justice à des scélérats avides de carnage, & que ses sentimens pour Charles IX dépendroient uniquement de la conduite qu'il tiendrait dans la suite.

Elisabeth étoit obligée d'user de quelque dissimulation, parcequ'elle sentoit tout le danger de sa situation, & qu'elle craignoit la haine du roi d'Espagne, les projets de la reine Marie, & cette multitude de catholiques toujours disposés à la révolte, tant dans l'intérieur de son royaume que dans l'Irlande. L'amitié de la cour de France lui étoit donc nécessaire, & c'est ce qui l'engagea à continuer la négociation de mariage avec le duc d'Alençon, frère puiné de Charles IX. Elle n'en mit pas moins sa flotte en état, exerça ses troupes, fortifia le port de Portsmouth, soutint avec zèle le régent d'Ecosse qui lui étoit entièrement dévoué, & renouvella son alliance avec les princes d'Allemagne,

Cependant la guerre entre les Espagnols & les habitans des Pays-Bas qu'on avoit poussés au désespoir, continuoit toujours avec le même acharnement. Le duc



d'Albe, ce tyran toujours avide de sang humain, le disputoit en cruauté à Pizarre & à tous les conquérans barbares du nouveau monde, ses dignes contemporains. Il retourna enfin dans sa patrie avec la singulière satisfaction d'avoir fait périr, dans l'espace de cinq ans, 18000 citoyens par la main du bourreau. Tous les efforts de l'Espagne n'en furent pas moins inutiles; ce royaume épuisoit ses trésors à soutenir une guerre aussi honteuse, détruisoit ses armées accoutumées à vaincre, & ternissoit tout l'éclat de sa gloire nationale. Les Pays-Bas envoyèrent cinq députés en Angleterre pour offrir à Elisabeth la souveraineté de toutes les provinces opprimées. La reine, qui n'avoit d'autre ambition que de rendre ses peuples heureux, & qui craignoit avec raison d'être enveloppée dans une guerre, si elle prenoit les Hollandois sous sa protection, les remercia de la confiance qu'ils lui avoient témoignée, mais elle refusa l'offre obligeante qu'on lui faisoit, en leur promettant seulement de faire tous ses efforts pour leur obtenir un accommodement avec l'Espagne. Elle envoya en effet le chevalier Cobham à Philippe, pour lui représenter qu'il perdrait infailliblement les Pays-Bas, dèsque les troubles intérieurs de la France seroient apaisés, & que cette puissance pourroit envoyer des troupes au secours des rebelles. Philippe parut recevoir ces représentations de la reine de très bonne grace, mais malgré cela il ne fit aucune démarche pour entrer en accommodement avec ses sujets.

Requezens, le nouveau gouverneur des Pays-Bas, traita les habitans de ces provinces avec plus de douceur



que le duc d'Albe, & déjà ces infortunés commençoient à nourrir les plus flatteuses espérances, lorsqu'il mourut subitement. Il fut impossible d'empêcher les troupes Espagnoles, mécontentes de n'être pas payées, de se revolter & de se porter aux plus grands excès. Elles pillèrent Anvers, la première & la plus riche ville commerçante de l'Europe, & massacrèrent un grand nombre de ses habitans. Elles traitèrent de la même manière Mastricht & plusieurs autres endroits. Toutes les villes auroient subi le même sort, si les provinces n'avoient formé une union, & appelé à leur secours le prince d'Orange & les Hollandois. On en vint bientôt à un accommodement, dont la première condition fut qu'on retireroit les troupes Espagnoles. Les affaires étoient dans cette situation critique, lorsque Don Juan d'Autriche, frère naturel du roi Philippe, devint Lieutenant général de ces provinces. En résistant il avoit tout à craindre & point de succès à espérer, il accepta donc le plan qu'on lui proposa, & les malheureux habitans des Pays-Bas jouirent de nouveau d'un intervalle de paix, mais qui ne fut pas de longue durée. L'orgueil du Gouverneur ne lui permit pas de souffrir plus longtems les entraves qu'on lui avoit mises. Il rompit toutes les conventions, s'empara de la forteresse de Namur, & engagea Philippe à lui envoyer son armée d'Italie. Don Juan, habile dans l'art militaire, espéroit non seulement de soumettre toutes les provinces des Pays-Bas, & même la Hollande, mais se flattoit encore de faire des conquêtes au dehors. Un des principaux projets que lui dictoit son ambition,

étoit d'épouser Marie, & d'acquérir par là des droits sur la couronne d'Angleterre.

Elisabeth pénétra ses intentions, & dès ce moment elle chercha tous les moyens de faire échouer ses projets. Elle prit d'abord les habitans des Pays-Bas sous sa protection, leur envoya 20,000 livres pour les besoins les plus pressans, & fit un traité avec les états, dans lequel elle leur promettoit 6000 hommes de troupes auxiliaires, & un prêt de 100,000 livres. Les habitans des Pays-Bas consentirent, en revanche, à admettre le général de l'armée Angloise dans leur conseil d'état, s'engagèrent à ne faire ni alliance ni traité de paix sans l'aveu de la reine, & à concerter avec elle toutes les opérations militaires ils promirent enfin de fournir à l'Angleterre une armée pareille à celle qu'elle employoit à leur défense, s'il arrivoit qu'on fit des hostilités contre la reine. Ce traité auquel la république de Hollande, si puissante de nos jours, doit son existence, fut conclu le 7 Janvier 1578. La mort de Don Juan délivra bientôt Elisabeth des craintes que lui inspiroit cet ennemi redoutable. Il mourut empoisonné, à ce que l'on soupçonna, par les ordres secrets de Philippe, qui redoutoit son ambition. Dès lors la reine d'Angleterre n'envoya point aux habitans des Pays-Bas les troupes auxiliaires qu'elle leur avoit promises.

Tandisque presque toute l'Europe étoit en proie aux fureurs de la discorde, l'Angleterre jouissoit au dedans d'une tranquillité profonde, suite ordinaire d'un sage gouvernement. La France craignoît la reine Elisabeth,



& même le puissant monarque de l'Espagne n'avoit pas le courage de l'attaquer. Son alliance avec les protestans d'Ecosse la rassuroit du côté de cette nation: les Catholiques étoit tranquilles, & Marie étoit prisonnière. Les Anglois profitèrent de ce calme pour cultiver les arts de la paix. L'amour de la patrie, qui ne s'accorda jamais avec le fanatisme, & qui n'avoit pu germer dans le coeur des Anglois au milieu des échafauds & des buchers dont leur país avoit été couvert jusqu'alors, descendit maintenant du Ciel, suivi du brillant cortége des autres vertus sociales, & devint pour ainsi dire le patrimoine de ce peuple. Ce patriotisme ne tarda pas à se montrer par une foule d'actions généreuses. Un riche marchand de Londres, nommé Gresham, fit construire à ses dépens la Bourse, bâtiment immense & superbement décoré. La dédicace de cette maison fut une fête nationale. Elisabeth y assista avec toute sa cour, & renonça aux loix de l'étiquette, afin de pouvoir honorer d'une manière plus frappante ce citoyen respectable; elle donna le bras au marchand Gresham, parcourut avec lui l'édifice qu'il venoit de construire, l'accabla publiquement d'éloges, & l'embrassa enfin en présence de ses sujets, qui dans les transports de leur joie, s'écrièrent unanimement, *Vive la reine Elisabeth.*

Jacques VI. étoit monté sur le trône d'Ecosse, mais le règne de ce jeune roi ne fut pas heureux. Deux jeunes courtisans très légers, les comtes de Lenox & d'Arundel, avoient seuls la faveur du roi, & le vieux comte

de Morton étant en obstacle à leurs projets ambitieux, ils résolurent sa perte. Cet homme à talens supérieurs, & autrefois régent du royaume, avoit encore la plus grande influence dans toutes les affaires de l'état, quoiqu'il fut haï du roi. On l'accusa d'avoir eu part au meurtre du roi Henri, afin d'avoir un prétexte pour le perdre. Morton protesta qu'il étoit innocent, & demanda à être jugé par un tribunal impartial. Le comte d'Angres, un de ses parens, voulut prendre les armes, & le tirer de sa prison, mais Morton s'y opposa. Elisabeth tâcha aussi, de son côté, de sauver ce ministre qui lui avoit été dévoué pendant tant d'années; elle envoya un ambassadeur non au roi mais aux états, qui étoient précifément assemblés, pour leur demander l'éloignement du comte de Lenox. Cet ambassadeur leur rappella tous les services d'Elisabeth, leur représenta combien l'amitié de l'Angleterre leur étoit avantageuse, & leur promit, de la part de sa souveraine, des secours pécuniaires & des troupes, s'il étoit nécessaire d'user de violence pour défendre le royaume contre les fourdes menées des mauvais conseillers du roi. La reine Elisabeth avoit fait avancer ses troupes jusques sur les frontières de l'Ecosse, pour donner plus de poids à ses représentations. Mais les favoris d'Elisabeth ne s'inquiéterent pas de ses démarches, & tâchèrent au contraire de hâter l'exécution de leurs injustes projets. Tous les amis de Morton furent dépouillés de leurs emplois, & l'on ordonna à la nation de prendre les armes. Randolph, ambassadeur d'Angleterre, étoit presque jour-



nellement maltraité dans des écrits satyriques, & l'on attenta même à sa vie; ce qui l'engagea à quitter Edimbourg de nuit, & à retourner au plus vite dans sa patrie. Elisabeth, qui ne vouloit pas s'engager dans une guerre, se borna à des menaces, & comme on n'y faisoit aucune attention, elle congédia ses troupes. Morton fut abandonné à son malheureux sort; on le déclara complice du meurtre du roi, & on le condamna à avoir la tête tranchée. Il mourut avec courage, & en témoignant un souverain mépris à ses vils persécuteurs, qui l'insultèrent encore sur l'échafaud. Sa tête fut plantée sur un pilier, & son corps enseveli dans le cimetière des malfaiteurs.

L'Ecosse n'avoit pas encore été aussi mal gouvernée. En éloignant les anciens & fidèles serviteurs de la maison royale, on les remplaçoit par des hommes méprisables. On chercha à inspirer au roi des idées d'une puissance absolue, qui se gravèrent profondément dans son ame, & firent encore le malheur de plusieurs générations. On sacrifia à l'orgueil les sentimens les plus nobles. Marie envoya à son fils quelques bijoux auxquels elle attachoit beaucoup de prix, & une veste qu'elle avoit brodée; le secrétaire de la reine fut chargée de ces présens & d'une lettre, sur l'adresse de laquelle elle donnoit au roi Jacques le simple titre de prince. Le roi, chargé de cette adresse, n'accorda point d'audience à ce secrétaire, & renvoya à la reine & la lettre & les présens. Le clergé fixa un jour de prière destiné, disoit on, à demander au Ciel qu'il éloignât les malheurs dont l'état étoit menacé par l'attachement du roi à des hommes pervers.



Cette honteuse administration ne fut heureusement pas de longue durée. Plusieurs seigneurs du royaume s'unirent par confédération, & le roi ayant fait une partie de chasse, ils l'attirèrent dans le château de Ruthven, où l'on avoit rassemblé des hommes armés. On lui remit ici un mémoire, dans lequel on lui dépeignoit ses favoris comme les ennemis les plus dangereux à l'état, & l'on demandoit leur éloignement. Le roi Jacques consentit à tout pour se débarasser des conjurés, & donna les ordres pour son départ, mais lorsqu'il approcha de la porte du château, Glamis, l'un des confédérés, l'arrêta & lui déclara d'un ton ferme qu'il ne fortiroit point. Le roi se plaignit, & recourut tour à tour aux prières & aux menaces, & voyant enfin que son courroux ni ses plaintes ne faisoient aucune impression sur ce téméraire, il versa des larmes: *Pleurés, pleurés toujours*, lui dit Glamis, *il vaut mieux que les enfans pleurent que les hommes faits.* Ces propos insultans ne s'effacèrent jamais de la mémoire du roi. On renvoya tous les gens de sa suite; aucun de ses partisans n'eut la permission de lui parler; on le traita à la vérité avec respect, mais on le surveilla en même tems avec le plus grand soin.

Les deux favoris furent consternés à l'ouïe de cette nouvelle. Le comte de Lenox voulut engager les habitans d'Edimbourg à prendre les armes pour délivrer leur roi, mais ils refusèrent de le suivre. Le comte d'Arran, plus impétueux que son ami, monta sur le champ à cheval, prit avec lui quelques uns de ses partisans, & s'avança comme un furieux vers le château de Ruthven,

occu-



occupé par ses plus implacables ennemis. La mort auroit été à l'instant le prix de son audace, si le comte de Gowrie, l'un des chefs de la conspiration, n'avoit eu la grandeur d'ame de le sauver, & cette grandeur d'ame conduisit dans la suite Gowrie sur l'échafaud, fit le malheur de ses amis, & doubla l'infortune de sa patrie. Arran échappa donc à une mort certaine, & l'on se contenta de le conduire dans le château de Stirling. Le roi, tenu dans la captivité de ses propres sujets, fut obligé de consentir à tout ce qu'on exigea. Il publia une proclamation dans laquelle il approuva ce qui venoit de se passer, déclara à son peuple qu'il étoit en pleine liberté, défendit toute démarche contre ceux qui avoient trempé dans le complot de Ruthven, & ordonna à Lenox de sortir du royaume. Ce favori partit avec le plus vif regret, & alla se fixer en France, où il mourut bientôt après de chagrin.

Elisabeth, qui, depuis quelque tems, n'avoit plus autant d'influence sur les affaires d'Ecosse, vit ces troubles avec plaisir: elle envoya des ambassadeurs en Ecosse sous prétexte de s'informer de la santé du roi, mais au fond pour animer les mécontents. Les conjurés forcèrent Jacques à leur accorder des lettres de rémission dans la forme la plus étendue. Ils s'adressèrent aussi à l'assemblée du clergé & en obtinrent un acte, portant: „qu'ils „avoient fait un oeuvre agréable à Dieu, avantageuse à „leur souverain & à leur patrie.”

Marie apprit avec douleur le sort de son fils, aussi malheureux que le sien. Elle écrivit à Elisabeth pour

l'engager à soutenir le jeune roi contre ses sujets rebelles. Mais cette lettre étoit remplie de tant de plaintes & de reproches qu'elle n'excita que le ressentiment de la reine, au lieu d'intéresser sa pitié. Fénélon, ambassadeur de la cour de France à Londres, reçut ordre de son roi de se rendre en Ecoffe, & de négocier la liberté de Jacques. Elisabeth y envoya aussi un ambassadeur, non pour soutenir Fénélon, comme elle le prétextoit, mais pour épier ses démarches. Les nobles Ecoffois furent très mécontents de cette entreprise de la cour de France. Le clergé les seconda & déclama publiquement contre l'ambassadeur, contre le ministère François & le roi de France. Le massacre de la St. Barthelemi fournissoit de riches matériaux à leurs invectives. On maudit les meurtriers, le peuple répéta ces imprécations, & l'ambassadeur, rebuté par ces insultes, se hâta de repasser en Angleterre, sans avoir pu rien changer à la situation du roi.

Le roi, après une prison de dix mois, trouva moyen de s'échapper. Ses premières démarches, après le recouvrement de sa liberté furent dirigées avec la plus grande modération. Il fit appeller en sa présence les chefs des deux factions, la noblesse des environs, & le clergé, il promit d'oublier le passé, & de ne s'occuper que du bonheur de ses sujets. Pour marque de sa sincérité, il fit une visite au comte de Gowrie, possesseur de ce redoutable château de Ruthwen, & lui déclara pour la seconde fois qu'il lui accordoit sa grace. Cependant le roi ne suivit pas longtems ce plan de prudence & de modé-



ration. Il marqua un grand desir de voir son ancien favori, le comte d'Arran; ses courtisans & tous les bons citoyens qui l'entouroient, cherchèrent à le détourner de ce projet. Jacques promit de se contenter d'une seule conversation. Arran vint, le roi oublia ses promesses; & ce ministre reprit en peu de jours son ascendant, & rentra en possession de toute son autorité. Le premier usage qu'il en fit, fut de revoquer le pardon des conjurés qu'on ne devoit leur accorder, selon lui, qu'après qu'ils seroient formellement convenus de leur crime. Personne ne voulut faire cet aveu qui supposoit de la confiance en un ministre perfide & vindicatif. Ils quittèrent donc tous la cour, se retirèrent dans leurs maisons, & implorèrent le secours d'Elisabeth.

Cette reine écrivit au roi Jacques une lettre très fière, dans laquelle elle lui reprochoit l'imprudencce de sa conduite, sa mauvaise foi, & le rappel du comte d'Arran. Le roi lui répondit que des promesses extorquées par la violence, n'étoient plus obligatoires, lorsque leurs causes n'existoient plus, & qu'il dépendoit de lui de choisir ses ministres. Cette réponse si sèche & si inattendue surprit Elisabeth. Elle desiroit de pénétrer dans l'ame de Jacques VI, & de connoître le fond de son caractère; elle envoya pour cet effet son ministre d'état Walsingham en Ecosse avec le titre d'ambassadeur, pour réitérer de bouche au roi les représentations qu'elle lui avoit déjà faites par écrit, & le roi répondit encore avec la même hauteur. Walsingham, exposé sans cesse aux insultes d'Arran & de ses créatures, retourna bientôt en

Angleterre. Cet habile ministre ne jugea pas cette fois avec la sagacité ordinaire. Jacques VI, le plus grand pédant qui ait jamais été sur le trône, parloit facilement & avec éloquence; & ce talent fascina tellement l'ambassadeur d'Angleterre, que celui-ci, malgré son expérience consommée, conçut de ce jeune prince une plus haute idée qu'il ne méritoit; & le compte que ce ministre rendit à sa souveraine, de l'esprit & du caractère du roi d'Ecosse, engagea Elisabeth à marquer à Jacques plus d'égards qu'elle n'avoit cru jusqu'alors lui en devoir.

Arran continua à prendre les mesures les plus violentes. Les rebelles auxquels, on avoit d'abord fait grace, furent sommés de comparoître comme prisonniers. Cet ordre fut le signal de leur fuite: les uns se retirèrent en Angleterre, les autres en France. Ce triomphe du parti royaliste inspira au comte l'audace d'attaquer le clergé. Tous les ministres de la capitale ainsi que les plus distingués dans le reste du royaume renoncèrent à leurs places, & se réfugièrent en Angleterre.

La paix régnoit toujours encore dans ce royaume, quoiqu'Elisabeth fut souvent agitée des craintes les plus vives. Le roi Philippe, qui jugeoit qu'il n'étoit pas encore tems d'exécuter ses projets sur l'Angleterre, envoya un petit corps de 700 hommes, composé d'Italiens & d'Espagnols, en Irlande pour soutenir les catholiques & les mécontents dont ce royaume étoit rempli. Le général Espagnol fit bâtir, à son arrivée, un fort, mais le comte d'Ormond l'attaqua bientôt avec des troupes Angloises.



Les Espagnols se rendirent à discrétion; mais on les passa tous au fil de l'épée, & 1500 Irlandois, qui les avoient secouru, furent pendus comme rebelles. On répondit aux plaintes que l'ambassadeur d'Angleterre fit à Madrid au sujet de ces hostilités, en portant les mêmes plaintes contre les pirateries de Drake,

Ce marin célèbre attiroit alors les regards de l'Univers. On tâchoit dans ce tems là de découvrir des îles & des mers encore inconnues à toutes les nations de l'Europe. Drake possédoit une fortune immense; il l'employa à équiper cinq vaisseaux, à bord desquels étoient 164 matelots. Il partit avec ces vaisseaux de l'Angleterre en 1577, & gagna la mer du Sud par le détroit de Magellan. Là il attaqua les colonies Espagnoles, qui jusqu'alors n'avoient point encore eu d'Européens à combattre, pilla leurs villes, & s'empara de leurs vaisseaux. Craignant d'être attaqué à son retour par les Espagnols, il fit voile aux Indes Orientales. Il doubla le cap de Bonne-Espérance, et revint heureusement en Angleterre, chargé des riches dépouilles. Il eut la gloire d'être le premier qui ait achevé le tour du globe, car la mort avoit enlevé Magellan, capitaine Portugais, dont le vaisseau avoit fait le même trajet, mais qui mourut au milieu de cette entreprise aussi vaste que hardie. Elisabeth conféra à Drake la dignité de chevalier, & accepta une fête splendide que ce marin lui donna à bord du vaisseau amiral. Tous les habitans de Londres allèrent voir ce vaisseau, & on l'a conservé comme une relique jusqu'à ce que le tems l'ait fait tomber en ruine.

Le duc d'Alençon, qui portoit alors le titre de duc d'Anjou, n'avoit pas encore renoncé entièrement à l'espoir d'épouser Elifabeth, & cette reine, âgée de quarante huit ans, & par cela même trop flattée des pressantes poursuites d'un amant de vingt-quatre ans pour le rebuter, continua à entretenir avec ce prince un commerce de lettres très tendre. Le duc crut que l'Ambassadeur de France ne s'intéressoit pas assés au succès de ses amours, & il envoya pour cet effet un agent extraordinaire à Londres. Cet agent, nommé Simier, avoit beaucoup d'esprit & des manières aimables & polies. Il découvrit bientôt le foible de la reine, & dès lors il ne lui parla plus de politique, mais de la passion du duc pour elle, & de sa galanterie. Il gagna tellement par ces propos agréables les bonnes grâces d'Elifabeth, que ses ministres les plus intimes n'avoient pas auprès d'elle un accès aussi facile que lui.

Le comte de Leicester, qui avoit vu jusqu'alors sans inquiétude les vaines démarches de ceux qui aspiraient à la main de la reine, commença cependant à craindre que ce François adroit ne parvint à séduire le cœur d'Elifabeth. Il profita de l'ignorance & de la crédulité de son siècle pour rendre Simier odieux. Il répandit que ce n'étoit pas par des moyens naturels que ce ministre s'étoit emparé de l'esprit de la reine, mais qu'il avoit eu recours à des philtres & à des enchantemens. L'agent de France, par représailles, découvrit à Elifabeth un secret qu'elle avoit ignoré jusqu'à ce moment, & qu'aucun de ses courtisans n'avoit osé lui révéler: c'étoit



le mariage clandestin de Leicefter. La reine fut indignée de la conduite du comte, & le menaça de l'envoyer à la Tour. Cependant l'on parvint à appaifer son courroux. Toute la fureur de Leicefter se porta sur l'agent du duc; il réfolut de le faire affaffiner, & il avoit déjà conclu le marché avec l'affaffin. Elifabeth chercha à prévenir le danger qui menaçoit ce flatteur fi cher à fon amour propre, en proclamant qu'elle prenoit Simier fous fa protection. Cependant quelques jours après fa proclamation, la reine se promenant en bateau fur la Tamife avec lui, & plusieurs des Seigneurs de la cour, on tira du rivage un coup de fufile dont un de fes bateliers fut bleffé. Le coupable, ayant été faifi, protesta devant le tribunal, que le fufile étoit parti accidentellement, & Elifabeth, contente de cette excufe, le fit élargir. Car elle ne foupçonna pas même qu'on avoit peut-être eu deffein d'attenter à fa vie, parcequ'elle étoit en général fi éloignée d'avoir des foupçons fur fes fujets, qu'on lui entendoit fouvent dire qu'elle ne croiroit rien contr'eux, que ce qu'un bon père pouvoit croire de fes enfans.

Le duc d'Anjou se perfuadoit cependant que la négociation au fujet de fon mariage étoit prête à se terminer en fa faveur, & qu'il conduiroit bientôt la reine aux pieds des autels. Il fit même un voyage fecres à Londres, mais il ne s'y arrêta que quelques jours. Il eut quelques conférences avec Elifabeth, & la quitta fatisfait & tranquille. Quoique la figure du prince ne fut pas avantageufe, cependant il parut n'avoir rien perdu

à se montrer, car Elisabeth ordonna, peu de tems après, à son ministre de convenir avec l'ambassadeur de France des articles du contract de mariage. Tout sembloit arrangé. Les articles furent bientôt arrêtés. Les Anglois étoient à la vérité peu satisfaits de ce mariage, qui menaçoit la gloire & la grandeur de leur nation d'une chute complète. Ils se consolèrent cependant par la très foible espérance qu'Elisabeth pourroit encore devenir mère, je dis la très foible espérance, car la reine avoit déjà quarante neuf ans. Un Anglois publia une brochure intitulée, *le Gonffre dans lequel l'Angleterre sera engloutie par le mariage François*. L'auteur fut arrêté, & on lui fit son procès, par ordre d'Elisabeth. Il fut condamné à perdre la main droite comme auteur d'un libelle contre sa souveraine. Le courage & le patriotisme de cet écrivain, étoient si grands, qu'à peine la sentence fut elle exécutée, & tout dégoutant encore de sang, il prit son chapeau de l'autre main, le fit tourner autour de sa tête, & s'écria, *Dieu sauve la reine*. Elisabeth envoya son ministre d'état Walsingham en France, tant pour conclure finalement le contract de mariage, que pour faire une ligue offensive & défensive avec la France contre Philippe roi d'Espagne, dont l'ambition lui causoit de vives inquiétudes. La cour se prêta à toutes les propositions d'Elisabeth, & comme la reine souhaitoit qu'on terminât d'abord l'affaire de son mariage, on entama d'abord cette négociation. Elisabeth montra dans cette occasion son caractère irrésolu; elle envoyoit sans cesse des couriers à Walsingham, tantôt pour l'engager à hâter



l'affaire, tantôt pour lui ordonner de suspendre toute négociation à ce sujet. Le duc ayant eu, peu de temps auparavant, la petite vérole, elle chargea son ministre de considérer attentivement la figure du prince, & de lui marquer si son extérieur étoit encore tel qu'il pût inspirer de l'amour à une femme. Ainsi l'ambition, l'amour, & mille autres passions partageoient sans cesse son cœur, & ceux même d'entre ses courtisans, qui avoient le plus étudié son caractère, ignoroient laquelle de ces passions l'emporteroit à la fin sur les autres.

Cependant les habitans des Pays-Bas avoient proclamé en attendant le duc d'Anjou leur Lieutenant général, & ce prince se préparoit à marcher en Flandres contre les Espagnols. Le roi son frère ne lui avoit pas à la vérité fourni des troupes, mais il lui avoit donné de l'argent. Cependant cette somme ne suffisoit pas pour subvenir aux fraix de la guerre. Le duc, qui avoit déjà enrolé des soldats, s'adressa donc à Elisabeth qui lui fit présent de 100,000 couronnes. Il entra en campagne, s'empara de Cambrai, et après avoir conduit son armée en quartier d'hiver, il fit un second voyage en Angleterre. Il assista à une fête qu'Elisabeth donnoit à l'anniversaire de son couronnement, fête pour laquelle on étaloit autrefois toutes les richesses du royaume, & on faisoit les magnificences les plus extraordinaires. Au milieu des amusemens de ce jour, la reine eut avec lui une longue conversation dans la salle d'audience, après laquelle elle tira de son doigt une bague qu'elle mit elle

même à celui du prince. Les courtisans étonnés jugèrent que c'étoit le gage public & solemnel de sa foi. L'ambassadeur des Etats - Généraux dépêcha sur le champ un courrier à ses maîtres, pour leur faire part de ce grand événement. Les habitans d'Anvers et de plusieurs autres villes de Flandres, qui regardoient Elisabeth comme une déité tutélaire, signalèrent leur allégresse par des feux de joie & la décharge de toute leur artillerie. Cependant l'affaire n'étoit pas encore entièrement arrangée. Tous les confidens de la reine, & Leicester en particulier, tous les ministres, toutes les dames du palais, en un mot tous ceux qui avoient accès auprès d'elle lui firent les représentations les plus sérieuses pour la détourner d'une démarche qui la déshonorerait, disoient-ils, aux yeux de ses sujets & des souverains de l'Europe. Elisabeth passa plusieurs nuits sans pouvoir goûter le moindre repos & dans l'irrésolution la plus complète sur le parti qu'elle devoit prendre. Enfin l'ambition l'emporta sur l'amour. Elle fit appeller le duc d'Anjou, lui déclara qu'elle avoit changé d'idée, & s'excusa aussi bien qu'il lui fut possible. Le duc la quitta les yeux enflammés de colère; en passant par l'antichambre, il jeta avec dépit la bague qu'elle lui avoit donnée, & murmura contre l'inconstance des femmes.

Elisabeth craignoit toujours encore les projets de Marie; ce qui l'engagea à retenir cette princesse en prison, & à la faire surveiller de près, surtout depuis les tentatives du duc de Norfolk. Cette reine infortunée renonça peu à peu à toute espérance de recouvrer sa liberté.



Elle offrit de se déshériter de tous ses droits sur la couronne d'Ecosse; contente du titre de reine, elle consentit à ce que son fils demeurât paisible possesseur du trône; elle se soumit à vivre en Angleterre, comme simple particulière, même comme prisonnière, à condition qu'on lui permit d'avoir quelque société & de se donner de l'exercice. Mais Elisabeth ne voulut pas lui accorder plus de liberté, de peur de favoriser par là sa fuite en France, & toutes les intrigues qu'elle pourroit ourdir à cette cour. Cependant elle n'osa refuser directement la juste demande de sa rivale, que les ambassadeurs de toutes les cours soutinrent avec zèle; elle déclara donc qu'elle s'en remettoit entièrement à la décision du gouverneur d'Ecosse, dont elle prévoyoit la réponse. Quant au roi Jacques, il n'avoit pour sa mère que la plus parfaite indifférence, & il ne chercha point à adoucir son sort.

Cette noire ingratitude affligéoit vivement l'infortunée Marie. Elle écrivit à ce sujet, à l'ambassadeur de France, „Est cela la récompense de tout ce que j'ai fait  
„pour lui assurer un héritage qui m'appartient de droit.  
„Je suis bien éloignée de lui envier son autorité sur  
„l'Ecosse. Je ne desirerois pas même de mettre le pied  
„dans ce pais, si je n'y étois attiré par la douce espé-  
„rance d'embrasser une fois au moins un fils que je n'ai  
„qu'à trop tendrement aimé. Il tient de moi tout ce  
„qu'il possède & tout ce qu'il espère, tandisqu'il ne m'a  
„jamais fourni aucun secours, ni rendu aucun bienfait.  
„Je voudrois que mes sujets ne le respectassent plus

„comme leur roi, car c'est à moi qu'il est redevable de  
„son pouvoir, & s'il ne cherche pas à apaiser bientôt  
„mon juste courroux, par un prompt repentir, je ferai  
„reposer sur lui ma malédiction maternelle, & je don-  
„nerai ma couronne à quelqu'un qui en soit plus  
„digne.”

Jacques ne s'inquiétoit pas de ce juste mécontentement de sa mère, & contemploit de sang froid son sort qui devenoit de jour en jour plus triste. Quelques circonstances sembloient cependant justifier en partie la dureté d'Elisabeth envers cette reine. On découvrit une conspiration en Angleterre. Throgmorton fut arrêté. On trouva dans ses papiers le plan d'une invasion ennemie, & la liste de tous les nobles catholiques de l'Angleterre. Il avoua, à la question, sa correspondance avec Marie, & tous les détails d'une conjuration qui tendoit à la ruine entière de l'état; cependant il retracta ses aveux sur l'échafaud. Aussi un grand nombre de personnes doutèrent ils de la vérité des dépositions extorquées par la torture, cependant un nouvel événement prouva bientôt d'une manière évidente que Marie étoit coupable. Creighton, Jésuite Ecoissois, étoit sur un vaisseau qui faisoit voile de Flandres en Ecosse; en route il fut poursuivi par des pirates qui infestoient alors les mers. Creighton, craignant d'être pris, déchira quelques papiers, & les jeta à la mer. Le vent raporta ces papiers dans le vaisseau; les autres voyageurs les saisirent, & à leur arrivée, les remirent au ministre d'état Walsingham qui parvint à les combiner. Ces papiers



renfermoient le plan d'une descente en Angleterre, projetée par le roi d'Espagne & le duc de Guise. Toute la nation fut saisie d'effroi à cette nouvelle. On maudit la reine Marie, & pour empêcher ses partisans de former encore à l'avenir de semblables complots, plusieurs milliers de citoyens de toutes les classes du peuple se réunirent & dressèrent un acte d'association, dans lequel ils s'engageoient par les sermens les plus sacrés à défendre la reine Elisabeth contre tous ses ennemis, & déclaroient que, si l'on attentoit à sa vie dans le dessein de favoriser un autre prétendant à la couronne, ils ne reconnoitroient jamais son autorité, mais qu'ils poursuivroient au contraire jusqu'à la mort ceux qui auroient été impliqués dans ce noir attentat. Le parlement confirma cet acte d'association, & statua en même tems contre les catholiques, en ordonnant à tous les prêtres de quitter le royaume dans l'espace de quarante jours. Le sort de Marie excitoit encore moins la pitié des Anglois, depuis qu'on avoit intercepté une lettre adressée au chevalier Inglesfield, dans laquelle elle formoit le voeu de voir bientôt l'exécution de la grande entreprise, en ajoutant qu'on ne devoit pas s'inquiéter si sa vie étoit en danger ou non, puis qu'elle étoit prête à se sacrifier pour les membres opprimés de son église. La reine d'Ecosse avoit été confiée pendant quinze ans à la garde du comte de Schrewsbury. Il l'avoit toujours traitée avec le respect dû à son rang, & lui avoit même accordé dans sa prison quelques douceurs qu'Elisabeth n'avoit pas autorisées. On le déchargea de son emploi, & l'on remit

l'illustre prisonnière aux deux chevaliers Pawlet & Drury, dans l'espérance que ces nouveaux gardiens traiteroient Marie avec plus de sévérité.

Elisabeth ne pouvoit soutenir l'idée affligéante d'avoir perdu toute son influence sur les affaires d'Ecosse, elle s'abaisa donc jusqu'à gagner l'indigne comte d'Arran, qui de son côté étoit très disposé à appuyer sa puissance du crédit de la reine. La premier effet de cette union fut qu'on entama le procès de tous les Ecoslois qui s'étoient réfugiés en Angleterre, & qu'Elisabeth cessa de protéger. Ces malheureux perdirent leurs biens & leurs autres possessions, dont Arran s'empara en grande partie.

Les loix sévères qu'on porta contre les catholiques en Angleterre réveillèrent l'esprit de fanatisme. Parry *Docteur es loix civiles* & Anglois de naissance avoit été condamné à mort à cause d'un crime digne d'une peine capitale, & il avoit obtenu sa grace de la reine. Il quitta alors sa patrie, & alla en Italie où il embrassa publiquement la religion catholique. Des prêtres fanatiques lui démontrèrent que l'assassinat de la reine Elisabeth seroit une action méritoire & agréable à Dieu. Parry résolut d'acquérir à ce prix la faveur divine. Le nonce du pape à Milan, nommé Campeggio, & le nonce du pape à Paris, le prélat Ragazzoni, l'engagèrent à persévérer dans ce pieux dessein. Cet Anglois fanatique écrivit au saint père pour lui demander sa bénédiction, & l'absolution du crime qu'il se propoioit de commettre. Le Cardinal di Como lui procura toutes les armes spiri-



uelles qu'il desiroit, & dès ce moment Parry s'embarqua pour l'Angleterre, dans la ferme résolution d'exécuter son projet. Cependant il n'avoit pu parvenir à faire taire entièrement sa conscience, il prit donc le parti d'essayer auparavant, s'il n'y avoit pas d'autres expédiens pour adoucir la persécution dont les catholiques gémissaient. Il trouva moyen de s'introduire auprès d'Elisabeth; il l'assura que plusieurs conspirations étoient formées contr'elle, & l'exhorta, si elle vouloit conserver ses jours, à tolérer l'exercice de la religion romaine. Il parut souvent à la cour, mais dans la crainte d'être tenté par l'occasion d'assassiner la reine, il se dépouilloit auparavant de toute arme offensive. Cependant n'ayant rien obtenu de la reine par ses représentations, il prit à la fin le parti de réaliser son premier projet qu'il confia à un ami nommé Nelvil, dont la façon de penser étoit entièrement conforme à la sienne. La reine sortoit souvent à cheval. Ils convinrent de profiter d'une de ces promenades pour la tuer d'un mousquet, & il résolurent, s'ils ne pouvoient fuir, de sacrifier leur vie, pour remplir un devoir, à ce qu'ils s'imaginoient, si agréable à Dieu & si utile à la vraie religion. Tandisqu'ils étoient l'instant de consommer leur attentat, le comte de Westmoreland mourut dans l'exil auquel il avoit été condamné comme sujet rebelle. Nevil, proche héritier de cette maison, conçut l'espoir qu'en rendant à la reine le service important de lui découvrir cette conjuration, il pourroit obtenir les biens & les honneurs que le feu-comte avoit perdus par sa rébellion, & l'ambition l'em-

porta chez lui sur le fanatisme. Il dévoila à la reine les moindres circonstances de leur noir projet. Les ministres, saisis d'effroi à cette nouvelle, firent arrêter Parry, & l'ajournèrent à comparoître devant ses juges. Il voulut nier le fait, mais on produisit la lettre originale du cardinal di Como, il fut convaincu sans réplique, & condamné à mort. Son chatiment n'empêcha pas un autre fanatique de former peu de tems après le même projet. Sommewille, gentilhomme du comté de Warwick, auquel le fanatisme avoit dérangé la tête, se flattoit d'expier tous ses péchés en tuant la reine, & il se rendit pour cet effet à Londres. Mais ses discours & ses procédés singuliers firent naître des soupçons; on le saisit, & on le mit en prison, où il se donna la mort. Ces complots avoient été formés dans le même tems que le fameux Guillaume, prince d'Orange, créateur de la liberté des Hollandois, le patriote le plus généreux & le génie tutélaire de la religion protestante, fut arraché à l'amour des Bataves dans la ville de Delft par la main d'un furieux.

Les habitans des Provinces - Unies étoient sur le point de succomber sous les efforts de leurs ennemis. Le duc de Parme, chef de l'armée Espagnole dans les Pays - Bas, & l'un des plus grands capitaines de son tems, soumettoit successivement toutes les provinces, dispersoit toutes les troupes qui marchaient contre lui, & assiégeoit ou menaçoit du moins du siège toutes les forteresses. Le duc d'Anjou, nommé Gouverneur de ces provinces opprimées, & l'amant d'Elisabeth, venoit  
de



de mourir, & dès ce moment la France avoit cessé de leur fournir du secours. Pour en obtenir la continuation, les habitans des Pays-Bas offrirent au roi Henri III la souveraineté sur leurs provinces. Mais la guerre civile, qui dévastoit encore les malheureux états de ce monarque, l'obligea à refuser cette offre. Ce refus les détermina à envoyer une ambassade solennelle à Elisabeth pour lui offrir une seconde fois la souveraineté des Provinces-Unies. Les avis des ministres d'état de la reine au sujet de cette proposition, furent très partagés. La puissance de Philippe étoit devenue un objet de terreur pour tous les rois. Ce monarque avoit réuni depuis peu, le Portugal & les possessions des Portugais aux Indes, à la monarchie Espagnole, qui avoit alors des colonies très nombreuses dans toutes les parties du monde, & faisoit presque seule le commerce dans les deux hémisphères. Tous les princes d'Italie & le pape même n'attendoient que le signal de Philippe pour obéir. Il influoit sur les affaires de France par le duc de Guise, qui lui étoit entièrement dévoué, & en Allemagne l'empereur étoit son proche parent & son allié. Elisabeth ne craignit pas, malgré cela, de se déclarer contre Philippe, en prenant toute fois un parti mitoyen entre les divers plans de ses conseillers. Elle renouvella le traité conclu sept ans auparavant avec les Pays-Bas, en y ajoutant quelques clauses, & envoya le comte de Leicester en Hollande avec un corps de 6000 hommes. Sa suite étoit somptueuse; une troupe choisie de 500 gentilshommes l'accompagnèrent. On lui rendit de

très grands honneurs à son arrivée. On ne voyoit partout qu'arcs de triomphe & feux de joie, & pour s'influener encore plus sûrement dans ses bonnes grâces, les états lui donnèrent des gardes, & lui conférèrent le titre de gouverneur & de capitaine général des Provinces-Unies. On espéroit de flatter par là l'orgueil d'Elisabeth, mais cette conduite eut un effet contraire à celui qu'ils en attendoient. La reine fut si choquée des distinctions qu'on accordoit à son favori, qu'elle en fit les plus sanglans reproches & aux états & au comte, & l'on eut beaucoup de peine à l'appaiser. Leicester, ambitieux à l'excès, n'avoit cependant ni talens ni courage; il étoit à la tête d'une armée, & devoit combattre un général qui commandoit les meilleures troupes de l'Europe. Les amis & les ennemis d'Elisabeth convinrent unanimement, que pour cette fois la passion avoit aveuglé la reine, qui d'ailleurs mettoit toujours de la prudence dans le choix de ceux qui avoient sa confiance. Aussi le comte, après voir fait une campagne honteuse, durant laquelle il ne tira aucun parti du courage de ses troupes & révolta tout le monde par sa fierté, quitta brusquement l'armée, pour se hâter de retourner en Angleterre.

Les Anglois étant cependant engagés dans une guerre contre Philippe, & l'Amérique fournissant les plus grandes ressources à ce monarque, Drake fut envoyé dans le nouveau monde avec une flotte de vingt vaisseaux. La nation avoit une confiance si illimitée en son héroïque défenseur, que cette flotte portoit 2300 volontaires, en



grande partie des familles les plus distinguées du royaume, sans compter les soldats & les matelots. Drake fit d'abord voile vers le cap de Bonne-Espérance, & s'empara par surprise de St. Jago. Il y trouva des vivres en abondance, mais point des richesses. Delà il dirigea sa course vers l'île d'Hispaniola, où il prit St. Domingue d'affaut, mais sans la piller. Les habitans furent obligés de racheter leurs maisons & leurs autres biens pour une somme d'argent. Peu de temps après, Carthagène tomba entre les mains des Anglois, quoiqu'elle opposât une vigoureuse résistance, & fut traitée de la même manière. L'amiral brula St. Antoine & St. Hélène, deux villes bâties sur les côtes de la Floride. Il trouva dans la Virginie, país découvert par le chevalier Raleigh, & qui fut nommé ainsi en l'honneur de la virginité d'Elisabeth, les restes d'une colonie que le chevalier y avoit établie, mais qui ne s'étoit point soutenue. Elle avoit été la première tentative des Anglois pour former de semblables établissemens. Quoique depuis ils ayent surpassé toutes les nations de l'Europe, tant par la situation de leurs colonies que par les principes d'industrie sur lesquels ils les ont fondées, ils avoient alors si malpris leurs mesures, qu'il étoit impossible que cette entreprise n'échouât pas. Les planteurs de la Virginie, plongés dans la dernière misère, conjurèrent Drake de les ramener en Angleterre. Il y consentit; & ces infortunés abandonnèrent avec joie leur chaumières pour retourner dans leur patrie sur une flotte victorieuse & chargée d'or. Ce qui immortalisa cette

expédition c'est que Drake introduisit, pour la première fois, l'usage du tabac dans sa patrie.

Il étoit probable que cette guerre seroit de longue durée. Aussi la reine chercha-t-elle à se mettre en fureté du côté de l'Ecosse. Quoiqu'Arran parut lui être entièrement dévoué, cependant ce ministre avoit un trop mauvais caractère pourqu'elle pût se confier en lui; & ce qui augmenta encore sa défiance, c'est qu'on accusa le comte d'avoir une correspondance secrète avec Marie & le duc de Guise. Elle mit donc tous les moyens en usage pour le perdre. Son ambassadeur Wotton, qui avoit toutes les qualités requises pour plaire à Jacques VI, s'empara tellement de l'esprit du roi, qu'il le porta à faire arrêter Arran & à le faire conduire au château de St. André. Mais ce favori disgracié n'y resta pas long-tems, & fut bientôt rappelé à la cour. Wotton, voyant ses mesures rompues, forma le projet de saisir la personne du roi, & de le livrer à Elisabeth. Mais la conspiration fut découverte, & l'ambassadeur s'entuit précipitamment d'Ecosse. Elisabeth ne pouvoit que s'attendre aux effets de la haine & de la vengeance d'Arran. Pour s'en garantir, elle protégea la multitude d'exilés qui entrèrent en Ecosse. & rassemblèrent en peu de jours une armée de 10,000 hommes, tant le peuple étoit mécontent du gouvernement. Partout où ils passaient, ils étoient accueillis comme les libérateurs de la patrie, & l'on pria publiquement le ciel de bénir leur entreprise. Le roi marcha à la vérité contre eux avec une armée plus nombreuse, mais il évita de les attaquer en bataille ran-



gée, parceque les soldats étoient aussi mécontents que le reste de la nation. Le parti anti-royaliste agit avec d'autant plus de vigueur. Il s'empara de Stirling & d'autres forteresses; Arran prit la fuite, & il ne resta d'autre parti au roi consterné que de faire un accommodement. Les Lords victorieux ne cherchèrent point à tirer avantage de leurs succès pour faire des demandes exorbitantes, ils n'exigeoient qu'un pardon dans la forme, la plus authentique, l'éloignement des vils courtisans qui environnoient le roi, & la convocation d'un nouveau parlement. Le roi acquiesça avec plaisir à leurs demandes, & on leur remit les principaux forts du royaume, pour leur servir de places de sûreté. Le premier acte du nouveau Sénat devenu indépendant, fut de dépouiller le comte d'Arran de ses biens & de ses emplois, & de le déclarer par une proclamation publique ennemi de la patrie. On le laissa à la vérité en liberté, mais il rentra dans l'état obscur dont la faveur du roi l'avoit fait sortir, & resta pour toujours avec son ancien nom de capitaine Stuart. Toutes les classes du peuple gagnèrent à cette révolution, hors le clergé, qui ne put rien obtenir. Les ministres de la religion, frustrés de leurs espérances, attribuèrent tous les désordres au roi, le nommèrent dans les chaires, le persécuteur de l'Eglise, le grand pécheur; l'un d'eux nommé Gibson, prononça même contre Jacques les malédictions assemblées sur Jeroboam, c'est à dire qu'il mourroit sans enfans & qu'il seroit le dernier de sa race.

La cour du roi d'Ecosse étant alors remplie de personnes entièrement dévouées à Elisabeth, elle en profita pour faire un traité avec Jacques, qui de son côté parut très disposé à cette alliance. Les articles principaux du traité furent, que les deux parties contractantes chercheroient à maintenir, autant qu'il seroit en leur pouvoir, la religion protestant, & que dans le cas où les ennemis feroient une descente en Angleterre ou en Ecosse, celle qui ne seroit pas attaquée viendrait au secours de l'autre, & suivant les circonstances, ou bien lui donneroit un certain nombre de troupes, ou bien la soutiendrait avec toute son armée.

Le fanatisme continuoit toujours à exercer ses ravages, & l'on voyoit de tous côtés les effets de ses fureurs, les persécutions les plus cruelles contre les protestans, les supplices les plus inouïs, les meurtres & les conjurations. Les fanatiques avides du sang des hérétiques exhaloient surtout leur haine pieuse contre la reine Elisabeth. Le séminaire nouvellement établi à Rheims, où l'on couronnoit les rois de France, étoit le temple où l'on entretenoit principalement le feu consacré au démon du fanatisme, & où se fomentoit le plus de conspirations contre cette princesse. Là les prêtres enseignoient à leurs disciples que la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre Elisabeth avoit été dictée par le Saint-Esprit lui-même. Plusieurs de ces jeunes fanatiques, dociles à la voix de leurs maîtres, aspirèrent bientôt à la couronne du martyr. Savage, jeune officier, fit voeu d'assassiner la reine d'Angleterre,



& passa pour cet effet en grande Bretagne avec un prêtre nommée Ballard, dont la façon de penser correspondoit à la sienne. Babington, jeune Gentilhomme très riche du comté de Derby, & partisan de la reine Marie, promit de les soutenir, & s'engagea, en particulier, à leur procurer encore onze complices tous unis par l'amitié & le zèle de la religion, tous de bonne famille, & d'une fidélité à toute épreuve. Il se chargea de délivrer la reine Marie de sa prison, à l'aide de cent hommes à cheval. Les autres conjurés devoient se répandre dans la province, & y exciter des troubles, pendant que sauvage avec cinq de ses amis assassinerait la reine. Ils se flattoient que les catholiques zélés courroient aux armes, à la nouvelle de la mort d'Elisabeth, & qu'alors Marie pourroit aisément être placée sur le trône d'Angleterre, affermir sa puissance par le secours des princes étrangers, & rétablir l'ancienne religion. Les conjurés se flattoient que leur complot ne transpireroit pas, cependant ils furent trompés dans leur attente. L'un d'entr'eux étoit depuis longtems l'espion du gouvernement, qu'il condamnoit sans cesse pour mieux cacher son jeu. Il instruisit les ministres du plan de la conspiration. Un autre des conjurés, nommé Gifford, prêtre avare, confirma ces rapports. Il avoit remis secrettement des lettres à la reine Marie, & s'étoit toujours chargée de ses réponses. Il donna cette correspondance à Walsingham. On les laissa tramer tranquillement leur noir complot, jusqu'au moment où la prudence ne permit plus de braver le danger. Alors les complices furent arrêtés, & comme ils

avouèrent tout, on les condamna sur leurs aveux, à perdre la tête. Marie qui ne soupçonnoit pas que l'affaire fut découverte, se préparoit à fortir avec ses gardiens, lorsqu'on vint lui annoncer que les conjurés étoient découverts & arrêtés. Elle fut sur le point de s'évanouir, & fouhaita de rentrer dans son appartement, mais on lui en défendit l'entrée. On força la porte de son cabinet, & l'on se saisit de tous les papiers, qu'on envoya à la cour. Ses principaux domestiques & ses deux secrétaires furent mis en prison. On trouva dans ses papiers soixante clefs de différens chiffres, & dans sa cassette 2000 livres Sterlings, en argent comptant, qu'on lui enleva aussi. On la conduisit sur le champ à Fotheringay, château fortifié, dans le comté de Northampton.

On avoit remis au tribunal une correspondance entre Marie & les conjurés. Les Anglois étoient outrés des fréquens attentats commis contre la vie d'Elisabeth. On convint unanimement que le bonheur des deux reines ne pouvoit se concilier, & qu'ainsi c'étoit une folie de sacrifier le repos de l'Angleterre à une étrangere. On ajouta que la nation offensée avoit le droit de se venger, & qu'elle devoit faire valoir ce privilège. Le résultat des jugemens publics & des conférences les plus sérieuses du cabinet d'Elisabeth fut, que le seul moyen de mettre la vie de l'une des reines en surceté, & d'assurer la tranquillité du royaume, étoit de faire mourir l'autre. Les ministres soutinrent, que quand même il ne seroit pas difficile de garder de près la reine Marie, il seroit



cependant impossible de prévenir les révoltes, les conjurations, les assassinats que l'intérêt, la politique & le fanatisme inspireroient à ses amis, tant dans l'intérieur du royaume qu'au dehors, pour la délivrer de sa prison. Leicester ouvrit l'avis de se débarasser d'elle secretement par le secours du poison, & il envoya un théologien à Walsingham, pour le convaincre que cette action étoit légitimé; mais le ministre déclara qu'il en avoit horreur. On décida enfin qu'un jugement en forme, chose sans doute sans exemple, mais qui cependant n'avoit rien de contraire aux loix de l'état, étoit la maniere de procéder la moins susceptible d'inconvénient.

Le temple de Themis fut ouvert avec une pompe extraordinaire. On voulut par là rendre hommage à la dignité de la personne qui devoit être jugée. Elisabeth chargea quarante pairs, tous distingués par leur naissance ou leurs emplois, & cinq juges ou présidens des tribunaux, d'examiner la cause de la reine & de prononcer une sentence définitive. Les légistes firent naître des difficultés sur le titre qu'on donneroit à Marie. Il est assés singulier que dans le même tems où l'on violoit sans scrupule les maximes essentielles de la justice, cette formalité fut l'objet de leurs attentions. On convint à la fin de de la forme suivante: *Marie, fille & héritière du feu roi d'Ecosse Jacques V, & communément appelée reine d'Ecosse & douairière de France.*

Cette princesse infortunée s'apercevoit depuis long-tems qu'on cherchoit à la faire mourir; elle s'attendoit

à tout moment à voir terminer ses jours par le poison, mais elle n'avoit jamais pensé qu'elle pourroit être affu-  
 jettie aux formalités d'un procès comme une criminelle. Aussi rien n'egalat-il sa surprise, lorsque les commissaires  
 d'Elisabeth vinrent la trouver & lui remirent une lettre  
 de la reine dans laquelle elle lui faisoit les plus sanglans  
 reproches & lui annonçoit qu'on alloit instruire son pro-  
 cès. Elisabeth l'exhortoit en même tems à se soumettre  
 à la décision de son tribunal, puisqu'elle avoit joui si  
 longtems de la protection des loix Angloises. Marie,  
 après avoir lu ces dépêches insultantes, se conduisit avec  
 beaucoup de dignité. Elle protesta qu'elle étoit inno-  
 cente, mais refusa en même-temps de reconnoitre les  
 commissaires de la reine comme juges compétens de sa  
 cause. „Je suis venue,” dit-elle „dans ce royaume  
 „comme une princesse indépendante & absolue, afin  
 „d'implorer le secours de la reine, & non pour me sou-  
 „mettre à son autorité. Mon ame n'est pas encore assés  
 „avilie par le malheur pour que le danger m'épouvante,  
 „& que je fasse aucune démarche indigne d'une reine.  
 „Si l'on veut me faire mon procès, des princes seuls  
 „doivent être mes juges. Les sujets de la reine d'An-  
 „gleterre, quelque soit la noblesse de leur origine, sont  
 „toujours mes inférieurs. On m'a traité en prisonnière,  
 „dès le moment où j'ai mis les pieds dans ce royaume;  
 „les loix de l'Angleterre ne m'ont point protégé, &  
 „l'on veut les violer aujourd'hui pour m'oter la vie.”

Toutes les représentations & les prières des commis-  
 saires furent inutiles. Ils la menacèrent à la fin de la



juger suivant la forme de la loi, si elle refusoit de se défendre, & lui firent sentir qu'alors la sentence qu'on lui prononceroit, lui seroit naturellement défavorable. Marie continua cependant encore pendant deux jours, à décliner leur juridiction, mais elle se rendit à la fin aux argumens spécieux de l'un des juges. Il lui représenta qu'en refusant un examen juridique, elle faisoit tort à sa réputation, confirmoit tous les soupçons, justifioit toutes les accusations, & se privoit du seul moyen de prouver clairement son innocence. Il ébranla enfin la reine qui étoit dénuée de conseils & d'amis, & Marie comparut le lendemain devant les juges, mais en protestant, que bien qu'elle répondroit à toutes les accusations, elle ne reconnoissoit cependant pas l'autorité de la commission chargée de la juger.

Le procès fut instruit d'une manière très solemnelle. Les juges étoient assis dans la grande salle du château la tête couverte, & Marie étoit placée vis à vis d'eux. Le fond de l'accusation intentée contre cette princesse, que le procureur général exposa, étoit la conspiration de Babington. On produisit les preuves, savoir la copie de la correspondance de Marie & des conjurés, les aveux des conspirateurs avant leur supplice, & les déclarations volontaires des deux secrétaires. Ces lettres prouvoient qu'elle avoit eu connoissance de toute l'affaire. Dans les unes il étoit parlé de conjurations & de révoltes; dans les autres elle cherchoit à persuader aux Espagnols de faire une invasion en Angleterre. Ces documens furent discutés avec beaucoup d'éloquence, Marie, sans

avocats & sans amis, se trouver dans la plus triste situation, elle écouta attentivement les chefs d'accusation, puis elle se leva de son siège, & se défendit avec toute la dignité de son rang. Elle nia entièrement quelques articles de l'accusation, & en particulier qu'elle ait été engagé dans le complot formé contre la vie d'Elisabeth, mais elle avoua qu'elle avoit promis au roi d'Espagne de lui céder la couronne d'Angleterre, si son fils n'embrassoit pas la religion catholique. L'interrogatoire dura deux jours, après lesquels les commissaires se rendirent à Westminster. On fit comparoître encore une fois dans la chambre étoilée les deux secrétaires de Marie qu'on avoit refusé de confronter avec elle, malgré la demande qu'elle en avoit faite. Ils affirmèrent par serment qu'ils avoient déposé la vérité. D'après ce témoignage, la commission prononça une sentence de mort contre Marie Stuart, comme ayant attenté à la vie de la reine d'Angleterre. Les deux chambres du parlement confirmèrent cette sentence, ils supplièrent même Elisabeth dans une lettre qu'ils lui adressèrent, de faire mettre promptement l'arrêt à exécution pour la sûreté de sa personne, celle de la religion protestante & la tranquillité de son royaume. Cette lettre fut très agréable à Elisabeth; cependant elle dissimula sa joie, & pria le parlement de chercher quelque expédient, au moyen du quel elle pût pourvoir à la sûreté de l'état, sans être obligée de condamner à mort une reine & outre cela une princesse de son sang. Le parlement réitéra ses sollicitations, & lui remontra que sa clémence à l'égard de la reine d'Ecosse



devenoit une cruauté pour les Anglois, ses sujets. Il appuya sur ce que, si c'étoit une injustice de refuser l'exécution de la loi à un seul citoyen, cette injustice devenoit encore plus criante faite à tout le corps de la nation, qui demandoit instamment ce gage de ses soins, & qui regarderoit le libre cours qu'elle laisseroit ici à la justice comme une preuve de sa tendresse maternelle.

Tous les souverains de l'Europe étoient surpris de la conduite d'Elisabeth, qui flétrissoit la dignité royale aux yeux des peuples, avilissoit le diadème, & ravaloit indignement les droits dus à une reine. Presque tous les ambassadeurs à la cour d'Angleterre firent les représentations les plus sérieuses, ils eurent recours aux prières, aux menaces; Henri III, lui même, quoiqu'ennemi des Guises, s'intéressa dans l'affaire de cette princesse infortunée. Ces intercessions ne produisirent aucun effet, & Elisabeth persista dans sa résolution, & méprisa même la colère du roi Jacques. Ce monarque, quelqu'indifférent qu'il ait été jusqu'alors aux malheurs de sa mère, prit cependant à la fin sa cause en main. L'Angleterre chercha en vain à apaiser sa colère, en déclarant publiquement que la sentence prononcée contre Marie ne nuisoit ni à sa gloire ni aux droits de son fils sur ce royaume. L'idée de voir périr sa mère sur l'échafaud l'emporta dans son esprit sur toutes les autres considérations. La fierté de la nation Ecoissoise fut revoltée de cette conduite d'Elisabeth. Les grands s'assemblèrent & sommèrent le roi de ne pas souffrir l'insulte qu'on faisoit à sa

famille, & d'empêcher de tout son pouvoir, ou de venger la mort de Marie. Douglas, ambassadeur de Jacques à Londres ne pouvant rien obtenir de la reine, le roi envoya le chevalier Keith à son secours, & ce dernier n'ayant pas eu plus de succès, il écrivit de sa propre main à Elisabeth, la menaça de rompre avec elle, & d'agir en fils prêt à venger, au péril de sa vie & de sa couronne, l'injure faite à sa mère. Elisabeth fut si outrée de cette lettre menaçante, qu'elle avoit déjà résolu de chasser les ambassadeurs de Jacques VI. de son royaume. Mais ses ministres, qui étoient allarmés des préparatifs de guerre que faisoit le roi, engagèrent la reine à lui répondre avec modération. Elle promit donc d'écouter ses propositions, & de différer en attendant l'exécution de la sentence.

Cependant cette sentence fut proclamée, & Elisabeth n'oublia pas de publier en même tems que le parlement l'avoit forcée à prononcer un arrêt aussi sévère. Deux députés furent chargés de notifier à Marie la sentence rendue contre elle. Elle les reçut avec un espèce de transport. „La mort, dit-elle, qui va terminer le cours de mes malheurs doit me paroître bien venuë. Je suis fière de ce que les protestans demandent mon sang, & je meurs martyre de la religion catholique.”

On cessa dès ce moment de la traiter en reine. L'on ôta le dais de sa chambre d'audience. Pawlet, à la garde du quel elle étoit confiée, s'approchoit de sa personne, sans aucune marque de respect, & parut même



couvert en sa présence. Marie écrivit pour la dernière fois à Elisabeth, non afin de tenter la moindre sollicitation pour sa vie, mais uniquement dans la vue de lui demander quelques graces. Sa première requête fut qu'on transportât ses restes en France pour y être déposés en terre sainte à côté de ceux de sa mère; la seconde qu'on permit à ses domestiques d'être présens à son exécution, afin de pouvoir rendre témoignage de sa persévérance dans la religion catholique, & de se retirer ensuite en France avec les petits legs qu'elle leur avoit faits par son testament; enfin elle souhaita d'avoir un prêtre catholique pour la préparer à la mort & à l'éternité. Elle conjura Elisabeth de lui accorder ces faveurs au nom du roi Henri VII. leur ancêtre commun, au nom de Jesus Christ & de leur parenté, & elle la pria de l'assurer par quelques mots de sa propres main, qu'elle consentoit à ses demandes. Elisabeth ne lui répondit pas, parcequ'elle crut avoir des raisons très valables de rejeter ses prières. On offrit à Marie un ministre protestant qu'elle refusa, préférant de se préparer elle même à la mort, sans le secours d'aucun ecclésiastique.

Jacques envoya de nouveaux ambassadeurs à Londres, promit de garantir toutes les conspirations qui pourroient se tramer à l'avenir de l'aveu de sa mère, & offrit de donner des otages. Elisabeth eut peut-être accepté ces propositions, si Gray, l'un des ambassadeurs, n'avoit trompé son roi, & engagé secrettement la reine à exécuter aussitôt que possible la sentence, en se chargeant du

soin de calmer les ressentimens de son maître, & en répétant sans cesse ce vieux proverbe: „*les morts ne peuvent point mordre.*” On parla de nouvelles conspirations, de l'arrivée d'une flotte Espagnole, d'une invasion des troupes françoises sous les ordres du duc de Guise, & d'une irruption des Ecoissois en Angleterre. Le peuple, aigri par ces nouvelles simulées, demanda d'une voix unanime, la mort de Marie comme le seul moyen de rétablir la tranquillité dans le royaume. Elisabeth signa l'arrêt de son supplice, avec ordre d'y apposer le grand sceau royal. La reine ne stipula pas à la vérité expressément qu'on devoit exécuter la sentence, mais les conseillers privés de la reine crurent être suffisamment autorisés à satisfaire les desirs secrets de leur maitresse sans une ordre plus positif, & à arranger le supplice. Marie fut exécutée dans le palais d'Elisabeth, & presque sous ses yeux, & cependant Elisabeth se tût. Les conseillers expédièrent seuls une lettre à laquelle ils mirent tous leur signature, dans laquelle ils commirent & le Shérif de la comté & les comtes de Schrewsbury & de Kent, pour veiller à ce que la sentence fut exécutée en tous points.

Ces commissaires se transportèrent le 7 Fevrier 1687 au château de Fotheringay, & annoncèrent à Marie que sa mort étoit fixée au lendemain matin. Cette reine infortunée ne donna aucun signe de douleur, mais elle protesta, en mettant la main sur une bible qui se trouva auprès d'elle, qu'elle étoit innocente de la conspiration  
de



de Babington. Elle demanda si la reine avoit acquiescé à ses prières, mais elle ne reçut aucune réponse satisfaisante. Elle supplia qu'on permit du moins à son père confesseur de l'approcher, pour la soutenir durant les dernières heures de sa vie. On eut la dureté de lui refuser cette légère faveur, & on lui offrit d'appeller le docteur Fletscher, ministre protestant. Mais le refus qu'elle fit de voir ce ministre, alluma tellement le zèle du comte de Kent, que celui ci lui dit d'un ton brusque, que sa mort feroit le salut de la religion protestante. Comme elle avoit prévu depuis longtems la difficulté de suivre les rites de sa religion, elle avoit eu la précaution de demander une hostie consacrée au pape Pie V, qu'elle en obtint, & qu'elle reserva pour les derniers momens de sa vie. Ses domestiques, qui avoient été témoins de ses derniers entretiens avec les commissaires, jetèrent des cris perçans, fondirent en larmes, & tombèrent aux genoux de Marie, qui chercha à les consoler.

Dèsque les ministres, chargés de lui annoncer sa mort prochaine, se furent retirés, elle se prosterna entourée de ses domestiques qui s'étoient jetés aux pieds de leur maitresse, remercia Dieu de ce qu'il terminoit ses maux, & pria le ciel de la soutenir dans les derniers momens de sa vie. Elle employa la plus grande partie de la soirée à mettre ses affaires en ordre, & elle écrivit elle même son testament. Elle distribua entre ses domestiques son argent, ses bijoux & ses habits, suivant leur rang ou la fidélité de leurs services, enfin elle adressa deux lettres de congé, l'une au roi de France,



l'autre au duc de Guise, remplies des plus nobles sentimens. Elle leur recommanda de prier pour le salut de son ame, & d'avoir soin de ses domestiques. Elle soupa sobrement comme à l'ordinaire; elle parla non seulement sans agitation, mais même avec un calme admirable; elle but à la santé de chacun de ses serviteurs, & leur demanda pardon des mortifications qu'elle avoit pu leur faire effuyer. Ils burent tous à sa santé, en se jetant à ses genoux, & suffoqués par leurs sanglots lui demandèrent le pardon de leurs fautes. Elle se mit au lit à son ordinaire, & dormit paisiblement quelques heures. Lorsqu'elle fut éveillée, elle passa le reste de la nuit en prières, & lorsque le Shérif entra à huit heures dans son appartement, elle étoit encore prosternée dans son oratoire. Il lui annonça que l'heure étoit venue. Elle se leva aussitôt, & dit qu'elle étoit prête. Après avoir dit adieu à ses femmes, elle s'avança vers le lieu du supplice d'un air calme & majestueux, s'appuyant sur deux de ses gardes. Elle avoit mis un riche habit de velours noir, qu'elle avoit porté autrefois aux grands jours de fête. Autour de son cou étoit attaché un *agnus Dei* à une chaîne d'or, son rosaire étoit suspendu à la ceinture, & elle avoit à la main un crucifix d'ivoire. Les deux comtes & les principaux gentilshommes du voisinage vinrent la recevoir au bas de l'escalier. Marie y rencontra aussi le chevalier Melvil, maître de sa maison, qu'on avoit éloigné de sa présence, depuis quelques semaines, mais auquel on avoit permis de venir lui faire ses derniers adieux. Il se précipita aux pieds de la reine, se



tordit les mains, déplora son malheur, & le triste sort qui lui étoit réservé d'annoncer la funeste nouvelle de la mort de la reine en Ecosse. „Cesse, lui dit-elle, „cesse tes gémissemens, bon & fidelle Melvil, réjouis „toi plutôt: tu vas voir arriver enfin la terme des mal- „heurs de Marie Stuart, & elle finit sa carrière de la „manière dont elle s'est attendue depuis longtems à la „finir. Dis à mes sujets que je meurs inébranlable dans „ma religion, & inaltérablement attachée à l'Ecosse & „à la France. Dis à mon fils qu'ils se souviennent de sa „mère, dis lui que je n'ai rien fait qui pût porter pré- „judice à son royaume, à ses droits & à sa dignité „royale. Que le ciel pardonne ma mort à tous ceux „qui ont cherché à s'assouvir de mon sang innocent. „Alors laissant un libre cours à ses larmes, elle se „pencha vers Melvil encore à ses genoux, l'embrassa & „lui dit: Adieu, adieu, encore une fois, bon Melvil, „ta reine se recommande à tes prières.”

Marie n'obtint qu'avec beaucoup de difficulté & après de grandes supplications, des deux comtes, que Melvil, trois de ses domestiques, & deux de ses femmes pourroient l'accompagner à l'échafaud, parce qu'on craignoit leurs cris & quelqu'acte de superstition de la part de ces serviteurs catholiques. Le comte de Kent fut longtems inexorable sur cet article, quoique Marie lui représentât que la décence même exigeoit que quelqu'une de ses femmes l'accompagnât, & qu'il étoit impossible que la reine Elisabeth eût donné des ordres si sévères, Marie; qui n'avoit éprouvé aucune altération



à la nouvelle de sa mort, fut profondément affectée de la dureté du Comte, & s'écria dans le sentiment de son ancienne dignité: „Je suis cousine de votre reine, „descendue de Henri VII. comme elle, veuve d'un roi „de France, & reine couronnée d'Ecosse.” Cette noble fierté fit effet, & le comte n'osa s'opposer plus longtemps à sa juste demande,

L'échafaud étoit dressé dans la même salle où elle avoit été jugée, & qui étoit remplie de spectateurs. Il étoit tendu de noir, ainsi que la chaise, le coussin & le bloc. La reine y monta avec un air de satisfaction, fit le signe de la croix, & alla s'asseoir sur la chaise. On relut encore à haute voix l'ordre pour l'exécution, elle ne parut y donner aucune attention, & conserva toujours son maintien paisible. Alors le docteur Fletscher, doyen de Peterborough, s'approcha pour prier avec elle. Mais la reine déclara d'abord qu'elle ne pouvoit ni écouter ses prières, ni les approuver tacitement; elle se mit donc à genoux, & recita une prière latine. Le Doyen continuoit cependant toujours à prier, quoique la reine lui assurât à plusieurs reprises que ses prières étoient très inutiles, & lui déclarât qu'elle venoit sur cet échafaud répandre son sang pour la défense de la foi.

Les prières du doyen étoient non seulement inutiles, elles étoient encore des outrages sanglans pour l'infortunée Marie, qu'on affectoit d'insulter même sur le bord de la tombe. Fletscher lui dit qu'Elisabeth lui prouvoit



dans ce moment le tendre intérêt qu'elle prenoit à son salut, puisque, malgré le chatiment qu'elle lui avoit infligé avec tant de justice pour tous ses crimes, Elisabeth n'en étoit pas moins attentive à se servir de tous les moyens possibles pour sauver son ame, & l'avoit député, lui Flescher, pour travailler à sa conversion: „Le bras de la mort est déjà étendu sur vous, la coignée est à la racine de l'arbre, le souverain juge vous attend sur son trône, le livre de votre vie est ouvert, „ Sans une prompte conversion, vous serez plongée dans „ quelques instans au fond de cet abîme de ténèbres, où „ il y a des pleurs & des grincemens de dents.” Marie chercha à plusieurs reprises à l'interrompre, mais en vain; il ne se tint que lorsque les deux comtes lui imposèrent silence. Cependant l'illustre criminelle avoit mis le tems à profit, pour prier Dieu suivant le rit de son église, & en tenant toujours le crucifix en main. Le comte de Kent se moqua de sa dévotion, & l'exhorta à n'avoir pas Jesus Christ dans les mains, mais dans le coeur. Marie l'assura que son coeur étoit pénétré d'amour pour son sauveur. Elle fit sa dernière prière en Anglois. Elle y recommanda à l'assistance céleste l'église catholique opprimée, elle adressa à Dieu des vœux ardens pour le bonheur de son fils, & pria le ciel de répandre sur Elisabeth de longues prospérités. Puis elle baisa le crucifix, le leva en l'air, & s'écria: „o Jesus, étends vers moi les bras de ta „ miséricorde, ainsi que tes bras ont été étendus sur



„la croix. Reçois moi dans ta grâce, & pardonne-moi mes péchés.”

Après avoir prononcé cette prière, elle se déshabilla à l'aide de ses deux femmes. Un des exécuteurs voulut aussi prêter sa main à cette préparation, mais elle lui ordonna de se retirer. Elle se rappella dans ce moment qu'elle avoit été reine de deux royaumes, qu'elle avoit captivé jadis tous les coeurs par sa beauté, & fait l'admiration de l'Europe entière, & comparant son ancien rang avec sa situation présente, elle dit en fouriant, qu'elle n'étoit pas accoutumée à se déshabiller devant tant de monde, ni à se servir de tels valets de chambre. Cependant elle s'offrit bientôt à tous les regards, dépouillée de ses vêtemens. Ses domestiques ne purent soutenir ce spectacle déchirant, & firent retentir la salle de leurs cris de douleur. Mais leur maîtresse se retourna de leur côté, & leur mit le doigt sur la bouche pour leur faire signe de garder le silence, elle leur donna ensuite sa bénédiction, & leur dit de prier pour elle. Une de ses femmes de chambre lui ayant couvert les yeux d'un mouchoir, elle s'agenouilla, plaça elle même sa tête sur le billot, & pendant qu'un des bourreaux lui tenoit la main, l'autre lui enleva la tête en deux coups, puis saisissant par les cheveux cette tête ensanglantée & palpitante encore, il la présenta à l'assemblée. Le doyen de Peterborough eut la barbarie de s'écrier: *ainsi périrent les ennemis d'Elisabeth.* Un seul homme dans toute



l'assemblée, le comte de Kent, lui répondit *Amen*. Aucune de ses femmes n'eut la permission d'approcher de son cadavre, qu'on porta dans la salle prochaine, on il resta pendant plusieurs jours couvert d'un vieux drap qui servoit à une table de billard. Ensuite on le transporta par ordre d'Elisabeth, avec toute la pompe royale dans l'église cathédrale de Peterborough, mais lorsque Jacques VI. monta sur le trône d'Angleterre, il fit transférer le corps de sa mère dans l'abbaye de Westminster, où on le déposa au milieu des rois & des reines d'Angleterre. Le billot sur lequel on avoit tranché la tête à la reine, ainsi que l'échafaud & tout ce qui avoit été teint de son sang, fut réduit en cendres.

Ainsi mourut dans la quarante sixième année de son âge, & la dix-neuvième de sa détention en Angleterre, Marie Stuart. La condescendance pour les foiblesses humaines doit nous engager à jeter un voile sur ses fautes, & à les attribuer moins à son caractère qu'aux circonstances critiques où elle se trouvoit. Ses malheurs & par leur excès & par leur durée, surpassent de beaucoup toutes ces fictions tragiques que l'imagination enfante pour exciter notre pitié. Mettons dans la balance & les infortunes de Marie & les circonstances où elle fut placée, & dès lors nous oublierons ses foiblesses pour ne donner que des larmes à son triste sort.

La figure de Marie mérite assurément que nous nous arrêtions quelques instans à en faire le portrait



car tous les historiens contemporains s'accordent à donner la reine d'Ecosse l'air de la plus grande beauté & la taille la plus avantageuse qui puissent se rencontrer dans une créature humaine. Ses cheveux étoient noirs, quoique, suivant la mode de ces tems, elle portât souvent des cheveux empruntés, & de différentes couleurs. Elle avoit des yeux d'un gris rembruni, un très beau teint, des mains blanches & délicates, des bras faits au tour & de petits pieds. Sa taille étoit au dessus de la moyenne & majestueuse. Tous ses mouvemens étoit accompagnés de grace, soit qu'elle marchât, qu'elle dansât, ou qu'elle montât à cheval. Elle excelloit à jouer du luth, & chantoit supérieurement. Vers la fin de sa vie elle prit de l'embonpoint. Sa longue prison & l'humidité des maisons où on l'avoit tenue renfermée lui avoient donné des rhumatismes, & même un commencement de paralysie. Ses cheveux étoient devenus tout gris par la continuité de ses malheurs & de ses peines. Brantome dit de cette princesse: „personne ne pouvoit la voir sans être épris d'admiration & d'amour, & personne ne lira son histoire sans être pénétré de douleur.”

Elisabeth affecta la plus grande surprise en apprenant la mort de Marie. Elle resta immobile d'étonnement & muette d'effroi pendant plusieurs minutes. Puis elle se répandit en regrets & en gémissemens, prit des habits de deuil, & pour jouer la comédie jusqu'au bout, elle soutint qu'on avoit exécuté la reine d'Ecosse



fans sa participation, & fans même qu'elle en eut connoissance. Elle bannit de la cour quelqu'uns de ses plus intimes ministres, & maltraita extrêmement Burleigh; Davison, homme doué de très grands talens & d'une façon de penser noble & généreuse, qui avoit expédié l'ordre de la mort de Marie, fut emprisonné à la Tour où il traina, pendant plusieurs années, la plus triste existence. On lui rendit enfin sa liberté, après l'avoir condamné à payer une amende pécuniaire très considérable, qui le réduisit à l'indigence.

Elisabeth ne joua cet indigne rôle que pour appaiser le roi Jacques & les Ecoffois, mais la fureur & du roi & du peuple étoit à son comble. On défendit à l'ambassadeur qu'Elisabeth envoya au roi avec une lettre de condoléance, d'entrer dans le royaume. On ne respiroit que vengeance, & quelques courtisans ayant pris le grand deuil, le lord Sinclair parut à la cour, armé de toutes pièces, & dit que c'étoit là le deuil qu'il falloit prendre pour la reine. Jacques refusa d'écouter l'apologie qu'Elisabeth voulut faire de sa conduite, jusqu'à ce que Leicester lui eut écrit une lettre, tandis que Walsingham correspondoit avec Maitland, ministre d'état Ecoffois. On avoit réuni & développé dans ces lettres avec toute l'adresse de la politique, les motifs de crainte & d'espérance les plus propres à faire impression sur l'esprit du roi, & à l'engager à vivre en bonne intelligence avec Elisabeth. On y observoit que le roi risquoit de ruiner entièrement son país, en attaquant l'Angleterre bien plus puissante que l'Ecosse;



On y fixoit l'attention de Jacques sur l'impossibilité de tirer aucun appui de la France, & sur le danger d'implorer le secours de l'Espagne, puisque Philippe avoit déjà cherché une fois à faire valoir ses droits sur la couronne d'Angleterre. On lui fit sentir qu'il y auroit de l'imprudence à attaquer un royaume dont le sceptre lui étoit un jour réservé, puisqu'il perdrait par là toutes ses prérogatives, la nation ayant unanimement souhaité la mort de sa mère. Ces considérations engagèrent les Ecoïlois à ne pas prendre les armes, & leur amitié avec l'Angleterre se renoua peu à peu.

Cette amitié étoit très nécessaire à Elisabeth dans les circonstances où elle se trouvoit alors, car Philippe employoit, depuis trois ans, tous les trésors du nouveau monde à faire d'immenses préparatifs de guerre. Quoiqu'il n'eût pas fait connoître ses projets, cependant toute l'Europe étoit persuadée qu'il se préparoit à fondre sur l'Angleterre. En effet ce monarque ne se proposoit pas de faire une simple invasion dans ce royaume, mais il vouloit le conquérir entièrement. Il sentoit combien un traité avec l'Ecoïse seroit favorable à ses projets, il caressa donc beaucoup le roi Jacques, l'exhorta à venger la mort de sa mère, promit de partager avec lui les conquêtes qu'il feroit sur l'Angleterre, & de lui donner en mariage l'infante Isabelle, sa fille. On envoya en Ecoïse une foule de prêtres catholiques & d'émisaires Espagnols pour soulever ceux qui professoient leur foi, & les gagner soit par le crucifix, soit par argent, soit par des promesses.



En effet il se forma bientôt un puissant parti en Ecoſſe, qui ſe déclara ouvertement pour l'Eſpagne; & quelques nobles, à la tête deſquels étoit le lord Maxwell armoient déjà leurs vaſſaux, l'orsqu'Elifabeth ſ'oppoſa de tout ſon pouvoir aux progrès de cette faction. Elle promit à Jacques de faire ratifier par le parlement la validité de ſes droits à la couronne d'Angleterre. & lui offrit une penſion conſidérable du tréſor royal & une part au gouvernement. Jacques, ſans ſe fier beaucoup aux promeſſes de la reine, crut cependant qu'il étoit de ſon intérêt de ſe déclarer contre l'Eſpagne. Il refuſa d'admettre en ſa préſence le nonce du Pape qui venoit d'arriver, fit arrêter l'agent du duc de Parme, chaſſa du royaume les prêtres Eſpagnols, marcha en perſonné contre Maxwell, diſſipa ſon parti, & le fit priſonnier. Enſuite il raffembla tous les nobles de ſon royaume, leur déclara ſon alliance avec l'Angleterre, & le deſſein qu'il avoit formé d'agir de concert avec Elifabeth contre l'ennemi de la foi proteſtante, alléguant pour raiſon qu'il ne pouvoit attendre d'autre faveur de Philippe que celle que Polyphème accorda à Ulyſſe, c'eſt qu'après avoir dévoré tous ſes compagnons, il le mangeroit le dernier.

Elifabeth ſe borna à faire des préparatifs pour la ſimple offenſive. Elle envoya auſſi Drake avec une flotte de trente galères contre les Eſpagnols, pour les inquiéter de toute manière. Dans cette eſcadre il n'y avoit que quatre vaiſſeaux de la reine, les autres avoient été équipés par des marchands de Londres, dans



l'espérance de faire un large butin sur les ennemis, l'amiral Anglois fit route vers Cadix, & brula dans ce port plus de cent vaisseaux chargés de munitions & de vivres pour la flotte qui devoient partir pour Lisbonne, parmi lesquels se trouvoient deux riches galions dont il s'empara après cette expédition. Drake fit voile vers le cap St. Vincent, prit d'assaut le château bâti sur ce promontoire, & insulta Lisbonne même, qui étoit alors la ville la plus importante de toute la monarchie Espagnole. Quoique ces opérations fussent très de sa vantageuses aux Espagnols, cependant les commercans avides qui avoient fait les fraix de l'expédition, auroient préféré des richesses réelles à l'avantage de diminuer celles de leurs ennemis. Drake, pour les satisfaire, gouverna vers les Açores, & là il surprit à son passage une riche caraque Espagnole. Dans le même tems le pavillon Anglois dominoit avec avantage sur l'autre partie de l'Océan. Cavendish, gentilhomme Anglois, avoit armé trois vaisseaux à ses fraix, il parcourut avec cette petite flotte les côtes du Pérou, du Chili & du Mexique, mit plusieurs villes à contribution sous peine du feu, s'empara de dix neuf vaisseaux ennemis, & retourna en Angleterre, après avoir fait le tour du monde. Il remonta comme en triomphe la Tamise, accompagné de la musique & des cris de joie du peuple; ses soldats & ses matelors étoient tous vêtus d'étoffes de soie; les voiles du petit mât étoient de damas, ceux du grand, de drap d'or. Sa prise fut estimée la plus riche qui eût été



jamais amenée en Angleterre. Le succès de son entreprise enflamma le courage des matelots Anglois, & retarda d'une année entière l'exécution du projet de Philippe.

Cependant ce monarque étoit bien éloigné d'y renoncer tout à fait. Il ne pouvoit espérer de soumettre les Pays-Bas qu'après avoir conquis l'Angleterre qui les soutenoit si vigoureusement. Il lui sembloit facile d'envahir un pays qui n'étoit défendu par aucune forteresse, & qui n'avoit que des soldats mal disciplinés, avec une flotte aussi considérable que la sienne & la meilleure armée de terre de l'Europe. Il ne s'agissoit que de gagner un combat, ensuite il comptoit faire une descente dans le païs, & disperser les troupes Angloises mal exercées, & dès lors le royaume étoit entre ses mains; sa vengeance contre Elisabeth étoit assouvie, son ambition, satisfaite, son zèle pour la religion, contenté, car son plus ardent desir étoit de détruire entièrement le parti protestant, & il sembloit s'accomplir toujours de plus en plus. En Espagne & en Portugal l'inquisition avoit dissipé tous les protestans; en France la St. Barthelemi & ses suites les avoient détruits; en Allemagne leur situation étoit très critique, à cause que les catholiques formoient toujours le parti dominant. Ainsi le sort de la religion protestante, destinée à éclairer les nations catholiques & l'univers entier, dépendoit uniquement du succès de cette grande entreprise. Dès que les états d'Elisabeth étoient envahis, la réduction des Pays-Bas devenoit infaillible, & dès lors rien ne



s'opposoit plus aux projets de ces rois gouvernés par des prêtres fanatiques. Les circonstances étoient très favorables à Philippe. On avoit conclu une trêve avec les Turcs; la France étoit déchirée par des dissensions intestines; le pape soutenoit naturellement de tout son pouvoir toutes les entreprises qui tendoient à détruire la religion protestante, & l'empire étoit entre les mains du proche parent de Philippe.

On étoit occupé dans tous les ports de l'Espagne, du Portugal, de Naples & de la Sicile à acheter des agrès en très grande quantité, à rassembler des provisions de bouche, & à bâtir d'immenses vaisseaux de guerre. L'Europe n'avoit jamais vu de flotte aussi formidable que celle là. Aussi la nomma-t-on *l'invincible Armada*. Elle étoit composée de 130 vaisseaux de guerre & de 30 vaisseaux de munition; elle portoit à bord 20,000 Soldats, 8456 matelots, 2088 galériens, 2690 pièces de canon, & elle étoit approvisionnée pour six mois. L'élite de la noblesse Espagnole & Italienne, ou s'embarqua sur cette flotte, ou alla servir dans les Pays-Bas sous les ordres du duc de Parme. Cet habile général faisoit construire sans relâche des bateaux plats pour transporter en Angleterre son armée victorieuse, composée de 34000 hommes, & fière de servir sous une bannière consacrée par le pape.

L'Angleterre rassembla toutes ses forces pour détourner l'orage terrible qui la menaçoit. Sa marine n'étoit pas encore fort considérable dans ces tems là. Elle



n'étoit en général que de 28 vaisseaux de guerre, tant grands que petits. Les plus forts égaloient à peine nos plus grandes frégates. Il n'y avoit dans tout le royaume que 14000 matelots. Toutes les villes commerçantes furent sommées de fournir des vaisseaux pour grossir la flotte qui devoit défendre leur liberté & leur religion. Elles signalèrent leur zèle & leur activité dans cette occasion. Londres devoit fournir, d'après la répartition qu'on avoit faite, quinze vaisseaux de guerre. Elle en équipa trente. La noblesse rassembla des sommes très considérables, & paya seul le frêt & l'armement de 43 vaisseaux. Tout l'argent que la reine demandoit lui fut prêté avec plaisir par tous ceux à qui elle s'adressoit. Mais les troupes de terre, quoique supérieures en nombre à celles des ennemis de l'Angleterre, étoient cependant inférieures du côté de la discipline & de l'expérience, aux troupes Espagnoles. On partagea une armée de 20,000 hommes en différens corps, le long des côtes méridionales de l'Angleterre, avec ordre de se replier, s'ils ne pouvoient empêcher le débarquement des ennemis, & de dévaster tout le pays aux environs. Un autre corps de 23,000 hommes étoit chargé de couvrir la capitale, & l'armée principale, composée de 36,000 hommes & destinée à la garde de la personne de la reine, devoit se porter partout où l'ennemi paroîtroit. Les princes protestans d'Allemagne & la Suède étoient hors d'état de servir Elisabeth, & ne pouvoient faire que des vœux en sa faveur. Le secours que le Danemarck lui fournit consistoit à rete-



nit dans le port les vaisseaux que les Espagnols avoient achetés ou loués, & les villes anféatiques, alors peu amies de l'Angleterre, lui rendirent cependant un service pareil, en retardant l'armement des vaisseaux de transport que Philippe y faisoit construire, jusqu'au moment où ils ne purent plus y étre utiles. Mais Elisabeth mettoit principalement sa confiance sur ses sujets, dont elle cherchoit à enflammer le courage par tous les moyens que la raison & la politique lui fournissoient. On monroit aux Anglois la ruine de la religion protestante, attachée aux succès des Espagnols, on leur dépeignoit la tyrannie de Philippe, les horreurs que sa nation avoit commises en Amérique, les fureurs du fanatisme de prêtres, les supplices effrayans de l'inquisition. On répandit dans le public la liste des chaines & des autres instrumens de torture dont on disoit que la flotte étoit chargée. On vendoit des estampes qui représentoient les buchers sur lesquels on bruloit les hérétiques & les souffrances les plus cruelles de la question. La reine elle même se rendit à cheval au camp de Tilbury, assembla son armée, parcourut les rangs & les encouragea à défendre avec vigueur la religion & la patrie \*), „Mes chers sujets, „leur dit elle, quelqu'uns d'entre notre peuple m'ont „averti de ne pas confier la garde de notre personne „à une multitude armée, dans la crainte de quelque „perfidie, mais je vous proteste que j'ai une entière

---

\*) Ce discours se trouve dans l'original à l'explication de l'estampe No. 4. *Note du Trad.*

„con-



„ confiance en mes chers & fidelles fujets. Que les ty-  
„ rans craignent. J'ai toujours été convaincue, & je me  
„ suis toujours conduite de manière qu'après Dieu je  
„ puis placer ma sauve-garde dans l'amour de mon  
„ peuple. Je suis donc venue ici parmi vous, non pour  
„ me distraire ou m'amuser, mais résolue à vivre ou à  
„ mourir avec vous tous dans la plus grande chaleur du  
„ combat, & à sacrifier ma gloire, ma couronne & ma  
„ vie pour mon Dieu, mon royaume & mon peuple.  
„ Je le fais, mon bras n'est que le bras d'une foible  
„ femme, mais j'ai le coeur d'une reine & d'une reine  
„ d'Angleterre. Je vois avec mépris l'Espagne, Parme  
„ ou quelqu'autre puissance que ce soit menacer d'enva-  
„ hir mon royaume; plutôt qu'un semblable deshonneur  
„ m'arrive, je prendrai moi-même les armes. Je serai  
„ votre général, votre juge & le rémunérateur de votre  
„ courage: je lis dans vos yeux la valeur qui vous ani-  
„ me, & je vous donne ma parole royale que votre bra-  
„ voure sera récompensée. Ce discours enflamma tous  
les esprits, & les soldats promirent de mourir avec joie  
pour la défense d'une princesse aussi héroïque & d'une  
aussi bonne cause. La conduite d'Elisabeth à l'égard  
des catholiques dans une situation aussi critique fut très  
modérée. Elle rejera les conseils imprudens qu'on lui  
donnoit de les traiter en ennemis déclarés de sa per-  
sonne, & de s'assurer même de leurs chefs, quoiqu'elle  
eût aisément trouvé des prétextes de le faire, si elle l'eut  
voulu. Cette clémence de sa part, jointe à l'amour de  
la patrie, étouffa toutes les sémences du fanatisme, &  
les catholiques, touchés de ces ménagemens, montrè-



rent la plus grande ardeur pour la défense commune. Plusieurs gentilshomme de cette communion servirent volontaires sur la flotte ou dans l'amrée; d'autres s'empresèrent d'animer leurs fermiers, leurs vassaux & leurs voisins à la défense de leur pays, d'autres enfin équipèrent des vaisseaux à leurs frais, & en laissèrent généreusement le commandement à des protestans.

L'invincible Armada se dispoit à mettre à la voile, lorsque le grand-Amiral, le marquis de Santa-Cruz, officier de marine qui réunissoit l'expérience aux plus grands talens, mourut subitement. Par une suite de la même fatalité, son successeur, le duc de Paliano, eut le même sort au bout de quelques jours. Alors le duc de Medina Sidonia, dont le mérite militaire & les connoissances en fait de marine étoient presque nulles, fut chargé de commander la flotte dont ces divers accidens retardèrent le départ. Enfin elle partit le 20 Mai du port de Lisbonne, mais elle fut assaillie dès le lendemain d'une violente tempête qui jeta les vaisseaux l'un contre l'autre. Plusieurs coulèrent à fond, d'autres furent endommagés, enfin la flotte fut obligée de rentrer dans le port pour être radoubée. Au bout de six semaines elle fut en état de remettre à voile. Elle devoit, d'après les ordres de Philippe, ferrer les côtes de France, négliger tous les petits avantages, même les avantages plus considérables qui pourroient faire perdre du tems, éviter de livrer bataille aux Anglois & n'être occupée que de l'objet principal de cette expédition. Cet objet étoit de s'avancer le long des côtes de Flandres, pour se joindre au duc de Parme, & de faire ensuite voile



vers la Tamise avec toutes leurs forces réunies. Les circonstances ne favorisèrent pas la réussite de ce plan d'ailleurs très bien concerté. La flotte Angloise, commandée par le lord Effingham, étoit à la rade de Plymouth. Elisabeth, qui croyoit que la flotte Espagnole étoit totalement ruinée, & que Philippe étoit hors d'état d'entreprendre quelque chose cette année, donna ordre à son grand-Amiral de désarmer les vaisseaux & de congédier les matelots. Mais Effingham, plus prudent, tarda à exécuter cet ordre. En attendant l'Armada s'approcha de l'Angleterre. L'Amiral Espagnol, trompé par le faux rapport d'un pêcheur Anglois que les ennemis avoient saisi, crut devoir ne pas respecter les ordres de son maître, parcequ'il se flattoit de détruire entièrement la flotte Angloise dans le port de Plymouth. Il dirigea donc sa course de ce côté, & il approchoit du continent, lorsque le soleil se coucha.

La ruine de la flotte Angloise sembloit inévitable, puisque celle-ci n'attendoit plus d'ennemi. Un pirate Ecoffois apperçut la flotte Espagnole à l'entrée de la nuit, & en donna avis à Effingham. Celui-ci se hâta de sortir du port & de mettre ses vaisseaux en ordre. Les préparatifs étoient à peine achevés, qu'il vit déjà l'Armada s'avancer en forme de demi-lune & embrasser une distance de sept milles. Effingham s'avança de son côté en ordre de bataille, mais il ordonna à ses soldats de ne canonner la flotte ennemie qu'à une certaine distance, à cause du volume des bâtimens Espagnols, & d'attendre le reste des avantages que leur offriroient les tempêtes & les autres accidens de mer. On s'apperçut



bientôt de la sagesse de ce plan. Le feu prit à un grand vaisseau Espagnol à bord duquel se trouvoit une partie de la caisse militaire, & le grand galion d'Andaloufie fut démâté. Alors le fameux Drake, qui avoit fait le tour du monde, & qui commandoit en qualité de Vice-Amiral une partie de la flotte, attaqua de plus près ces deux bâtimens & les prit. L'Amiral Espagnol renonça à son projet, & défila le long des côtes de France, pour aller en Flandres. Mais les Anglois tombèrent sur les Espagnols dans leur retraite, & ne cessèrent de tirer sur leurs vaisseaux, dont la masse énorme ne les effrayoit plus. Desqu'on remarqua sur les côtes d'Angleterre que la flotte poursuivoit les ennemis avec tant de succès, on vit sortir précipitamment de tous les ports les vaisseaux équipés par des particuliers, pour se joindre à la flotte royale, qui fut bientôt composée de quarante voiles.

Cependant l'Armada étoit parvenue dans sa déroute jusqu'à Calais, où elle jeta l'ancre, dans l'attente que le duc de Parme, qui étoit instruit de son approche, se mettroit en mer, & la joindroit avec ses forces au moyen des bateaux qu'il avoit fait construire. L'Amiral Anglois, pour la chasser du port, fit remplir huit petits vaisseaux de matières combustibles, & les envoya ensuite dans le milieu même de la flotte ennemie. Les Espagnols, saisis d'effroi, poussèrent des cris perçans, se hâtèrent de couper les cables, & prirent la fuite dans le plus grand désordre, & avec la dernière précipitation. Les Anglois favorisés par le vent, la marée & la connoissance des côtes, tombèrent sur la flotte Espagnole, & sans compter le dommage qu'ils firent à une grande partie



des vaisseaux, il y en eut douze de brulés ou de coulés à fond. Cependant les Espagnols se défendirent avec courage. Le capitaine d'un de leurs vaisseaux déjà à demi fracassé voulut se rendre, un des officiers subalternes le tua à l'instant, & aussitôt le frère du capitaine poignarda le meurtrier. Le vaisseau coula à fond au milieu de cette scène sanglante, & quelques-uns des soldats qui se sauvèrent, racontèrent le fait. L'amour de la gloire fit commettre à l'intrépide Drake une faute essentielle. Son vaisseau étoit le premier dans l'attaque nocturne, & Effingham avoit ordonné que son bâtiment seroit le seul sur lequel on allumeroit les lanternes. Drake négligea d'exécuter cet ordre dans l'espérance de surprendre à la faveur des ténèbres le vaisseau du grand-Amiral Espagnol. Les lanternes étoit allumées sur le vaisseau de Medina, & Effingham, qui supposa que c'étoit celui de Drake, s'en approcha sans crainte. Tout à coup l'Amiral se trouva au milieu des ennemis, seul & sans secours. Il échappa à grand' peine & il perdit beaucoup de tems à se tirer du danger, circonstance qui nuisit infiniment aux succès que les Anglois eurent dans cette nuit fameuse destinée à ruiner entièrement les Espagnols. Ces derniers, mis en dérouté, risquèrent d'échouer contre les bancs de sable de la Zélande, mais il s'éleva tout à coup un vent qui sauva les vaisseaux dispersés. Les affaires prirent alors une tournure toute différente. Le duc de Parme, dont les bâtimens étoient bons pour le transport mais non pour le combat, refusa d'exposer sa belle armée à un danger évident, surtout depuis que



les Anglois avoient obtenu l'avantage, & s'étoient joints à l'escadre Hollandoise pour bloquer les ports de la Flandre. La plus grande partie de la flotte Espagnole étoit détruite, tandisque les Anglois n'avoient perdu qu'un seul petit bâtiment.

Les Espagnols ne pouvoient plus tenter, dans l'état actuel de leur flotte, de nouvelles entreprises, & il ne leur restoit d'autre parti à prendre que de se retirer. Des vents contraires & la crainte d'éprouver des pertes encore plus considérables, s'ils s'engageoient de nouveau avec les Anglois, portèrent le duc de Medina Sidonia à éviter le détroit de Calais, & à faire plutôt le tour de l'Ecosse. Aussitôt la flotte Angloise se sépara en deux escadres. L'Amiral Seymour se joignit à la flotte Hollandoise, & resta en arrière pour observer les démarches du duc de Parme; Essingham au contraire ne perdit pas un instant la flotte ennemie de vue, la poursuivit dans sa fuite, & la harcela sans relâche. Le grand Amiral Espagnol étoit déjà résolu à se rendre à discrétion, mais son confesseur l'en détourna. Cependant les Anglois l'auroient bien forcé à cette démarche, si les munitions de guerre ne leur avoient pas manqué par la négligence du gouvernement, lorsque la flotte avoit été approvisionnée, ce qui les obligea à interrompre la chasse, & à se retirer. La flotte Espagnole faisoit toujours voile du côté du Nord, lorsque tout à coup une violente tempête l'assaillit près des îles Orcades. Les vaisseaux avoient déjà perdu leurs ancres, ils furent par conséquent contraints de tenir la mer. Ils se ferrèrent l'un contre l'autre, & cette fausse précaution augmenta le danger.



L'agitation des vagues les choquoit si terriblement les uns contre les autres, que souvent le plus foible des deux couloit à fond. Il y en eut qui, pour diminuer leur charge, jetèrent à la mer tout le bagage dont ils pouvoient se passer à la rigueur, même les chevaux & les mulets. Les matelots Espagnols se trouvoient dans une mer inconnue, d'ailleurs ils n'étoient pas accoutumés à gouverner des batimens aussi lourds, ils les abandonnerent donc à la fureur de l'orage qui entraîna plusieurs vaisseaux sur les côtes septentrionales de l'Ecosse & sur celles d'Irlande, où ils furent fracassés au milieu des écueils & des rochers. Les hommes qui avoient échappé aux flots furent tués sur le rivage par les Irlandois. L'Amiral eut cependant le bonheur de se sauver avec une partie de la flotte. Ces vaisseaux arriverent enfin à Biscaie dans l'état le plus triste. A l'entrée du havre le feu prit encore à deux des plus grands vaisseaux & les réduisit en cendres. La plupart des Officiers tant généraux que subalternes qui arrivèrent heureusement en Espagne, périrent de fatigue ou de chagrin peu après leur retour.

Telle fut la catastrophe pitoyable & deshonorante par où se termina ce fameux armement, qu'on avoit été trois ans à préparer, par lequel s'épuisèrent les revenus & les forces de l'Espagne, & qui tenoit depuis longtems l'Europe dans l'inquiétude. On frappa en Angleterre des médailles en mémoire de cet événement glorieux. On avoit représenté sur les unes une flotte battue des vents avec ces mots, *elle est venue, elle a vu, elle a*



*fui.* D'autres avoient l'inscription suivante *une femme a conduit cette entreprise.* (Dux femina facti.)

Philippe reçut la nouvelle de la déroute de sa flotte où tous ses projets ambitieux venoient d'échouer, avec une tranquillité simulée. Il fit plus encore: accoutumé à se rendre maître de ses mouvemens extérieurs, il se jeta à genoux pour remercier le ciel de ce que le malheur n'étoit pas plus considérable, & sur un ordre exprès de sa part, on célébra dans toute l'étendue de son royaume un jour d'actions de grâces. Cependant toute l'Espagne étoit plongée dans le deuil & la douleur. Presque toutes les familles distinguées du païs avoient des parens à pleurer. On n'entendoit que des gémiffemens. Philippe voulut même commander aux cris de la nature & du sang, & réduisit à trente jours le tems du deuil de chaque famille. Le clergé d'Espagne, qui avoit souvent béni cette sainte croisade & prédit à Philippe les plus brillans succès, fut embarrassé à expliquer la victoire que des hérétiques remportoient sur un roi si zélé pour sa foi, & afin de détourner pour l'avenir les vengéances célestes, ils redoublèrent leurs actes de pénitence par des macérations & des *auto-da fé.*

Les Anglois, enflammés par le succès, désiroient de former à leur tour des entreprises contre l'Espagne. Il se présenta bientôt une occasion favorable de recommencer les hostilités. Don Antonio, bâtard de la maison/royale de Portugal, fit valoir quelques prétentions à la couronne, & s'enfuit en Angleterre pour y chercher du secours. Un certain nombre de particu-



liers se chargèrent aussitôt d'équiper à leurs frais & dépens une flotte sur laquelle 20,000 volontaires s'enrolèrent à l'instant. La reine donna six vaisseaux de la flotte royale & 60,000 livres Sterlings, quoiqu'elle n'eut ni arrangé ni même approuvé ce plan. Les chevaliers Drake & Norris furent les conducteurs de cette expédition romanesque & assés maldigérée, dont le but étoit de conquérir un royaume étranger pour l'amour d'un aventurier. Il entroit sans doute dans cette entreprise plus de témérité que de prudence. Il n'y avoit point de proportion entre le nombre des soldats, & celui des vaisseaux & les provisions de bouche. De plus les Anglois eurent l'imprudence, au lieu d'aller droit en Portugal, de faire premièrement une descente en Espagne près de la baie de Ferrol. Là ils pillèrent quelques villes & bourgs, brulèrent une partie des vaisseaux ennemis, & défirent un corps de 3000 hommes qui vouloient s'opposer à leurs succès. Ensuite ils dirigèrent leur course vers le Portugal, où ils abordèrent à douze milles de Lisbonne. Norris se chargea de commander les troupes de terre, tandisque Drake alloit tenter de remonter le Tage, & d'attaquer la cité avec leurs forces réunies. Pendant cet intervalle, l'Espagne eut le tems de se préparer contre cette invasion. On avoit augmenté la garnison Espagnole à Lisbonne, les habitans étoient désarmés, & l'on avoit fait les chefs de la révolte. Cependant les Anglois s'emparèrent des fauxbourgs de la ville, qui étoient remplis de richesses de toute espèce, mais auxquels les soldats d'ailleurs avides de butin, ne touchèrent pas



à cause qu'on regardoit les Portugais comme des amis qu'on cherchoit à délivrer du joug des Espagnols. Mais ces fauxbourgs furent aussi les hornes des conquêtes des Anglois. Leurs munitions & leurs vivres étoient totalement épuilés. Ils n'avoient pas même un seul canon, car Drake n'avoit pu parvenir à remonter le fleuve, & il n'y avoit pas la moindre apparence que les Portugais pussent le seconder par une revolte. D'ailleurs les maladies, les fatigues & l'intempérance firent périr beaucoup de monde dans ce climat chaud; & rien ne devint plus pressant pour les Anglois que de se rembarquer le plutôt qu'il fut possible.

La dernière entreprise de la flotte Angloise fut la prise de Vigo, qu'on brula & dont on dévasta le territoire voisin, puis les Anglois retournèrent dans leur patrie. La famine régnoit dans l'armée, mais heureusement on reçut quelques soulagemens inattendus durant la route. On rencontra le comte de Cumberland avec une flotille de sept vaisseaux qu'il avoit équipée à ses fraix. Il donna quelques secours de vivres à Drake, & la flotte arriva bientôt sur les côtes de l'Angleterre. Cumberland alla croiser vers les Iles Tercères, & prit un grand nombre de vaisseaux Espagnols, dont le plus riche qui portoit pour la valeur de 100,000 livres Sterlings, après avoir échappé à tous les dangers du voyage, périt près des côtes de l'Angleterre avec toute la cargaison. Une maladie pestilentielle causa tant de ravages dans l'armée victorieuse qu'à peine y eut il assés de monde pour ramener les vaisseaux en Angleterre. Drake avoit aussi perdu dans



son expédition la moitié de ses soldats & de ses matelots.

On envoya une autre escadre de sept vaisseaux de guerre sous le commandement du lord Howard, pour épier les vaisseaux qui apportent tous les ans à Philippe les trésors du nouveau monde, & rendoient par là ce monarque si redoutable à l'Europe. Le monarque Espagnol fut instruit à tems des desseins de l'Angleterre, & envoya à la rencontre de ses gallions chargés de l'or de l'Amérique vingt & cinq vaisseaux de guerre tant grands que petits, pour leur servir de fauve-garde jusqu'en Espagne. Cette flotte attaqua la flotille des Anglois qui fut obligée de se retirer à pleines voiles. Le Vice-Amiral Grenville seul refusa de fuir. Il se battit jusqu'à ce que son vaisseau fut pris, & ce fut le premier vaisseau de guerre Anglois dont les Espagnols s'emparèrent. Cependant cette expédition ne fut pas entièrement inutile aux Anglois. Car la flotte des Indes Occidentales retenue longtems à la Havanne par la crainte d'être attaquée, partit enfin dans la mauvaise saison, & la plus grande partie de vaisseaux firent naufrage, avant de pouvoir gagner les ports d'Espagne.

Elisabeth perdit dans le même tems son favori, le comte de Leicester. L'affection de la reine pour lui ne se démentit jamais tant qu'il vecut, mais cessa entièrement, dès qu'il eut fermé les yeux, car elle fit vendre à l'enchère ses biens, ses maisons & ses meubles pour acquitter ses dettes en général ainsi que celles qu'il avoit contractées envers elle par une somme considé-



vable qu'elle lui avoit avancée. Leicester étoit un homme sans talens & d'un mauvais caractère, grand hypocrite, fondateur de plusieurs hopitaux & zélé protecteur des puritains.

Le roi Jacques VI, résolut de se marier, & porta ses vues sur la fille ainée du roi Frédéric II. de Danemark. Elisabeth, fidelle à ses anciens principes, désaprouvoit cette alliance, & ayant corrompu les ministres Ecoffois, elle croisa si artificieusement cette négociation, que le monarque Danois, impatient des délais, maria sa fille au duc de Bronswic. Jacques demanda alors la princesse Anne, fille cadette du roi. Elisabeth essaya encore de rompre ce mariage, mais sans y réussir, & le roi d'Ecosse parvint enfin à conclure les traités. La jeune reine s'embarqua pour l'Ecosse, mais elle fut jetée par une tempête dans un port de la Norwége. A peine le roi Jacques, dont l'impatience étoit extrême, eut il appris cette nouvelle, qu'il s'embarqua avec trois cent personnes, amena son épouse à Copenhague, y passa l'hyver avec elle, & conduisit enfin la nouvelle reine en triomphe dans ses états, comme pour braver Elisabeth & ses propres ministres.

La cour d'Angleterre ayant besoin d'argent, on convoqua un parlement pour obtenir des subides, mais dès l'ouverture de la première séance la reine défendit expressement, du haut de son trône, la plus légère intermission des chambres en matières d'état & de religion. Elle dit que leur seul privilége se réduisoit à la liberté de dire oui ou non sur les articles qu'on



soumettoit à leur jugement. Cependant quelques membres eurent la hardiesse de parler de la succession à la couronne. Le Chevalier Wentworth, soutenu de quelques autres membres du parlement, proposa d'adresser une humble requête à Elisabeth pour un article où le bonheur de l'état, disoit-on, étoit intéressé. On punit son audace en le mettant en prison. Wentworth fut conduit à la Tour, & trois autres membres furent mis à la prison de Fleet. Le parlement voulut présenter une requête à la reine pour demander l'élargissement de ses membres, mais les conseillers du conseil privé s'y opposèrent, en disant qu'elle savoit ce qu'elle avoit à faire, & qu'une semblable demande la porteroit plutôt à prolonger qu'à abrégier le tems de l'emprisonnement. Cet acte de despotisme fut suivi de plusieurs autres, & bien que quelques membres affrontassent le danger, & s'exprimassent avec la plus grande liberté, cependant le sénat Anglois en général se conformoit aveuglément à tous les désirs de la reine. Elle demanda des subsides très considérables, & on les lui accorda sans hésiter.

Cependant la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre continuoit toujours. Le Chevalier Walter Raleigh, qui avoit découvert la Virginie, & qui, après avoir été en grande faveur auprès de la reine, s'aperçut que son crédit commençoit à diminuer, résolut de le rétablir par quelque entreprise importante. Les possessions des Espagnols en Amérique étoient alors le but de routes les expéditions des Anglois. Raleigh équipa une flotte, & sur sa haute réputation, par-



vint à rassembler bientôt les troupes nécessaires pour la garnir. Mais la flotte qu'il commandoit fut si long-tems arrêtée dans le port de Calais par des vents contraires, que la saison de la mettre en route se passa. La reine rappella Raleigh, qui n'étoit pas coupable de ce mauvais succès, & donna le commandement au chevalier Frobisher, qui renonça au projet d'une descente sur le continent, & se contenta de faire des courses en mer pour saisir des vaisseaux ennemis. Il fit de riches captures, ainsi qu'un marchand de Londres, nommé White, qui s'empara de deux vaisseaux Espagnols, qui, indépendamment de 1400 caisses de mercure, portoient deux millions de bulles, accordant des indulgences; marchandise assez inutile aux Anglois, mais qui couvoit plus de 300,000 florins au roi d'Espagne, & dont ce prince auroit tiré plus de cinquante millions dans les Indes.

Une société de marchands Anglois donna à Lancaster, marin intrépide, le commandement de quatre vaisseaux. Ce capitaine prit 39 vaisseaux à l'ennemi, & peu content de cet avantage, il fit une tentative sur Fernambouc, dans le Bresil, où il savoit que l'on gardoit des richesses considérables. Comme il approchoit du rivage, il l'aperçut couvert d'un grand nombre de troupes, dont l'aspect ne l'épouvanta point. Pour leur prouver son courage, & oter en même tems tout espoir de retour à ses soldats autrement que par la victoire, il fit briser toutes les chaloupes, ensuite il prit terre, battit l'ennemi, & revint à bon port en Angleterre, chargé de trésors.



Un nouveau favori avoit déjà remplacé le comte de Leicester dans le coeur d'Elisabeth. C'étoit le comte d'Essex qui à une très belle figure joignoit des manières très polies & une façon de penser très noble, mais qui étoit d'ailleurs violent, inflexible & dévoré d'ambition. Il avoit mérité les bonnes grâces de la reine par une galanterie assez singulière. Elisabeth étant allée se promener un jour très pluvieux, rencontra dans son chemin une mare; & comme il ne lui étoit pas possible de la passer à gué, elle étoit déjà sur le point de rebrousser chemin & de faire un détour, lorsqu'Essex s'avança promptement, ôta son manteau richement brodé en or, & l'étendit sur la mare aux pieds d'Elisabeth, qui à l'aide de ce tapis, la passa très heureusement. Cette circonstance rendit la reine attentive à ses bonnes qualités apparentes, & il devint en peu de tems son confident & son conseiller; il seroit même parvenu à écarter tous les autres ministres d'état, s'il eut mieux su se plier au caractère de la reine. Mais son esprit altier se refusoit à une pareille déférence. Il s'oublia un jour dans le conseil privé & en disputant avec Elisabeth, jusqu'à perdre le respect au point de s'emporter avec une chaleur immodérée, & de lui tourner le dos avec la dernière insolence. La reine naturellement violente & indignée de tant d'audace, lui donna un soufflet, en y ajoutant une insulte assortie au sujet de sa colère. Le comte, transporté de fureur, porta la main sur la garde de son épée, en jurant qu'il n'auroit pas souffert un pareil affront de Henri VIII même. Il se retira sur le champ de la



cour, & refusa pendant longtems d'écouter les représentations de ses amis qui le pressoient de demander pardon, parce qu'il se croyoit déshonoré. On parvint enfin à terminer cette querelle, & la reine lui rendit sa première faveur.

C'étoit une espèce de besoin pour la vanité d'Elisabeth d'entendre continuellement les flatteries les plus outrées sur sa beauté & les graces de sa figure, ce qui engagea plusieurs de ses courtisans à feindre de l'amour pour elle. Le Chevalier Raleigh écrivit à Cecill, dans l'intention que la lettre fut montrée à Elisabeth, que la reine (alors âgée de 60 ans) montoit à cheval comme Alexandre, chassoit comme Diane, & se promenoit comme Venus: que lorsque le vent agitoit sa belle chevelure sur son col d'albâtre, elle ressembloit à une Nymphé: à son avis, elle étoit tantôt assise à l'ombre d'une bois comme une Déesse, tantôt elle chantoit comme une Ange, ou elle jouoit des instrumens comme Orphée. Unton, son ambassadeur à la cour de France, lui assuroit que non seulement elle avoit plus de charmes que la belle Gabrielle d'Estrées, mais il racontoit encore dans ses dépêches, que le roi avoit été saisi d'admiration à la vue de son portrait, l'avoit baisé à plusieurs reprises, & s'étoit écrié qu'il n'avoit jamais vu de femme aussi parfaite. Elle prenoit toutes ces flatteries au pied de la lettre, & elle se faisoit toujours peindre sans ombre. Malgré cette inconcevable vanité, elle avoit de grandes qualités qui la rendoient digne de servir de modèle à tout son sexe. Sa cour étoit une école de travail & de modération. Les dames étoient



étoient obligées de lire, de coudre & de filer. Elle même faisoit un emploi très sage de son tems, & une grande partie de la journée étoit consacrée à la lecture. Aussi les connoissances de cette princesse étoient elles assés étendues pour son siècle; elle possédoit le François, l'Italien, l'Espagnol, le Latin, & même le Grec. Ce génie si cultivé la mettoit en état de bien choisir ses ministres qui se distinguoient tous par de grandes qualités, tandisque ses favoris, dont le coeur seul dictoit le choix, étoient d'ordinaire sans mérite.

Le bruit s'étoit alors généralement répandu, que dans la partie centrale de l'Amérique méridionale, il y avoit un pays rempli de mines & de trésors de toutes espèces. Les Anglois firent à plusieurs reprises des efforts pour découvrir ces contrées merveilleuses. Le chevalier Raleigh dirigea aussi ses courses de ce côté, mais sans rien rencontrer qui répondit à son attente. La guerre avec l'Espagne continuant toujours, on joignit aux plans de conquêtes, des plans de découvertes. En 1597 les chevaliers Drake & Hawkins firent une nouvelle expédition en Amérique avec 20 vaisseaux, auxquels la reine en joignit six. Ils avoient dessein d'assiéger Porto-Rico, mais malheureusement les Espagnols avoient découvert ce plan, & ils repoussèrent les Anglois à leur arrivée. Ce qui augmenta encore le désastre de la flotte, c'est que Hawkins mourut immédiatement après, & que le courageux Drake eut bientôt après le même sort. La flotte retourna en Angleterre, toute délabrée. On renonça alors aux conquêtes dans les Indes, & l'on résolut de se borner à celles qu'on pourroit faire en Europe,



mais en doublant toutefois les forces de terre & de mer, parceque Philippe se dispoſoit à faire une nouvelle invasion en Angleterre. Une flotte Angloiſe de 170 vaiſſeaux de guerre, parmi lesquels il y avoit dix ſept grands batimens, partit de Plymouth. Elle étoit commandée par le lord Effingham, & avoit à bord 14000 hommes tant de troupes de terre que de mer. Le comte d'Efſex étoit général de l'armée de terre. Les deux chefs, animés de cet enthouſiaſme pour la patrie qui, ſous le règne d'Elifabeth, étoit devenu caractère national, étoient entrés eux mêmes, pour des ſommes conſidérables, dans les fraix de cet armement. Les Hollandois joignirent à cette flotte vingt grands vaiſſeaux, & dès ce moment on fit route vers Cadix. Les ports de cette ville opulente où ſe réunifſoient, & toute la marine Eſpagnole, & tout le commerce des Indes, étoient remplis de vaiſſeaux qui promettoient un grand butin. Trente ſix de ces vaiſſeaux, dont la cargaiſon étoit très riche, alloient faire voile aux Indes, & trois galions, chargés d'or, étoient arrivés depuis peu d'Amérique. Ajoutés à cela neuf grands vaiſſeaux qui portoient de l'artillerie & des munitions à la flotte de Liſbonne, trente galions, chacun de 40 à 50 canons, deux grandes galiasses, vingt galères, & pluſieurs autres bâtimens. Les Anglois, encouragés par l'appas des richesses & des troupes dont ils alloient s'emparer, aſſaillirent la ville avec fureur, s'en rendirent maîtres au bout de quelques heures, & la pillèrent. L'Amiral Eſpagnol Medina fut préſent à l'action, & ordonna qu'on mit le feu à tous les vaiſſeaux du



port, pourqu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi. On calcula que la perte des Espagnols dans cette expédition se montoit à 20 millions de ducats. Essex vouloit rester à Cadix, & s'engager à défendre la ville avec une garnison de 400 hommes, jusqu'à ce qu'il arrivât du secours d'Angleterre, cependant ce plan paroissoit impossible à exécuter, & de plus les Anglois, tant les Officiers que les simples soldats, souhaitoient de mettre leur butin en sureté. La flotte retourna heureusement en Angleterre, & la reine, pour récompenser ses généraux du succès de cette expédition, crea Effingham, comte de Nottingham, & Essex, Maréchal d'Angleterre.

Philippe, malgré les pertes considérables qu'il venoit d'essuyer, ne renonça point à son projet. Il résolut de descendre en Irlande, & fit à Ferrol les préparatifs nécessaires pour exécuter ce projet. Elisabeth donna de son côté à Essex le commandement d'une flotte de 120 vaisseaux, pour réitérer à Ferrol les scènes qui venoient de se passer à Cadix, mais une violente tempête ayant en partie dispersé la flotte, & en partie brisé les vaisseaux, les Anglois furent contraints d'abandonner cette entreprise. Essex forma alors le projet d'enlever la flotte des Indes, qui rapportoit les richesses du nouveau monde, mais elle échappa à ses poursuites par un hazard; les Anglois prirent cependant trois galions richement chargés. Philippe furieux ordonna que tous les vaisseaux qui lui restoient encore, partissent sur le champ pour tenter une descente en Irlande. L'Amiral Padilla sortit du port avec une



flotte très considérable, mais les élémens favorisèrent de nouveau Elisabeth & les Anglois. Car une tempête furieuse assaillit les Espagnols près du cap de Finisterre. Quarante vaisseaux furent brisés contre les rochers, & les autres furent dispersés. Il n'y en eut qu'un très petit nombre qui parvint à rentrer dans le port de Lisbonne. Le roi d'Espagne, qui ne se laissoit pas aisément rebuter, équipa une nouvelle flotte, qui fut également abimée par la tempête. Philippe ne fondoit pas uniquement l'espoir de ses succès sur les armes, mais aussi sur les meurtres. York & Williams, deux Anglois, vinrent pour cet objet de Flandres en Angleterre. Le gouvernement Espagnol dans les Pays-Bas leur avoit promis 40,000 ducats, s'ils parvenoient à tuer la reine. Mais leur complot fut découvert, & on les condamna au gibet. Cependant le roi d'Espagne se promettoit de mieux réussir dans son projet par le moyen de Rodrigue Lopez, Juif Portugais, & premier medecin d'Elisabeth, qui consentit à empoisonner la reine pour une récompense de 50,000 ducats. Ce projet, le plus dangereux de tous, ne resta pas secret. Lopez avoua devant les juges, qu'il avoit à la vérité cédé à la proposition de Philippe, mais il soutint qu'il avoit uniquement eu le dessein de le tromper, après avoir levé la somme promise, Il fut cependant mis à mort. Le roi d'Espagne ne protesta pas contre la vérité des projets homicides qu'on lui imputoit. Mais l'univers fut heureusement délivré peu de tems après, de ce monstre de cruauté par sa mort.



L'Irlande étoit encore alors dans un état de barbarie. Ses habitans, qui demeuroient dans de misérables cabanes, & dont quelques troupeaux de bêtes à corne faisoient la seule richesse, ne sentoient pas les avantages de la politesse des mœurs, & ne se distinguoient que par des manières & des coutumes grossières. Ces mœurs barbares & la plus aveugle superstition formoient le caractère des Irlandois. Ils haïssoient les Anglois qui les traitoient avec dureté, & souvent même avec tyrannie. De là résultèrent de fréquentes révoltes qu'on ne parvint à appaiser qu'avec beaucoup de peine. Les troupes Angloises en Irlande, quoiqu'elles ne fussent pas en grand nombre, coutoient plus à entretenir que le royaume entier ne rapportoit. Cette circonstance étoit favorable aux mécontents qui prescrivoient souvent, les armes à la main, les conditions de la paix. Le comte de Tyrone fut le plus puissant de tous les rebelles; il avoit eu plusieurs escarmouches avec les Anglois, & bien que ceux-ci eussent eu souvent l'avantage sur lui, ils n'avoient cependant pu parvenir à le vaincre entièrement, parce que les forêts & les marais dont ce pays abonde, avoient toujours couverts les rebelles dans leur fuite. A la fin Tyrone remporta une victoire complète sur les Anglois dans une bataille rangée. Le Chevalier Bagnal, qui les commandoit, fut tué dans la mêlée avec 1500 Soldats. Cette victoire procura à Tyrone des armes & des munitions, & il prit publiquement le titre de libérateur de la patrie.



Les succès des rebelles engagèrent Elisabeth à prendre les mesures les plus sérieuses. Elle résolut de pousser vigoureusement la guerre contre les séditieux, & comme Essex, qui consultoit plus son ambition que l'intérêt de l'état, souhaitoit d'être à la tête de cette entreprise, la reine le nomma général & vice-roi d'Irlande, & lui donna un pouvoir presque illimité. Il avoit la permission d'arranger à son gré toutes les opérations militaires, de faire la paix, de pardonner aux coupables ou de les punir. Elisabeth, pour soutenir la gloire de sa couronne, & avoit la satisfaction de revoir bientôt son favori décoré des lauriers de la victoire, fit embarquer pour l'Irlande 22,000 hommes, corps d'armée très nombreux pour ce tems-là. Les ministres, tous ennemis acharnés d'Essex, qui souhaitoient son éloignement de la cour, & espéroient que son caractère fougueux & emporté ne manqueroit pas de le perdre dans ce poste dangereux, hatèrent unanimement les préparatifs nécessaires pour son départ. Essex justifia leurs espérances dès son arrivée en Irlande. Il nomma le Comte de Southampton, qui étoit en disgrâce, général de la cavalerie, malgré la défense expresse de la reine. Elisabeth irritée lui ordonna de se charger lui-même de ce poste. Essex n'obéit pas, ou ne le fit du moins, qu'après qu'Elisabeth eut réitéré ses ordres à ce sujet. Il prit aussi très mal ses mesures pour soumettre les rebelles, au lieu d'attaquer Tyrone, l'ennemi principal de l'Angleterre à Ulster, il marcha vers Munster, où les mécontents ou se rendirent d'abord, ou s'enfuirent. Mais à peine les



troupes Angloises se furent elles retirées, que le parti des rebelles devint plus formidable qu'auparavant. On se mit aussi dans d'autres provinces en état de défense, Tyrone surtout, qu'on n'avoit pas encore attaqué, étoit prêt à soutenir un violent assant. En attendant l'armée du comte d'Essex avoit beaucoup souffert des fatigues & du manque de vivres durant les marches longues & pénibles qu'elle avoit été obligée de faire, & elle étoit déjà réduite à la moitié; outre cela le courage des soldats étoit ralenti. Essex demanda à la reine un renfort de 2000 hommes, le plus promptement possible. Quoiqu'elle fut très mécontente de la conduite de son favori, elle céda cependant à sa demande. Mais les troupes avoient des idées si exagérées de la puissance de Tyrone, & de la peine qu'on auroit à le vaincre, qu'elles désertèrent par centaine pour éviter de combattre, ou feignirent d'être malades, & Essex, ayant à peine pu rassembler 4000 hommes, consentit avec plaisir à conclure la paix que Tyrone lui fit proposer.

Tous ces événemens se passèrent dans l'espace de quelques mois. Essex se justifia aussi bien qu'il lui fut possible. Elisabeth, irritée d'avoir dépensé inutilement des sommes très considérables, blama sévèrement sa conduite, mais lui ordonna cependant de rester en Irlande jusqu'à nouvel ordre. Essex, qui avoit fourni à ses ennemis tant d'occasions de lui nuire dans l'esprit de la reine, craignit les effets de sa colère. Il résolut donc de se rendre sur le champ en Angleterre, & fit si prompte diligence qu'il arriva à Londres avant que



personne s'y doutât de son intention. Encore couvert de sueur & de poussière, il monte l'escalier du palais, & pénètre dans la chambre à coucher de la reine. Elifabeth venoit de se lever, & se mettoit à sa toilette. Il se jeta à ses genoux, baisa sa main, & eut une conversation secrete avec elle, dont il fut si content qu'en sortant il remercia Dieu à haute voix. Mais les choses changèrent bientôt de face. La reine jugea nécessaire de dompter, par un traitement sévère, cet esprit altier & présomptueux. L'indulgence d'Elifabeth & la manière gracieuse dont elle l'avoit reçue, n'avoit été que le premier effet de sa surprise & du plaisir momentané de revoir son favori; mais la première fois qu'il reparut à la cour, elle l'accueillit très froidement, lui ordonna de garder les arrêts dans son appartement, & lui fit subir deux interrogatoires devant le conseil privé. Sa prison devint toujours plus rigoureuse; on lui interdit toute société même celle de sa femme, ainsi que tout commerce de lettres entr'eux.

Son ame hautaine étoit en proie à l'amertume de sa disgrâce & à l'horreur du triomphe de ses ennemis. Il tomba dangereusement malade. Elifabeth fut très alarmée quand elle apprit son état; elle lui permit de voir sa femme & ses amis, & elle fit faire une consultation par huit medécins; ils assurèrent qu'il y avoit tout à craindre. Sur ce rapport elle lui adressa son propre medecin James pour lui porter une soupe & lui dire que, si la démarche étoit décente, elle iroit le voir elle même. Ce dernier spécifique eut tout le succès imaginable, & Essex fut bientôt entièrement re-



tabli. Alors ses ennemis eurent la malignité d'infinuer à la reine que cette maladie avoit été entièrement jouée, & Elifabeth reprit sa première rigueur avec lui, d'autant plus que diverses autres circonstances ranimoient sa colère contre le comte: chaque nouvelle qu'elle apprenoit d'Irlande ne faisoit que la convaincre de plus en plus de sa mauvaise conduite dans ce gouvernement. Tyrone avoit rompu le traité, & les rebelles ravagoient le royaume. Lord Mountjoy fut nommé vice roi d'Irlande. Il parvint par son courage & sa prudence à soumettre les mécontents dans l'espace de quelques mois, & à rétablir la tranquillité en Irlande. Le parallele de son administration glorieuse, avec la mauvaise administration du comte aigrissoit toujours d'avantage Elifabeth contre son favori. Elle lui défendit de se montrer devant elle. Essex lui écrivit au jour de l'an, & lui envoya un présent magnifique, selon l'usage établi alors parmi les courtisans: elle lut la lettre, mais elle refusa le présent.

Quoiqu'Essex eut peu d'amis à la cour, il étoit cependant aimé du peuple qui murmura contre les procédés de la reine à son égard, répandit des libelles, & cria à l'injustice. Elifabeth, pour justifier sa conduite, lui fit son procès. Sa sentence porta qu'il devoit être suspendu de ses charges, & que son hôtel lui serviroit de prison, jusqu'à ce qu'il plût à la reine d'en ordonner autrement. Bacon, ancien ami du comte d'Essex, qui s'est rendu immortel par ses ouvrages philosophiques, fut nommé avocat royal pour plaider contre son ami, cependant il chercha à le dé-



fendre avec tout le zèle de l'amitié. Lorsqu'il lut à la reine le procès-verbal, elle sourit & lui dit qu'elle voyoit bien qu'on n'oublioit pas aisément un ancien attachement. Bacon repliqua qu'il pensoit qu'elle vouloit parler d'elle même.

Essex obtint peu de tems après sa liberté, & quoiqu'il fut exilé de la cour, il conserva cependant son poste de grand écuyer. Il écrivit à Elisabeth qu'il baisoit la main de sa majesté & la verge dont elle le châtioit, mais qu'il supplioit la reine qu'elle d'aignât bientôt l'admettre en sa présence, que le charme qu'il goûtoit à la voir avoit toujours été l'unique source de son bonheur le plus doux. La reine répondit qu'elle fouhaitoit d'avoir auparavant des preuves de la sincérité de son repentir. Cependant elle attendoit en vain ces preuves. Essex avoit à bail la ferme des vins doux. Son privilège étoit prêt d'expirer. Il demanda le renouvellement du bail, mais Elisabeth lui refusa cette grace dans les termes les plus méprisans.

Ce refus eut les suites les plus funestes. Le comte n'avoit retenu l'orgueilleuse impéruosité de son caractère qu'avec des efforts extrêmes: sa patience étoit épuisée. Il franchit dès lors toutes les bornes de la soumission & de la prudence. Son hôtel devint un temple consacré à l'hospitalité & ouvert à toutes les personnes de l'état militaire & à des aventuriers prêts à se dévouer aux entreprises les plus téméraires. Il rechercha en secret la confiance des catholiques & caressa les puritains ouvertement. Il engagea les plus célèbres prédicants de cette secte à venir fréquemment chez lui,



& sa maison devint journellement le temple de leurs pieux exercices. Tout le monde même des personnes du peuple pouvoient y venir. Effex se permit les discours les plus libres sur la reine, jusqu'à dire publiquement qu'elle étoit devenue vieille, & avoit l'esprit aussi décrépité que le corps. Elisabeth fut bientôt instruite de ces discours, & sa vanité en fut vivement choquée, car quoiqu'elle eût soixante & huit ans, elle trouvoit bon que ses courtisans, & même les ambassadeurs étrangers lui vantassent sa beauté. Effex eut enfin recours au roi d'Ecosse, il s'acha de l'engager à faire une invasion en Angleterre avec son armée & à s'emparer du trône, en promettant à Jacques de favoriser de son côté cette entreprise par une revolte. Elisabeth n'avoit pas encore reconnu la légitimité des droits de Jacques VI. à la couronne d'Angleterre, ce roi préféra toutefois d'attendre la mort de la reine qui probablement n'étoit plus éloignée, plutôt que s'exposer à perdre tous ses droits par une tentative téméraire. Cependant-il continua à entretenir un commerce de lettres avec le comte, afin de se l'attacher entièrement. Effex méditoit toujours des mesures plus violentes pour réussir dans son plan. Il voulut persuader à Mountjoy, son ami, vice-roi d'Irlande, d'entrer dans son projet, de conduire ses troupes en Angleterre, & avec cet appui, de faire une révolution. Mountjoy ayant rejeté cet expédient dangereux, le comte prit le parti d'exécuter son projet tout seul. Il avoit une foule de partisans, & il se fioit surtout à son crédit sur la populace, dont l'affection pour lui étoit connue. On convint de s'em-



parer du palais de la reine, & de la forcer alors à faire un nouveau plan d'administration.

Tandisque l'on agitoit ces projets insensés, Elisabeth & ses ministres conçurent différens soupçons, & Essex reçut ordre de se rendre au conseil privé. Il en conclut que toute la conspiration étoit découverte, & il envoya chercher sur le champ ses associés. Plus de trois cent conjurés accoururent à la maison du comte; un cortège nombreux de mécontents les suivoit: tous étoient armés. Cette multitude armée réveilla l'attention du gouvernement. Pendant que les conjurés conféroient ensemble sur la situation critique de leurs affaires, & sur ce qu'il y avoit à faire, le Lord garde du sceau, accompagné du Lord chef de Justice & de plusieurs seigneurs de la cour, entrèrent tout à coup dans la maison d'Essex, & sommèrent les clients du comte, par leur serment de fidélité, de mettre bas leurs armes. Essex, voyant que ses amis commençoient à céder aux menaces, résolut d'enfermer les députés de la cour chez lui & de poursuivre l'exécution de son premier projet. Il sortit suivi de deux cens hommes armés seulement de leurs épées. Il s'écria à haute voix, *on en veut à ma vie*. Le peuple accourut en foule autour du comte avec l'air de la surprise, mais malgré ses prières, pas un seul bourgeois ne parut disposé à se joindre à lui. Essex, remarquant la froideur des citoyens, ne songea plus qu'à se retirer chez lui. Mais il trouva toutes les avenues de sa maison barricadées & défendues par la milice de la ville, cependant après avoir tué quelques personnes, il par-



vint à gagner la Tamise & à se rendre à la maison de cette manière. Il trouva sa maison vide, & abandonnée de tous ses partisans. Il prit, malgré cela, le parti de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, quoique la milice & les canons qui entouroient sa demeure, ne lui laissent guères d'espoir de se sauver. Cependant, après que l'on eut permis à sa femme, à sa soeur & à leurs femmes de chambre, qui faisoient retentir l'air de leurs cris, de sortir de la maison, il résolut de périr plutôt l'épée à la main que de se livrer à ses ennemis. Toutefois le courage lui manqua à la fin, & il se rendit à discrétion.

Entre les prisonniers se trouvoit le comte de Southampton, qui fut jugé, ainsi qu'Essex par des pairs. Southampton échappa à la peine de mort, mais son ami fut condamné à perdre la tête. Elisabeth éprouvoit en attendant le combat le plus cruel entre la vengeance & l'inclination. O signoit & révoquoit alternativement l'ordre d'exécuter le comte. Les ennemis d'Essex persuadèrent à la reine qu'il désiroit lui-même de mourir. Mais ce qui endurecit principalement son coeur contre lui, fut l'obstination supposée de ne jamais demander grace. Elle consentit enfin à son exécution, le comte d'Essex, homme & né avec un caractère généreux, mais dominé malheureusement par les passions les plus impétueuses, périt sur l'échafaud à l'âge de trente quatre ans.

Le grand Henri IV. étoit alors sur le trône de France. Il avoit une haute estime pour Elisabeth qui



le payoit de retour. La reine lui écrivit de sa propre main pour demander une conférence sur une affaire importante avec quelque ministre en qui ce prince eut une entière confiance. Henri IV. lui envoya son fidelle Rosny qui s'est immortalisé sous le nom de Duc de Sully. Ce grand homme, qui ne fut jamais courtisan & qui a fait connoître librement les jugemens qu'il portoit de ses contemporains dans ses fameux mémoires, admira le vaste génie & les connoissances d'Elisabeth, & déclara qu'elle étoit digne de la haute réputation dont elle jouissoit. Le plan de la reine étoit d'assurer pour l'avenir la paix de l'Europe au moyen d'un nouveau systéme de politique que Henri approuva beaucoup, mais dont la mort d'Elisabeth empêcha l'exécution.

Cependant les rebelles d'Irlande avoient fait de nouvelles tentatives. Ils avoient conçu une haine implacable contre les Anglois & leur administration. Ils donnèrent leurs griefs, dont un des principaux étoit d'avoir introduit chez eux la méthode d'instruire les procès devant les jurés, sans s'appercevoir que cette méthode étoit la base de l'équité & de la liberté. Quatre mille Espagnols, qui s'étoient emparés du port Irlandois Kinsale, volèrent au secours des mécontents. Le général Espagnol dit que c'étoit une guerre sacrée, entreprise pour le maintien de la vraye foi en Irlande. Il tâcha de persuader aux habitans que leur serment d'hommage étoit nul, puisque la bulle du Pape avoit déclaré Elisabeth inhabile à la couronne, & que ses



états étoient au pouvoir des démons. Monutjoy mit bientôt fin à ces troubles. Il détruisit les vivres des habitans, dispersa les rebelles, & les chassa dans des marais ou des bois où ils moururent de faim. Le fier Tyrone fut obligé de se rendre à discrétion. Les Espagnols, qui avoit été battus, signèrent toutes les conditions qu'on leur faisoit, & on leur permit en revanche de sortir librement du royaume. Ainsi la tranquillité fut rétablie en Irlande.

Quoiqu'Elisabeth eut toujours vécu avec beaucoup d'oeconomie, & qu'elle ait même été avare des deniers publics, cependant les guerres d'Irlande avoient tellement épuisé le trésor royal qu'elle fut obligée d'aliéner les terres & les bijoux de la couronne & de convoquer un parlement. Les chambres firent différentes plaintes, principalement sur les privilèges exclusifs que la reine, par une oeconomie mal-entendue, accordoit en récompense aux officiers civils & militaires qui s'étoient distingués sous son règne, au lieu d'argent. On avoit étrangement abusé de ces monopoles, & Elisabeth, qui avoit des idées très vastes d'autorité absolue, avoit été sourde à toutes les réclamations. Cependant elle offrit alors d'elle même de supprimer ces privilèges exclusifs. Le parlement fut si touché de cet acte inattendu de générosité, que l'orateur accompagné de plusieurs autres membres se rendit chez la reine pour l'en remercier. Ils se précipitèrent à ses genoux, & ils restèrent dans cette humble posture jusqu'à ce qu'elle leur ordonnât de se relever. Elisabeth, qui



fentoit sa fin prochaine, surmonta son orgueil, & leur dit „Messieurs, vos discours m'ont fait appercevoir „une erreur dans laquelle j'avois été entraînée non „par ma volonté, mais par une faute de jugement. „Mon devoir est de me proposer le bonheur de mon „peuple & non le mien. Je fais que je vais bientôt „comparoitre à un grand tribunal, pour y rendre „compte de mes actions. Je vous prie de ne pas „m'imputer à moi, mais aux autres les erreurs dont „j'ai pu être coupable, car vous savés que les servi- „teurs des princes sont sujets à dérober la connois- „sance de leurs fautes à leur maitre.”

Les Espagnols ayant été si actifs en Irlande, Elisabeth voulut montrer la même activité, & elle envoya l'amiral Levifon avec neuf vaisseaux de guerre sur les côtes d'Espagne. Cette flotte rencontra les galions chargés des trésors des Indes, mais comme leur sauvegarde étoit trop forte, l'escadre Angloïse ne les attaqua point, mais elle fit voile vers le port de Coimbre en Portugal, où une très riche caraque s'étoit retirée. Ce havre étoit defendu par un château & par neuf galères qui y étoient à la rade; les milices du país au nombre de 20,000 hommes, parurent aussi en armes sur le rivage à la nouvelle de l'approche des ennemis. Cependant, malgré ces obstacles, la flotte

An-



Angloise força le port, démonta les canons du château, brula ou coula à fond les galères, & s'empara de la caraque, dont on estima la prise un million de ducats.

Ce fut le dernier événement mémorable du règne d'Elisabeth qui avoit duré quarante cinq ans. La reine étoit agée de 70 ans, & avoit constamment joui d'une bonne santé. Mais depuis la mort d'Essex, de sombres idées tourmentoient sans cesse son ame. Tous les plaisirs lui étoient insipides, même le souvenir du période de gloire & de bonheur auquel elle avoit fait parvenir ses états & son peuple, ne touchoit que foiblement son coeur déchiré par la douleur. Une circonstance mit le comble à sa mélancolie & la porta au désespoir.

Le comte d'Essex, qui craignoit toujours les manières de ses nombreux ennemis, reçut un jour de la reine dans un moment de faveur une bague qu'elle lui ordonna de garder comme un gage de sa tendresse, en ajoutant que dans quelque disgrâce qu'il pût tomber, le seul aspect de cette bague, s'il la représentoit à ses yeux, lui retraceroit ses premiers sentimens, & aussi puissante que l'anneau magique d'Oberon, le sauroit du danger. Le fier Essex, malgré toutes ses infortunes, conservoit ce don précieux pour la dernière



extrémité. Lorsqu'il se vit jugé & condamné à mort, il résolut enfin d'en essayer l'effet. Il la confia à Lady Scroop pour la remettre à la reine. Par je ne fais quel hazard, cette bague tomba entre les mains de la comtesse de Nottingham. Cette femme, épouse d'un des ennemis les plus acharnés d'Essex, ne satisfit pas à la demande du comte & garda l'anneau. Elisabeth, qui croyoit avoir toutes les preuves imaginables de l'obstination de son favori, fit exécuter enfin l'arrêt de sa mort. Mais la comtesse étant tombée malade & sentant approcher sa fin, les remords d'une si grande perfidie la troublèrent, & elle souhaita de parler à la reine. Elisabeth vint la voir, & apprit le secret fatal qui avoit causé la perte de son amant. La comtesse implora sa clémence; mais la reine, qui avoit d'ailleurs toujours devant les yeux l'image du comte décapité, entra en fureur à l'ouïe de cet aveu, elle saisit de ses mains la comtesse mourante, & s'écria : „Que Dieu te pardonne, je ne puis te pardonner.” Après avoir prononcé ces mots, elle se retira précipitamment pour se livrer à sa douleur. Depuis ce moment, elle refusa tout secours, toute consolation, toute nourriture, elle se jeta par terre & déclara que la vie n'étoit plus pour elle qu'un fardeau insupportable. Le peu de mots qu'elle articula ne furent que les expressions obscures d'une douleur concentrée dont elle



eachoit la cause. Ses gemiffemens continuels étoient le feul langage qu'elle fe permit. Elle passa dix jours & dix nuits, toute vêtue, couchée sur un simple tapis, la tête appuyée sur des couffins de chaise, les yeux fixés à terre, gardant le plus profond silence, & tenant continuellement le doigt sur la bouche. En vain cherchant-on à lui persuader de se mettre au lit & de prendre des remèdes. Les ministres s'approchèrent de sa couche & lui demandèrent qu'elle nommât son successeur au trône, mais elle ne leur répondit pas; elle repliqua uniquement à l'archevêque de Canterbury qui l'avertit de penser à Dieu, que cet être avoit toujours été présent à son esprit. Peu de tems après, sa voix s'éteignit, & elle expira l'an 1603.

---





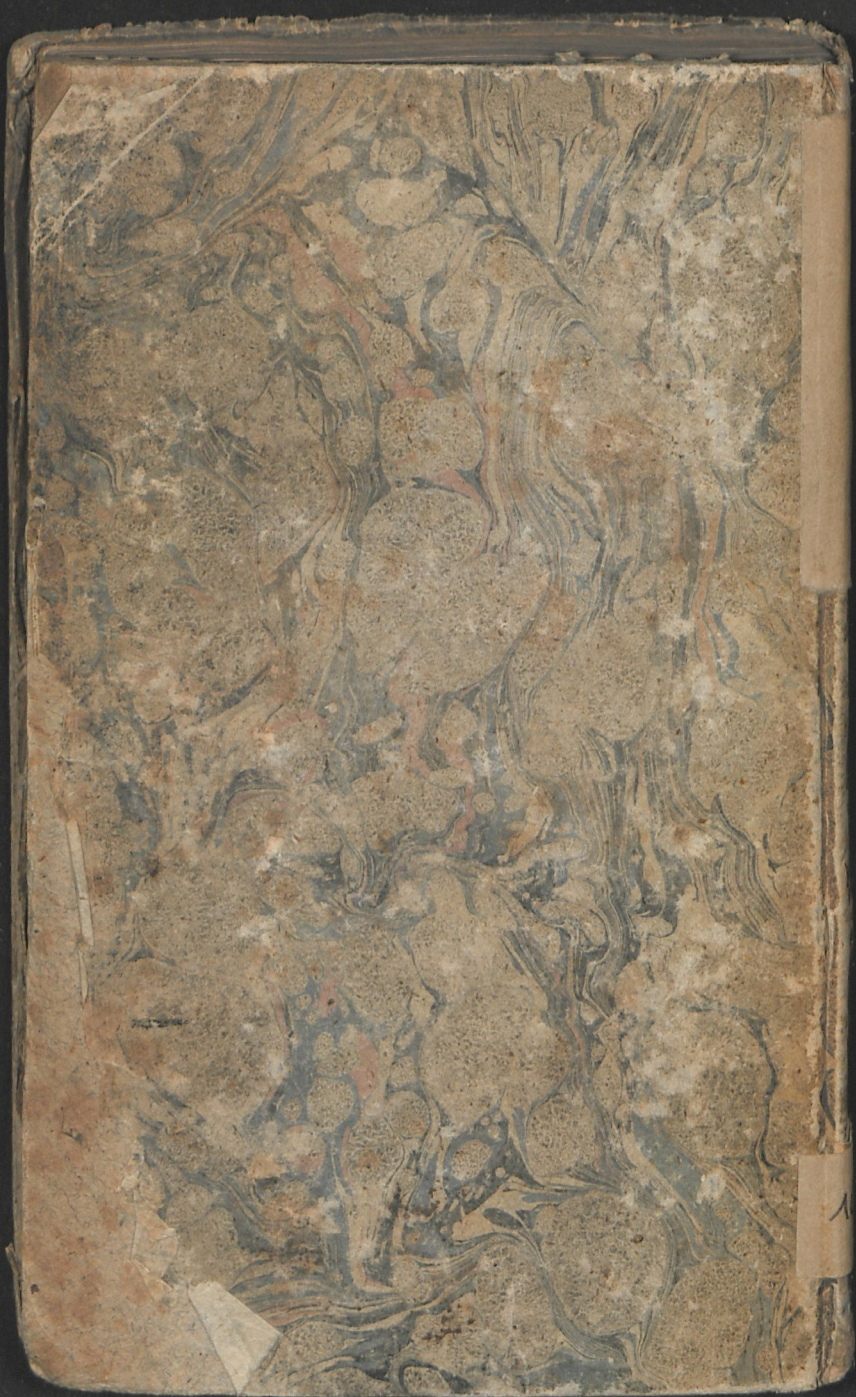






105.573

X. 245 1383







HISTOIRE  
D'ELISABETH,

REINE D'ANGLETERRE

PAR

J. W. D'ARCHENHOLTZ,

Ancien Capitaine au Service de Prusse.



Traduite de l'Allemand

PAR

le traducteur des Mémoires de Wagner sur la Russie.

*A. C. P. Fischer*

Berlin 1792.

Chez Petit et Schöne.

2477